

M E R I D I E S

Revista de Antropologia e de Sociologia Rural da Europa do Sul
Revue d'Anthropologie et de Sociologie Rurale de l'Europe du Sud

7 / 8 JANEIRO / DEZEMBRO 1988

SUMÁRIO / SOMMAIRE

APRESENTAÇÃO / AVANT-PROPOS

Recherches sur le Portugal rural 809

ARTIGOS / ARTICLES

Michel DRAIN (CNRS, Marseille)

Sociétés et espaces ruraux en Europe du sud 817

Virginie LAFFON (CEP-EHESS, Paris)

Une coopérative agricole en Alentejo: partir ou rester?

Quelques éléments relatifs aux travailleurs agricoles

de l'UCP "Trabalho e Paz" 829

Mouette BARBOFF (CEP-EHESS, Paris)

Le pain de maïs dans le Béarn et dans

le Minho: des analogies surprenantes 859

João Ranita da NAZARÉ (UNL, Lisbonne)

L'étude de la musique traditionnelle portugaise et sa

contribution au développement des sciences sociales 875

Anne CAUFRIEZ (CEP-Paris/SEMI-Bruxelles)

Femme et musique dans le Portugal traditionnel 891

Colette CALLIER - BOISVERT (CEP-EHESS, Paris)

L'illégitimité en question: les enfants naturels et leurs mères d'après

les registres paroissiaux d'une freguesia de l'Alto - Minho 907

António CASTANHEIRA (UNL, Lisboa)	
Transmitir para manter: transmissão e preservação do património numa aldeia do Barroso	941
Roselyne de VILLANOVA (IPRAUS-CNRS, Paris)	
Le migrant constructeur - Transferts de pratiques et de savoir-faire dans l'habitat au Portugal	969
Sandra FROSSARD URBANO (CEP - EHESS, Paris)	
Discours culinaire et pratiques alimentaires chez les travailleurs immigrés portugais de la région parisienne	995
Danièle FAVRE (enseignante - Paris)	
Pour un enseignement du portugais en France: les arguments invoqués en 1971-1972 par des parents d'origine portugaise	1023
RESUMOS DOS ARTIGOS / RESUMES DES ARTICLES	1051

APRESENTAÇÃO / AVANT-PROPOS *RECHERCHES SUR LE PORTUGAL RURAL*

Le Portugal, un des plus petits pays de l'Europe du Sud, présente néanmoins une grande diversité d'aspects. Il doit son originalité à plusieurs facteurs. Le géographe Orlando Ribeiro (1963) le rattache à l'ensemble méditerranéen par son agriculture: prédominance des céréales (blé et maïs), importance des cultures arbustives (vigne et olivier), étendue des surfaces arrosées, prépondérance de l'élevage d'ovins et de caprins; par son régime de propriété: de l'extrême morcellement aux tendances latifundiaires. Mais il observe aussi que c'est un pays atlantique, soumis à ce grand régulateur atmosphérique qu'est l'océan, avec une frange côtière qui en exploite les ressources: pêche, ramassage des algues et des crustacés pour l'amendement des terres, salines. Un pays contrasté entre le Nord et le Sud, le littoral et l'intérieur séparés par une ligne de massifs montagneux, les terres hautes et les terres basses; en quelque sorte un condensé de l'Europe.

A la diversité et aux contrastes entre les régions s'ajoute sa situation géographique particulière de finistère, à la frange occidentale de l'Europe, au confluent d'influences venues de l'Est par la terre, de l'Ouest et du Sud par la mer. Ouvert sur l'océan, il se trouve depuis les temps les plus reculés sur la route des communications entre l'Europe septentrionale et le monde méditerranéen. Depuis le XVe siècle, il s'est lancé dans l'aventure transocéanique vers l'Afrique, l'Asie et les Amériques.

Jusqu'aux années 60, la persistance sur son territoire de genres de vie traditionnels liés à la terre ou à la mer en ont fait un "véritable conservatoire pour l'étude des campagnes pré-industrielles de l'Europe occidentale"

(Chiva, 1967). Sans oublier que sa neutralité l'a mis à l'abri du dernier conflit qui a déstabilisé les sociétés rurales dans tant d'autres pays européens. Le patrimoine culturel des campagnes s'est maintenu ici plus tard qu'ailleurs. C'est la richesse de ce patrimoine qui avait attiré l'attention des premiers ethnographes portugais dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle a stimulé la création de nombreuses revues spécialisées et de musées régionaux. Recueils, inventaires et monographies constituent la base de l'ethnologie portugaise. De nombreux recueils de traditions populaires se succèdent (Adolfo Coelho, Teófilo Braga, Leite de Vasconcelos etc.). Les premiers inventaires de la culture matérielle sont suivis par les études technologiques systématiques d'une grande rigueur scientifique, qui ont fait le renom de l'équipe du *Centro de Estudos de Etnologia*: Jorge Dias, Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano, Benjamim Enes Pereira, de 1947 à nos jours, pour ceux qui sont encore en activité. Des monographies régionales ou villageoises sont consacrées à l'examen de l'économie agraire traditionnelle et de l'organisation de la vie économique et sociale en milieu rural ou lié aux activités maritimes, notamment par des disciples de Le Play. Ces diverses publications mettent l'accent sur les particularismes régionaux. La monographie devient la méthode d'approche du terrain la plus utilisée; soit la monographie linguistique à tendance ethnographique, selon la méthode "des choses et des mots", autour de Paiva Boléo à Coimbra et Lindley Cintra à Lisbonne, qui a fourni ses meilleures contributions aux sciences sociales dans les décennies 50 et 60; soit les études de communauté, déjà utilisées par les leplaysiens dans le premier tiers du XX^e siècle, et que Jorge Dias va systématiser dans ses travaux sur le Portugal: *Vilarrinho da Fuma, uma aldeia comunitária* en 1948, et *Rio de Onor, comunitarismo agro-pastoril* en 1953.¹ Jorge Dias y expose son interprétation du collectivisme dans les montagnes du Nord du Portugal, qui sera contestée quelque trente ans plus tard dans une polémique contre le prétendu égalitarisme de certaines sociétés paysannes. Le morcellement du pays en régions, sous-régions et micro-régions avec leurs particularismes culturels induit en quelque sorte le recours à cette méthode d'approche de la réalité, qui s'est maintenue jusqu'à la fin de la période salazariste et s'est prolongée jusqu'à nos jours si l'on tient compte des plus récentes publications, alors que les travaux de synthèse sont plus rares.

Avec le retour de la démocratie, on a assisté à une véritable explosion de travaux et de publications dans tous les domaines des sciences sociales, tant sur le plan de la recherche empirique que sur celui de la recherche théorique. Il n'est pas question ici d'en tracer le panorama, mais de situer l'apport des recherches exposées ci-dessous dans la problématique actuelle.

*

A l'exception d'un article, toutes les contributions sont présentées en français. Ce qui les rend accessibles à un public européen pour qui le portugais est en général une langue peu familière. Ce numéro voudrait ainsi servir l'un des objectifs de la revue *MERIDIES*, qui est d'informer et de décloisonner les spécialistes de l'Europe du Sud, en vue d'assurer des échanges fructueux et de dégager des axes de comparaison.

Ce numéro consacré au Portugal, très hétérogène, ne prétend pas donner une vue d'ensemble de la recherche dans les sciences sociales effectuée dans ce pays, mais plutôt un aperçu de la variété des questions abordées, par des Français ou des francophones au sujet du Portugal. En effet, 7 des collaborateurs sont membres du Groupe Anthropologie du Centre d'Etudes Portugaises de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales; mais ce n'est pas une approche exclusivement de l'extérieur qui est proposée ici, puisque deux nationaux, dont l'un est professeur à l'*Universidade Nova de Lisboa*, ont apporté leurs contributions. Ce qui permet de la nuancer et d'ouvrir les perspectives.

Ce numéro est conçu selon plusieurs axes thématiques qui s'entrecroisent: patrimoine culturel, famille, émigration, transmission, changement. Il fait une large place à l'investigation empirique dans l'analyse des phénomènes de changements du monde rural, sans négliger pour autant l'interrogation théorique et épistémologique. Il s'ouvre sur un article de Michel Drain, de portée générale puisqu'il couvre l'ensemble des sociétés rurales de l'Europe du Sud et rend compte des modalités si diverses de leur intégration dans le système économique moderne. L'auteur propose la mise en place dans tous ces pays d'un système d'observation de l'évolution des espaces ruraux et des stratégies des sociétés paysannes au niveau des unités familiales pour avoir des bases de comparaison.

L'article suivant sur une coopérative agricole de l'Alentejo illustre cette méthode d'approche de l'étude des changements dans les sociétés rurales. En effet, Virginie Laffon y expose le dilemme dans lequel se trouvent les chefs de famille membres de coopératives, créées pour mettre fin au chômage et à l'émigration saisonnière et qui n'ont pu atteindre cet objectif. L'étude du système coopératif suppose une analyse très fine de la situation au niveau des familles, pour mieux comprendre l'articulation individu/collectivité. Une étude comparative des pratiques culturelles du maïs et de la consommation des aliments à base de maïs entre le midi aquitain et le nord du Portugal, due à Mouette Barboff, nous entraîne à nouveau hors du cadre étroit d'un seul pays pour témoigner de la circulation des hommes et des plantes qui a fait l'unité profonde de l'ensemble méditerranéen.

Un vibrant playdoyer en faveur du développement de l'ethnosociologie de la musique et de son rôle privilégié dans le domaine des sciences sociales conduit à une réflexion épistémologique sur le devenir de cette science. A partir d'un corpus de musique traditionnelle portugaise, les répertoires vocal et instrumental du Bas-Alentejo, João Ranita Nazaré s'interroge sur l'évolution des musiques ethniques et sur l'état actuel de la pensée musicologique.

Anne Caufriez traite du rôle de la femme dans l'exécution et la transmission du patrimoine musical à l'échelle du village dans l'article suivant qui établit en quelque sorte une transition entre celui qui le précède et les autres études. Celles-ci s'inscrivent plus directement dans la problématique envisagée actuellement au Portugal, en ce qui concerne la famille et plus spécialement la femme. En effet deux colloques interdisciplinaires sur la place de la femme dans la société portugaise ont été organisés en février 85 à Lisbonne et en mars de la même année à Coimbra. Dans cette recherche sur le patrimoine musical, Anne Caufriez présente un point de vue novateur qui ouvre des perspectives prometteuses.

Un second aspect de cette problématique centrée sur la femme est donné par Colette Callier Boisvert avec une étude sur les enfants illégitimes et leurs mères dans un village du Haut-Minho. L'illégitimité et le célibat sont depuis ces dernières années le pivot des recherches sur les structures sociales et familiales au Portugal et ont alimenté de nombreux débats sur la question en raison de la situation particulière de ce pays par rapport aux autres de l'Eu-

rope méridionale. Dans ce genre de recherches, on allie anthropologie et démographie historique. Cette même méthode est appliquée à un autre champ privilégié par les chercheurs portugais, historiens, sociologues et anthropologues, celui de la succession et de l'héritage. L'article d'António Castanheira illustre cette tendance à l'anthropologie historique. Il a recours à des archives familiales pour reconstituer l'histoire de la vie d'un paysan propriétaire foncier dans un village de montagne du Nord-Est du pays au XVII^e siècle. Il établit ainsi un modèle de transmission du patrimoine à un héritier unique pour maintenir indivise la propriété à travers les générations. Ce qui renforce la thèse de la large diffusion de ce système coutumier de succession unique dans le Nord du Portugal, concurremment à d'autres systèmes de succession comme celui de l'héritage avantage, ou celui du partage égalitaire.

Un autre thème récurrent qui recoupe et recouvre les axes de recherches effectuées au Portugal ou sur les Portugais depuis 20 ans est l'émigration. L'émigration massive des ruraux a introduit un bouleversement des structures des sociétés paysannes. Elle est à la base des interrogations sur les changements survenus, qui alimentent tout un courant de la recherche actuelle. Pourquoi certains villages meurent-ils, alors que d'autres au contraire se développent et trouvent une nouvelle prospérité, comme Queiriga, observé depuis 20 ans par Maria Beatriz Rocha Trindade? Quels liens entretiennent ces villages avec les émigrés à l'étranger? Quel est le rôle joué par les émigrés qui reviennent? C'est dans ce courant qu'il faut situer les trois articles qui traitent de ce thème sous différents angles: pratiques et production de l'espace habité que Roselyne de Villanova étudie dans les nouvelles maisons d'habitation construites par les émigrés dans leur village natal; analyse du discours culinaire et des pratiques alimentaires que Sandra Frossard Urbano observe avec finesse chez les immigrés en France: enfin argumentation développée par les immigrés qui demandent l'enseignement de la langue portugaise pour leurs enfants, présenté par Danièle Favre.

Dans ces deux dernières contributions, la parole est largement donnée aux acteurs eux-mêmes, et elle est significative de la façon dont ils vivent leur situation dans une société étrangère. Leur discours exprime comment manger et parler portugais sont perçus comme des facteurs déterminants du maintien et du renouvellement des liens d'appartenance au milieu d'origine, comme des valeurs-refuge de l'identité. C'est là une forme de résistance à

l'absorption dans la société globale, au même titre que les stratégies de résistance développées par les sociétés rurales d'aujourd'hui pour lutter contre la domination de la société urbaine industrielle.

En somme, cet ensemble d'articles rend compte de la variété des interrogations que suscite la transformation du milieu rural portugais qui, s'il a pu apparaître jusqu'à ces deux dernières décennies comme un conservatoire du patrimoine culturel européen, se présente aujourd'hui plutôt comme un laboratoire (Chiva, conférence, C.E.P., 1987). Un laboratoire pour l'étude des phénomènes de transition, en raison de la variété et du compartimentage de ses communautés rurales. Celles-ci ont multiplié à l'échelle locale les solutions adaptées à chaque situation particulière, apportant ainsi des réponses à des questions qui dépassent le cadre du Portugal et qu'on retrouve dans d'autres pays méditerranéens tels que la Grèce, l'Italie, l'Espagne etc. Un laboratoire où la micro-analyse reste la méthode la plus suivie. L'articulation entre le village et sa région, entre le familial et le collectif y est au centre des débats.

Colette Callier Boisvert
(CEP-EHESS, Paris)

NOTE

- 1 *Rio de Onor: Comunitarianismo Agro-pastoril* a été réédité en 1981, Lisboa: Editorial Presença.

BIBLIOGRAPHIE

RIBEIRO Orlando, 1963. *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico*, Lisboa: Sá da Costa, 2a. edição, 176 p. + cartes.

CHIVA Isac, 1967, avant-propos à: C. Callier-Boisvert, "La vie rurale au Portugal. Panorama des travaux en langue portugaise". *Etudes Rurales*, Paris, Nº 27, pp. 95-134.

SOCIETES ET ESPACES RURAUX EN EUROPE DU SUD

Michel DRAIN (CNRS, Marseille)

Les nombreuses recherches sur les sociétés rurales de l'Europe du Sud remettent généralement en cause les problématiques nord-sud. D'une part, il apparaît clairement que les modèles qui ont pu servir en Europe du Nord ne conviennent guère à l'Europe du Sud; d'autre part, l'analyse économique qui se prévaut de l'échange inégal et se réduit souvent à des comptages de flux n'a pas donné les résultats espérés.

La spécificité des sociétés rurales de l'Europe du Sud appelle des recherches "autocentrées" et comparées. Parmi les caractères originaux de ces sociétés rurales ne faut-il pas accorder une large place aux espaces qui leur servent de support et qui se ressentent eux-mêmes des contraintes et des suggestions du milieu physique méditerranéen?

I - Caractères originaux de l'espace géographique de l'Europe méridionale.

De nos jours, la modernisation de l'agriculture de l'Europe du Sud aboutit souvent à mettre en valeur des différences du milieu physique avec encore plus de vigueur peut-être et plus de finesse que jamais. Mais le poids des facteurs écologiques y fut toujours très grand et trouvait son reflet dans de nombreuses correspondances entre sols et paysages. Sur la longue durée la

fragmentation de l'espace et la fragilité du milieu furent des facteurs essentiels du façonnement des espaces ruraux.

1) La fragilité du milieu

La fragilité d'un milieu physique, quel qu'il soit, n'entraîne pas ipso facto celle des sociétés qui l'occupent et peut même en renforcer indirectement la cohésion lorsqu'il s'agit d'un établissement dans un milieu hostile comme le fut le désert pour les Mozabites, par exemple. Mais la fragilité du milieu peut rendre irréversibles les destructions de la trame villageoise, qu'elles proviennent de dévastations d'origine humaine ou climatique. Les cicatrices restent ici indélébiles, et la désolation du Latium qui s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours a des origines qui remontent à plus d'un millénaire. C'est dans la zone où la durée de la saison sèche s'étend au-delà de quatre mois que cette fragilité du substrat agricole des sociétés rurales est plus grande. Au déficit hydrique s'ajoutent de graves irrégularités intersaisonnières et interannuelles du régime des précipitations et un impact maximum des variations climatiques les plus légères sur le temps long. N'est-ce pas là le sens des mythes de Déméter et de Perséphone et des mystères d'Eleusis?

Cette nuance méridionale du climat méditerranéen englobe l'Alentejo, l'Algarve, l'Andalousie, Murcie, la Sicile, la Calabre et même la Sardaigne située pourtant plus au nord, la Crète et une bonne partie de la Grèce orientale. L'alternative y fut généralement entre une mise en valeur intensive exigeant beaucoup de travail et de soins appliqués à des cultures arbustives ou à un véritable jardinage et une mise en valeur par des systèmes agro-pastoraux très intensifs. L'élevage extensif peut avoir concouru à l'appropriation du saltus par les éleveurs et au cantonnement corrélatif des communautés rurales sur les villages devenant alors de gros noyaux de peuplement confinés sur un finage exigü. Par ce biais aurait pu s'instaurer une relation complexe entre la fragilité du milieu et l'implantation de la grande propriété si souvent caractéristique de ces régions.

2) La diversité de l'espace et sa fragmentation.

La forte poussée tangentielle de la plaque continentale africaine en direction du nord et de la plaque eurasiatique a eu pour conséquence de provoquer plissements et cassures et le volcanisme et la sismicité actuels dans cette zone attestent le maintien des tensions. La vigueur et le morcellement du relief sont ainsi une autre caractéristique de l'aire méditerranéenne en général et de l'Europe méridionale en particulier. Il en résulte, sur de courtes distances, de forts contrastes régionaux que, depuis longtemps, on n'a pas manqué de mettre en rapport avec la segmentation des marchés. C'est ainsi que le Val d'Aran, ouvert du côté français et relié par des pistes à l'Espagne est resté une vallée gasconne pyrénéenne jusqu'au percement long et coûteux d'un tunnel par le gouvernement franquiste.

Mais c'est aussi la combinaison des effets du climat et du relief qui contribuent le plus à diversifier les espaces ruraux. Ainsi, par exemple, au nord du 40^{ème} parallèle en général mais principalement sur les littoraux et les versants exposés à l'ouest, les caractères du climat méditerranéen s'atténuent au point d'acquiescer parfois des traits propres au climat pontique. Exposition et position en latitude placent à cet égard la péninsule italienne dans une position privilégiée que Pierre Birot n'hésitait pas à mettre en relation avec la capacité de nourrir des densités élevées de population dont l'agriculture italienne est un exemple.

D'une façon générale, le relief montagneux est à l'origine des contrastes bio-climatiques les plus nets qui s'expriment dans un étagement de la végétation qui n'est pas sans évoquer la zonation en latitude. Or la montagne méditerranéenne n'est hostile ni aux communautés pastorales ni aux communautés agricoles. Les premières peuvent mettre à profit un étage de plantes herbacées, les secondes versants et surfaces planes. Toutes disposent d'un étage de forêt d'arbres à feuilles caduques. Aussi les montagnes ont-elles fait souvent l'objet d'un aménagement méticuleux des pentes et supportent-elles parfois de fortes densités de population. Elles peuvent même faire figure de refuges par rapport aux plaines désertées autrefois sous l'effet du paludisme ou de l'insécurité. Ce sont les montagnes à paysans qui ont pu devenir de véritables foyers d'émigration. Quant aux montagnes pastorales, leurs pa-

turages n'ont pas la valeur nutritive de ceux des Alpes et ne permettaient pas en général d'assurer des réserves de fourrage pour la mauvaise saison. C'est là l'origine, non seulement d'une très importante transhumance inverse dont les drailles se voient encore partout en plaine, mais aussi d'une véritable subordination des plaines les moins peuplées aux besoins des montagnards qui, non contents de nuire aux agriculteurs, participèrent largement et dans de nombreux cas, à l'appropriation des terres vagues et même communautaires.

3) L'ouverture de l'éventail des potentialités.

La modernisation du secteur agricole en Europe du Sud est venue renforcer des contrastes anciens ou en révéler d'autres jusque-là insoupçonnés mais tout aussi enracinés dans le milieu physique qui ne commande pas ici plus qu'ailleurs mais qui fixe des limites. Bien sûr, il est techniquement possible de réduire les jachères grâce, notamment, à de meilleurs labours et à un meilleur usage des engrais et j'ai montré comment s'était effectué le passage en Andalousie du triennal inversé à deux ans de jachère au biennal sans jachère. Mais cette opération comporte un coût qui, dans une logique économique de profit, conduit au choix des meilleurs sols. Or ces derniers sont rares et, plus encore avec l'entrée dans le marché commun qui peut faire du meilleur des sols de Castille l'un des moins bons de l'Europe élargie. Là où les sols squelettiques permettaient le maintien de vieux systèmes agro-pastoraux les sociétés rurales sont désormais privées des maigres ressources qu'elles tiraient de la terre, si rien ne vient remplacer cette agriculture c'est l'abandon pur et simple et le retour à la friche, au mieux l'affectation aux réserves de chasse.

Par contre, dès que des ressources en eau permettent de mettre à profit les potentialités climatiques, principalement là où les gelées sont les plus rares et l'ensoleillement maximum, l'espace agricole devient un des plus valorisés d'Europe comme c'est le cas en certains points de la côte andalouse méditerranéenne. Dans le premier cas c'est une société qui risque de mourir

à moins qu'elle ne tire ses ressources d'ailleurs, dans l'autre c'est, comme dans le Campo de Dalias, une société nouvelle qui se construit.

Entre les vestiges de communautés rurales qui disparaissent mais dont le fonctionnement peut nous aider à comprendre tout un passé et celles qui se créent ou s'adaptent, le lien à la terre se diversifie et s'étire entre les deux extrémités d'un éventail de potentialités. Dans cette complexité accrue, le rôle du milieu physique, dans ses effets directs comme dans ceux qui expriment une longue évolution, ne peut se limiter à un simple élément du décor même si les géographes ont renoncé à s'associer aux historiens pour en démêler le rôle et "ont déclaré forfait" suivant l'expression de Fernand Braudel qui rappelle les séries de déterminismes rétrospectifs dont l'homme est rarement conscient.

II Evolution des espaces ruraux de l'Europe du Sud.

Les études comparées des sociétés rurales de l'Europe du Sud dont l'urgence est ressentie par le plus grand nombre des chercheurs, se heurtent aux cloisonnements culturels propres aux langues et aux disciplines. Existe-t-il même un véritable état de la question? Ce qui est proposé ici est une grille de lecture provisoire devenue nécessaire pour s'y reconnaître. L'importance du passé et du milieu justifie l'établissement de quelques grands types d'espaces agricoles dans des Etats et des régions où, par ailleurs, le secteur agricole est resté prépondérant jusqu'au milieu du vingtième siècle. Il est possible d'en dégager trois principaux types.

L'irruption de la vie moderne, qu'elle provienne de la ville la plus proche ou des contacts de toutes sortes avec les Etats de l'Europe du Nord, a conduit à identifier des modes d'action ou d'influence que l'on est tenté de qualifier d'exogènes mais dont la caractéristique principale est l'arrivée soudaine et massive.

Enfin les sociétés rurales, elles-mêmes protéiformes, ont leurs propres dynamismes, leurs stratégies de résistance et de ruse et un degré d'irradiation aux influences extérieures que l'essor des moyens de communication

et de télécommunication et celui de l'émigration hors des frontières ne permettent pas de classer en fonction de leur seule proximité des villes.

1) Grands types d'espaces agricoles:

Il s'agit de discerner quelques modèles qui servaient de cadre aux sociétés rurales avant l'accélération contemporaine de leur modernisation. Cela suppose donc une démarche préalable pour établir les étapes de la modernisation et dater le moment où le processus s'est précipité.

a) Les campagnes céréalières:

Ces régions sont très étendues dans l'Europe du Sud et elles y jouèrent un rôle essentiel dans la mesure où elles y fournissaient la base de la nourriture populaire. La pratique de la jachère et la possibilité d'utiliser les chaumes pour nourrir le bétail en faisaient aussi des régions d'élevage des moutons dont la laine fut souvent à la base d'un commerce et même d'activités manufacturières importantes. Mais le problème essentiel était celui de la production des grains et de leur conservation; celui aussi des rythmes saisonniers du travail faisant alterner périodes de chômage avec celles où il fallait faire appel en renfort à des travailleurs forains; celui enfin du maintien des prix, contre la concurrence étrangère ou même contre les dispositions du gouvernement préoccupé de maintenir de bas prix du blé afin de fournir le "pain politique".

Selon les cas, les communautés rurales villageoises petites et cohérentes couvrent tout le territoire du maillage serré de leurs finages, organisés suivant des usages communautaires ou bien, là où elles furent incapables de peupler tout l'espace et de le contrôler, comme l'atteste leur territoire démesuré, s'est développée la grande propriété. Cette dernière est généralement un facteur de rigidité des structures agraires et de malaise social mais elle a

pu être aussi, à un moment déterminé, un facteur de dynamisme comme ce fut le cas à Minorque sous l'occupation anglaise.

b) Les régions de cultures commercialisées:

Les grains furent, il est vrai, à l'origine des plus importants courants d'échange du monde méditerranéen mais à une époque déjà ancienne. Au XIXe siècle le régisseur des grands domaines du duc d'Osuna comme le paysan d'un village d'Alentejo cherchaient l'un et l'autre à vivre du sien. Par contre, en bord de mer où lorsqu'un moyen de transport fluvial permettait d'atteindre aisément le littoral, dans la vallée d'un grand fleuve, des régions entières se sont spécialisées dans une seule production et cela, généralement de longue date. Ici les paysages présentent une remarquable stabilité et il faut un oeil exercé pour y déceler la crise rampante qui menace tout l'édifice. Les crises ici se succèdent: maladies qui ruinent une culture, mévente passagère ou définitive. Dans ces régions ouvertes aux circuits commerciaux les sociétés rurales doivent effectuer de douloureuses et fréquentes reconversions et les cycles cultureux qui s'y succèdent, avec leur cortège de désastres et de succès, provoquent une certaine mobilité sociale.

c) Les régions de polyculture:

Elles assurent la meilleure forme de résistance aux crises de toutes sortes, qu'elles soient climatiques ou économiques. Elles permettent aussi de nourrir un grand nombre d'hommes, au prix, il est vrai, d'un labeur incessant. C'est ainsi que le Minho a largement participé au peuplement du Portugal puis de ses colonies. Le long travail séculaire d'aménagement a contribué à créer des paysages complexes et harmonieux, véritables monuments végétaux qui ont une grande capacité d'intégration d'éléments nouveaux mais peuvent aussi devenir la source de graves obstacles à la modernisation par suite, notamment, de l'atomisation des exploitations. C'est dans ce cadre néanmoins que l'économie paysanne se maintient le mieux de nos jours.

2) Les processus externes de modernisation:

Il s'agit de toutes les formes de rattachement à des sociétés et à des économies différentes, ce qui dépasse le simple processus des rapports avec les villes proches qui peuvent être très étroits et exister de longue date.

a) Formes administratives de rattachement:

Le rattachement à une administration d'un état moderne est un processus bien connu en Italie lors de la formation de l'unité. La conscription, la levée de nouveaux impôts en sont généralement les premiers effets désagréables ressentis dans les sociétés rurales. Le rattachement récent de l'Espagne et du Portugal au Marché Commun s'apparente à ces formes car il introduit de nouvelles réglementations, de nouveaux mécanismes économiques. La simple application de la taxe à la valeur ajoutée peut entraîner, au-delà de difficultés comptables passagères, la disparition de pratiques protectionnistes masquées, par exemple.

b) Formes de rattachement économique:

Bien qu'il soit malaisé d'établir un bilan des flux entre le centre actif de l'Europe (core) et sa périphérie qui s'insère d'ailleurs entre le centre et les pays sous-développés, cette problématique a le mérite d'attirer l'attention sur quelques phénomènes essentiels.

C'est de la semi-périphérie (Europe du Sud mais aussi Irlande) que sont parties de grandes migrations de travailleurs en direction du core entre 1955 et 1975 tandis que s'effectuaient en sens inverse, les migrations de loisirs.

L'inégal développement entre le nord et le sud de l'Europe s'exprime également dans l'orientation des principaux flux de marchandises. Dans le nord les échanges qui l'emportent s'effectuent entre partenaires de

l'Europe du Nord, dans le sud avec les partenaires de l'Europe du Nord plus qu'avec ceux de l'Europe du Sud.

Enfin, si l'on prend le core dans son sens le plus large (mégacore), on constate l'inégalité des Etats de l'Europe du Sud dans leur relation au mégacore.

L'Italie y appartient pour près de moitié, l'Espagne pour un tiers environ tandis que ni Malte, ni la Grèce, ni le Portugal n'en font partie. Cette disposition est importante, les migrations de travailleurs orientées vers le mégacore ont conduit Grecs et Portugais hors de leurs frontières s'ils ne voulaient pas s'entasser dans les quartiers périphériques de leurs capitales respectives tandis qu'une partie des Andalous se fixèrent en Catalogne, à Madrid ou au pays basque et qu'une partie des gens du Mezzogiorno s'est arrêtée au Piémont ou en Lombardie, renforçant le potentiel industriel national, au détriment, il est vrai, du potentiel régional d'un Midi du Sud.

c) Formes de rattachement socio-culturel:

Elles sont diverses et se distinguent des rattachements socio-culturels des "élites" nationales. Elles sont principalement liées aux migrations hors des frontières et concernent donc les régions de départ massifs, souvent les plus déshéritées. On retiendra que, dans la phase finale des migrations temporaires, au bout d'une quinzaine d'années généralement, le retour s'effectue, la plupart du temps au village de départ, c'est-à-dire dans des espaces ruraux qui n'avaient déjà pas de ressources industrielles et qui n'ont plus guère de ressources agricoles.

En outre, la réussite migratoire, concrétisée par l'édification d'une maison dans la majorité des cas, n'est pas seulement l'affaire des individus mais aussi celle des communautés villageoises selon que la destination et le moment migratoire s'avèrent plus ou moins propices. D'un village à l'autre, les résultats peuvent être très différents comme c'est le cas dans la Haute Beira au Portugal.

La diminution progressive des flux migratoires de l'Europe du Sud vers l'Europe du Nord à partir des années 70 fait place à une immigration croissante de ressortissants d'Etats du Tiers Monde (Cap Verdiens, Maro-

cains, Tunisiens, Philippins, etc.) à destination de l'Europe du Sud. Quant aux émigrés demeurés dans le pays d'accueil, ils s'intègrent d'autant mieux à l'étranger qu'ils conservent des liens familiaux étroits avec leur village de départ, ils servent ainsi de vecteur à l'introduction de modes de vie nouveaux.

d) Processus d'urbanisation:

En dehors des aspects classiques que nous connaissons en Europe du Nord, ils comportent ici des aspects spécifiques. La soudaineté du phénomène d'abord a entraîné des aménagements anarchiques dans les centres des villes, la multiplication des quartiers "clandestins". Le tourisme balnéaire a entraîné sur les littoraux plus d'effets pervers pour les sociétés rurales que d'effets bénéfiques. Mais la forme la plus originale revêtue par l'urbanisation est le développement d'une rurbanisation avec maintien d'une partie des activités agricoles dans les campagnes peuplées des Etats les moins développés et, en particulier, dans le nord-ouest du Portugal.

3) Les réactions locales.

Les sociétés rurales de l'Europe du Sud sont de plus en plus difficiles à cerner puisque ni les activités devenues multiples, ni le lieu de résidence devenu provisoire ne permettent plus de caractériser les individus. Il faut se placer au niveau des familles, évaluer la diversité des revenus, établir les trajectoires spatio-temporelles des membres de la famille puis tenter de découvrir les stratégies dans le cadre des communautés villageoises lorsqu'elles ont conservé leurs dynamismes sociaux. Il n'est pas question de proposer une typologie des espaces ruraux mais d'évoquer quelques formes d'évolution.

a) Lorsque la terre demeure la seule ressource trois cas peuvent se présenter allant de l'abandon pur et simple à la réussite limitée et

ponctuelle d'une nouvelle culture spéculative (cas du Campo de Dalias en Andalousie).

Le cas le plus singulier est celui du nord-est du Portugal où les seules activités se réduisent par endroits à celles d'une banlieue de retraités ou à des villages de résidences secondaires d'occupation saisonnière. Des villas cossues aux pelouses soigneusement entretenues jouxtent des hameaux ruinés comme dans les hautes terres du nord de la Basse-Beira où errent encore quelques troupes de loups.

b) Lorsque les ressources sont diversifiées et que la population est demeurée nombreuse, on assiste à la mise en place de stratégies complexes qui s'appuient sur la diversité des sources de revenus et qui composent avec les influences exogènes. Ce n'est pas tant alors l'intensité avec laquelle s'exercent ces influences, proximité de la ville par exemple, qui joue le rôle essentiel mais les propres dynamismes sociaux, l'importance des traditions, les choix qui sont effectués, l'expérience acquise. A cet égard, le rétablissement de la démocratie dans trois des états de l'Europe du Sud depuis une douzaine d'années joue un grand rôle.

Quels que soient les cas, la tenure de la terre qui reste l'élément discriminant de la ruralité est, en dernier ressort, le facteur le plus important dans les stratégies des sociétés rurales de l'Europe du Sud.

Au terme de ces quelques réflexions, il reste à rappeler que la question du maintien de sociétés paysannes dans un cadre capitaliste demeure posée.

La mise en place d'un système d'observation de l'évolution de ces sociétés est urgente à la veille de transformations encore plus accélérées qui peuvent déboucher sur leur disparition. Faute d'une problématique unique qui serait exclusive, les observations peuvent se mener en fonction d'une certaine communauté d'appréciation. Il conviendrait alors de replacer les travaux déjà réalisés ou en voie de l'être dans un réseau à l'échelle de l'Europe du Sud.

*UNE COOPERATIVE AGRICOLE EN ALENTEJO:
PARTIR OU RESTER?*

*Quelques éléments relatifs aux travailleurs agricoles
de l'UCP "Trabalho e Paz"*

Virginie LAFFON (CEP-EHESS, Paris)

L'occupation des domaines et la mise sur pied des nouvelles unités collectives de production par les travailleurs agricoles de l'Alentejo et du Ribatejo avaient pour principal objectif de garantir l'emploi et de mettre un terme au chômage saisonnier généré par le système de cultures pratiqué dans les campagnes. Chômage et sous-emploi étaient constitutifs de la nature et du rythme des travaux d'une agriculture basée sur la culture de céréales associée à l'élevage extensif et pratiquée dans le cadre de grands domaines utilisant une main d'oeuvre salariée. Le vieux système latifundiaire avait profondément marqué le tissu économique et social, et avait été à l'origine d'un exode rural sans précédent vers les centres urbains et la périphérie industrielle de la capitale (Drain, 1980). Mais le système d'exploitation traditionnel donnait des signes d'essoufflement économique et l'on assistait depuis plusieurs années au développement d'exploitations capitalistes sur les terres aux meilleures potentialités agricoles tandis que les terres moins fertiles étaient abandonnées à l'élevage extensif, peu exigeant en main d'oeuvre, ou constituées en réserves de chasse.

En 1975, plus d'un million et cent mille hectares étaient occupés par les travailleurs. La nouvelle organisation sociale de la production donnait naissance à plus de 500 coopératives et unités collectives de production (UCP)¹ qui devaient assurer l'emploi et permettre d'améliorer les conditions de vie et de travail de milliers d'hommes et de femmes. Ce mouvement d'occupations caractérise la Réforme agraire portugaise qui a été l'une des rares à ne pas avoir été imposée d'en haut. Les décrets d'expropriation, publiés en

juillet 1975, n'ont fait en quelque sorte qu'entériner l'action des travailleurs agricoles.

Le projet des coopératives rompait avec la sous-utilisation des ressources humaines et matérielles, ouvrait de nouvelles possibilités à la modernisation de l'agriculture et promettait de devenir un élément déterminant du développement et de la transformation de la vie des campagnes (Roux, 1980). A la fin de 1975, 71.900 postes de travail (13.600 permanents, 27.800 saisonniers) étaient assurés au sein des 550 nouvelles unités de production.

Mais le renversement du rapport de forces jusqu'alors favorable aux ouvriers agricoles à partir du 25 novembre 1975 marqua l'arrêt des occupations et le retour progressif des forces conservatrices au pouvoir mit un frein à l'effort entrepris par les travailleurs². Les coopératives perdirent l'appui de l'appareil d'Etat et, livrées à elles mêmes, durent s'organiser à partir de leurs propres forces.

La loi de base de la Réforme agraire (Loi 77/77), votée en 1977, mit un terme définitif au caractère anticapitaliste qui avait marqué jusqu'alors la Réforme agraire (Cardoso, 1978; Baptista, 1979). Elle relevait les limites spatiales, modifiait les calculs (Espada, 1982) à partir desquels un bien-fonds était expropriable et élargissait l'éventail des ayants droit à une réserve territoriale. Il n'était plus nécessaire d'exploiter directement la terre et d'en tirer l'essentiel de ses revenus pour être réservataire. L'application partielle et abusive de la loi (Presidência da República, 1984) s'est traduite par la restitution des meilleures terres à leurs anciens propriétaires et par la reconstitution des patrimoines fonciers et a abouti à la disparition de 248 coopératives dont les membres se sont retrouvés au chômage.

Nous nous proposons de voir concrètement ce qui s'est passé dans une coopérative du Baixo Alentejo, l'UCP "Trabalho e Paz" du village d'Ama-releja (conseil de Moura) et quelles ont été les conséquences des mesures gouvernementales sur le fonctionnement de l'unité de production et sur la vie de ses associés.

Le village d'Amareleja et l'UCP "Trabalho e Paz"

Le village

Amareleja est l'un de ces gros villages constitué pour la majorité d'ouvriers agricoles caractéristiques des zones latifundiaires du midi ibérique. Situé dans la partie intérieure de l'Alentejo proche de la frontière espagnole à égale distance des deux principaux centres urbains régionaux: Evora et Beja, il est à 25 kms du bourg de Moura dont il dépend administrativement (carte).

L'analyse de la distribution des terres mettait en évidence une extrême concentration de la propriété foncière en 1974. Plus de la moitié de l'espace agricole de la paroisse était entre les mains de neuf individus alors que près de la moitié des 956 propriétaires recensés (49,8%) possédait moins de deux hectares et se partageait 510 ha sur un total de 10.624 ha, soit à peine 4,8% de la superficie totale. La petite et la moyenne propriété n'étaient pas absentes puisque un propriétaire sur cinq possédait entre 5 et 30 ha. Ces chiffres peuvent faire douter des adjectifs "petite" et "moyenne" employés pour caractériser la propriété. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une zone d'agriculture en sec, pratiquée sur des sols moyennement fertiles. Toutefois la présence de ces petits agriculteurs n'atténuait pas l'écart existant entre une multitude de propriétaires de tout petits lopins et la poignée de grands propriétaires qui accaparait la majorité des terres.

Cette extrême inégalité de la distribution des terres était cependant légèrement atténuée par la localisation de la plupart des grandes propriétés sur les plus mauvaises terres et des petits lopins sur des terres plus fertiles permettant une exploitation plus intensive (vigne complantée d'oliviers, céréales sous-couvert d'oliveraie).

Sur les grands domaines les exploitants pratiquaient, à la veille du 25 avril, la culture des céréales (blé, avoine, orge) associée à un élevage extensif (porcs et ovins) en utilisant une main d'oeuvre salariée et en donnant des parcelles à cultiver temporairement à des "*seareiros*".

Le *seareiro* a été une figure traditionnelle du paysage social alentejan. Propriétaire d'un petit train de culture, il louait quelques hectares en

échange d'une partie de la récolte. *Seareiro* vient de *seara* qui, en portugais, désigne la moisson sur pied. Métayer précaire, le *seareiro* était attaché à la récolte et non à la parcelle. Il "tournait" sur l'exploitation en fonction de l'assolement et n'avait pas droit aux éteules. Il a été l'une des pièces maîtresses du système d'exploitation des grands domaines permettant aux exploitants de mettre indirectement en culture des terres qui autrement ne l'auraient pas été.

A Amareleja en 1974 ils n'étaient plus très nombreux et le système d'exploitation montrait des signes de dégradation: deux domaines étaient constitués en réserve de chasse (totalisant 2.999 ha), un autre était carrément laissé à l'abandon (623 ha) (Laffon, Roux, 1982).

Les résultats de l'enquête menée par les services régionaux du travail d'Evora à la veille du 25 avril montraient qu'à Amareleja si le chômage des hommes pouvait être qualifié de partiel celui des femmes était total (Drain, 1986).

La pérennité de ces structures foncières avait non seulement créé un grand nombre de micro-propriétaires mais avait écarté de tout accès à la terre des foyers entiers sans le moindre lopin et avait été à l'origine d'une profonde saignée démographique.

En l'espace d'une vingtaine d'années (1950-1970) le village perdait près de la moitié de sa population. Des familles entières allèrent s'installer aux alentours de Lisbonne ou partirent pour les pays d'outre-mer (Mozambique à partir de 1955). A ces départs s'ajoutèrent, à partir du début des années soixante, ceux d'une émigration saisonnière vers les pays d'Europe du nord (France, Suisse, Allemagne).

En 1970, le village comptait 3.925 habitants. La majorité de la population n'avait et n'a encore aujourd'hui pratiquement aucun autre moyen de subsistance que ceux offerts par l'agriculture.

En 1980 plus de 70% de la population active masculine s'emploie dans le secteur agricole, 15% dans l'artisanat et la petite industrie et 15% dans les services (transports, administration, commerce). Les journaliers représentent 53% des actifs agricoles, les micro-propriétaires et les *seareiros* 16% et les petits agriculteurs 28%. Moyens et grands agriculteurs sont évidemment très peu nombreux: respectivement 2 et 0,5% des actifs agricoles.

L'UCP "Trabalho e Paz"

Au village, l'occupation des grands domaines par les travailleurs débute à l'automne de 1975: en un peu plus de deux mois (de la fin septembre au début décembre) dix commissions de travailleurs prennent en main 14 exploitations (totalisant 9.000 ha)³. La qualité très médiocre des sols, l'état de semi-abandon de plusieurs exploitations et surtout le petit nombre d'hommes qui possédaient les connaissances nécessaires à l'exercice d'une comptabilité expliquent que les travailleurs aient opté pour le regroupement des *herdades* (grandes exploitations) en une seule UCP. Cette solution devait permettre une meilleure utilisation du parc des machines, faciliter la commercialisation des produits et renforcer l'unité de l'entreprise.

A la fin de 1976 le collectif comptait 208 hommes et 23 femmes. Toute la force de travail masculine disponible au village avait été absorbée par l'UCP, par rapport aux 42 hommes employés de façon permanente sur les *herdades* avant les occupations, le nombre des travailleurs avait plus que quintuplé. La relation du nombre d'hectares exploités/au nombre d'hommes employés était passée de 314 avant les occupations à 41 à la fin de 1976.

Les femmes sont entrées comme travailleuses permanentes dans la coopérative lorsqu'il fut décidé que les épouses des gardiens de bétail pourraient être rémunérées en tant qu'"aides" de leur mari. Jusqu'alors elles n'avaient jamais gagné un salaire régulier, les tâches agricoles auxquelles elles trouvaient à s'employer habituellement étaient peu nombreuses. Seuls les vendanges et le ramassage des figues et des olives assuraient à quelques-unes une activité fixe de deux à trois mois par an.

Dans un premier temps, les hommes remirent en culture les terres abandonnées ou sous-exploitées et reconduisirent l'ancien système de cultures en l'intensifiant lorsque cela était possible (réduction du temps de jachère et augmentation du cheptel).

Le tournant amorcé par la politique gouvernementale à l'égard des UCP/Coopératives aboutit dès 77 à paralyser les efforts entrepris pour restructurer les exploitations. Le CAE (Crédito Agricola de Emergência/Crédit agricole d'urgence)⁴ qui servait encore à assurer les salaires fut suspendu car le plan de remboursement n'avait pas été respecté et la tentative d'implan-

tation de cultures horticoles irriguées ne reçut aucun appui de la part des services régionaux du ministère de l'Agriculture. La modification des restrictions auxquelles avait été soumis le droit de réserve eut pour conséquence l'amputation de près du tiers des terres initialement exploitées (27,6%). Les terres de cultures les plus riches (52 ha de vigne et 151 ha d'olivieraie) et les meilleures terres labourables (2.546 ha) furent ainsi remises à leurs anciens propriétaires ainsi que les machines et le bétail qui figuraient sur les inventaires établis au moment des occupations. L'absence d'appui technique et financier de la part des organismes d'Etat et l'inexistence d'une politique de crédit définie pour le secteur agricole ont empêché la reconversion du système de production. Les travailleurs se sont ainsi retrouvés isolés pour résoudre leurs problèmes de gestion.

Douze ans après sa constitution, le collectif n'exploite plus que 6.021 ha, dans la presque totalité des terres franchement mauvaises aux sols pauvres (appartenant aux catégories D et E, classées comme impropres à l'agriculture selon les cartes de potentialité des sols) et ne regroupe que 84 associés.

Les travailleurs

L'existence d'un ensemble de bâtiments d'exploitation abandonnés (localement désigné par le terme de *casão*) dans le village a permis de donner très vite un cadre matériel à la nouvelle organisation en favorisant la circulation de l'information et en facilitant la réalisation des travaux. C'est du *casão* que les hommes partent le matin pour les champs, c'est là qu'ils s'y retrouvent le soir, échangent les nouvelles, commentent les événements de la journée ou les déclarations du ministère de l'Agriculture.

C'est au *casão* que sont installés le petit poste de vente des produits de la coopérative et la boucherie que l'UCP a ouvert aux habitants qui peuvent s'y approvisionner à des prix moins élevés que dans les petits commerces du village. Dès que le pressoir a été remis en état de marche qui voulait à pu y apporter ses olives. Tout petit agriculteur, en fonction du calendrier des tra-

vaux, peut demander les services des machines qu'il ne possède pas. Il paiera le gaz-oil et la journée du tractoriste. L'atelier de réparation ne travaille habituellement pas pour l'extérieur par manque de temps et de personnel, mais il n'est pas rare de voir les habitants venir emprunter une pièce, un outil, ou utiliser eux-mêmes les installations du garage. C'est à l'occasion de tous ces actes d'échange, apparemment anodins, de la vie quotidienne que l'UCP a pris corps dans l'esprit et dans la vie des habitants d'Amareleja. Cet aspect "social", inscrit dans le projet initial des coopératives qui voulaient transformer la vie des campagnes, a été développé au village par l'attribution aux vieux travailleurs sans ressource d'un petit lopin pour cultiver du melon dont la préparation et l'entretien sont assurés par le collectif.

Parmi les 69 hommes présents aujourd'hui (fin 87) près de 80% ont participé à la naissance et à la mise en route de l'UCP (31 étaient présents lors de la constitution des commissions de travailleurs sur les exploitations et 24 sont entrés dans le courant de 1976).

La répartition des travailleurs par activités professionnelles (tableau 1) fait apparaître l'importance de l'élevage qui mobilise plus du tiers du collectif. En l'absence d'alternatives qui impliqueraient des investissements que l'entreprise n'est pas à même d'opérer, ce mode d'utilisation des ressources naturelles reste encore actuellement la meilleure solution étant donné la mauvaise qualité des terres exploitées.

La mise sur pied et le fonctionnement de chaque coopérative a constitué un cas de figure particulier déterminé par un certain nombre de facteurs parmi lesquels l'âge, le niveau d'instruction et les connaissances techniques des travailleurs ont été décisifs dans la vie des nouvelles unités de production.

A Amareleja, la moyenne d'âge était en 1975-76, de 40 ans pour les hommes et de 45 pour les femmes. Onze ans plus tard cette moyenne d'âge a légèrement diminué pour les femmes (- 2 ans) compte tenu du départ des plus âgées, tandis que pour les hommes elle a augmenté (+ 7 ans) étant donné le vieillissement naturel du collectif.

Quant au degré d'instruction, intimement lié à l'âge, plus de la moitié (56,6%) des hommes présents à la fin de 1975 ne savaient ni lire ni écrire. Aujourd'hui si le taux d'analphabétisme a baissé (passant de 56,6 à 49,3% chez les hommes et de 74,1 à 53,3% chez les femmes) grâce au départ des tra-

vailleurs les plus âgés, il reste néanmoins terriblement élevé⁵ et constitue un handicap à l'intervention et la participation de chacun à la marche de l'entreprise. Malgré cela, au cours des années les travailleurs ont fait l'apprentissage de la gestion. Si certains n'en maîtrisent pas tous les mécanismes, tous s'y intéressent. Instruits par l'expérience des dernières années, les travailleurs de l'UCP ont acheté, en 1983, le *casão*⁶, siège de leur entreprise, décidant ainsi de s'inscrire définitivement dans l'espace social du village.

A la tête du collectif, une commission directive, constituée d'un minimum de 5 personnes, est responsable de l'orientation économique de l'entreprise. Elu pour trois ans, chacun des membres est responsable d'un secteur: cultures, élevage, machines, personnel, commercialisation des produits. Toutes les décisions relatives à la marche de la coopérative sont prises par l'ensemble des associés lors des assemblées générales.

L'égalité des salaires instituée au début n'a pas été maintenue et aujourd'hui les hommes qui exercent une activité plus spécialisée ou requérant une plus grande responsabilité gagnent un peu plus que leurs compagnons mais l'écart reste étroit. Les gardiens de bétail, compte tenu des exigences de leur activité, bénéficient des revenus que leur rapporte l'entretien d'un certain nombre de têtes de bétail (le "*polvilhal*") leur appartenant en propre et qu'ils élèvent avec le troupeau dont ils ont la garde. Cette forme de rémunération traditionnelle permet la constitution d'un petit capital dont les revenus ne sont pas négligeables pour l'économie de la famille (apport en numéraire lors de la vente d'une bête, lait, viande, fromage pour la consommation du foyer). La possibilité pour tous les associés de cultiver en dehors des heures de travail un petit lopin sur les terres de la coopérative fournit à l'économie domestique: ail, oignons, piments, poivrons, melons et permet de compenser un peu le bas niveau des salaires.

La division sexuelle des tâches étant traditionnellement marquée, il n'y a pas d'activité qui permette aux femmes de se retrouver et de travailler ensemble si ce n'est sporadiquement, l'hiver au moment de la fabrication des saucissons à la boucherie et l'été lors de l'arrachage des pois-chiche. Elles n'ont pas de cadre pour se constituer en groupe capable de faire ses propositions et d'exprimer ses revendications. C'est en partie la raison pour laquelle leur intervention dans la vie du collectif se limite à leur foyer, on ne les voit guère au *casão*, leurs occupations les retenant dans les fermes, et aucune d'en-

tre elles n'a encore participé à une Commission directive. Au cours des entretiens, il est apparu que la présence des femmes au sein de la coopérative était étroitement liée à celle de leur mari et que l'unité à considérer était celle du couple. Toutes possèdent un lien de parenté (filiation ou alliance) avec un homme travaillant dans l'UCP qui est censé les garantir, les "protéger" en quelque sorte des autres hommes. Les deux femmes "seules", devenues chefs de famille par leur veuvage, travaillent au *casão* (au poste de vente et à la boucherie).

Ebaucher le portrait type du travailleur de la coopérative montrerait un homme proche de la cinquantaine, fils d'une famille d'ouvriers agricoles, marié, père de deux enfants. Sa femme travaille occasionnellement au moment des vendanges et de la récolte des olives. Il a parfois effectué plusieurs séjours à l'étranger s'employant dans la culture de la betterave ou dans la récolte des fruits, il aura peut-être tenté sa chance comme petit cultivateur du melon ou aura été obligé de quitter le village plusieurs mois par an pour s'employer dans la culture de la tomate près d'Elvas ou dans la vallée du Tage. Ces campagnes lui auront permis d'acheter la maison qu'il habite. Il possède une expérience aigüe de l'exploitation et de la perpétuelle nécessité de trouver où s'employer. La mise en route de la réforme agraire a représenté pour lui, avant toute chose, la possibilité d'un emploi fixe au village. Des liens familiaux le relie bien souvent à une ou deux personnes au sein du collectif.

Echec de la sécurité de l'emploi: les départs

La coopérative n'a pas pu atteindre l'objectif qu'elle s'était fixé relatif à la garantie de l'emploi et à la création de nouveaux postes de travail comme en témoigne le nombre des entrées et celui des sorties (tableau 2). Plus de deux cents personnes sont passées par l'UCP et n'y sont pas restées.

Aux difficultés économiques évoquées plus haut s'est ajoutée l'incertitude quant au futur des terres exploitées (seront-elles ou non retirées à la coopérative?). Ce climat d'insécurité et le bas niveau des salaires ont été à l'origine de nombreux départs. Entre 1975 et 1980, le pouvoir d'achat de l'en-

semble des travailleurs des UCP/Coopératives a baissé de 45% (Baptista F., 1986). Rappelons que l'objectif de la coopérative ayant été d'assurer un maximum de postes de travail, les excédents obtenus jusqu'à présent ont été réinvestis dans l'entreprise. Les départs les plus nombreux ont eu lieu en 1977 (51), à la suite de la coupure du CAE qui, rappelons-le, assurait encore les salaires. Les travailleurs dont la situation économique et familiale ne leur permettait pas d'attendre que les coffres de la coopérative se remplissent furent obligés de s'en aller et de chercher à s'employer à l'extérieur. L'incertitude persistant les sorties se poursuivirent en 1978 (36), puis leur nombre diminua (18 en 1979, 17 en 1980) pour augmenter à nouveau en 1982 (31). Depuis 1984, une tendance vers la stabilisation du nombre des effectifs autour de 85/90 associés semble se dessiner. Les quelques entrées vérifiées après 1977 n'ont pas compensé les départs. Il s'agissait soit de jeunes, engagés comme aides pour la garde du bétail ou comme apprentis et pour qui c'était le premier emploi, soit de travailleurs qualifiés appelés à pourvoir des postes (mécanicien, forgeron) nouvellement créés à l'atelier de réparation et à la boucherie.

Dans ce mouvement de va-et-vient, des raisons spécifiques sont à l'origine de nombreuses sorties.

Les départs que l'on pourrait qualifier de départs pour cause majeure ou naturelle sont au nombre 72 (tableau 3) et représentent près du tiers de l'ensemble des sorties (31,7%). 44 travailleurs sont partis après avoir atteint l'âge de la retraite (soit un départ sur cinq) et 9 sont décédés. Parmi les plus jeunes, 9 ont quitté le collectif pour aller faire leur service militaire et 4 ont rejoint dès 1976 la coopérative créée dans le village voisin d'où ils étaient originaires à la suite du partage entre les deux paroisses des exploitations occupées. Des conflits inter-personnels violents (bagarres, insultes) ont abouti à l'expulsion de cinq travailleurs.

Toutefois une bonne part des départs relève d'une décision prise par les travailleurs eux-mêmes. Parmi les raisons évoquées pour être parti, l'insuffisance du salaire (ou son absence durant les trois mois et demi qui suivirent la suspension du CAE) est la plus souvent citée. S'il est régulier, le salaire versé par l'entreprise reste néanmoins très bas et interdit la constitution de "réserves" qui permettent aux jeunes ménages d'équiper leur foyer, d'élever leurs enfants, de pouvoir faire face à un événement imprévu menaçant l'équilibre de l'économie familiale (décès, accident, maladie) et de réaliser cette

inscription minimale dans l'espace villageois que représente l'achat de la maison.

D'autre part l'incertitude quant au futur de la coopérative pèse si lourd qu'il est difficile de pouvoir l'envisager comme une solution d'avenir. Ces départs ont rarement donné lieu à des conflits entre les travailleurs. Le jugement des membres du collectif sur leurs camarades "sortis" dépend des raisons invoquées pour quitter l'entreprise et de la personnalité du travailleur qui a décidé de s'en aller. Tant qu'il n'y a pas de "désolidarisation", de trahison des objectifs de l'UCP en entrant par exemple chez un ancien exploitant à qui des terres ont été remises, les départs sont admis. Lors de la coupure des salaires en 1977, il avait été décidé que les associés obligés à s'en aller pour des raisons économiques pourraient réintégrer l'UCP lorsque la situation s'améliorerait.

La question du salaire n'est pas la seule à être évoquée comme motif de départ, certains expliquent qu'ils sont partis pour des raisons d'ordre personnel: désaccord, mésentente avec le collectif. Ces conflits sont presque toujours nés de l'opposition entre eux et les travailleurs chargés de l'organisation de la production.

Autres alternatives

Quelles ont été jusqu'à présent les possibilités offertes aux travailleurs qui ont quitté l'UCP?

Une partie a repris le chemin, chaque année plus difficile, d'une émigration saisonnière à l'étranger et s'emploie dans la culture de l'endive. Les hommes partent fin mai, 3 ou 4 semaines pour le démariage des plants et 6 à 8 semaines à l'automne pour la mise en couche des racines. Au prix d'un travail acharné de 10 à 13 heures de travail par jour, ils arrivent à gagner ce qui leur permettra de tenir, s'il le faut, plusieurs mois au village en attendant de trouver où s'employer. En 1987, une campagne très dure de 8 à 10 semaines pouvait rapporter l'équivalent d'une année de salaire à la coopérative. Ils sont

ainsi 22 (tableau 4) a avoir réussi à obtenir un contrat par le biais d'un parent ou d'un ami.

Certains tentent d'articuler ces campagnes à l'étranger avec la culture du melon au village. Quelques mots à propos de l'histoire de ce fruit seront utiles pour comprendre les raisons qui amènent certains travailleurs à se lancer dans cette culture. Le melon figure depuis longtemps parmi les produits cultivés dans les jardins et les potagers. Ce qui rend cette culture tout à fait singulière et caractéristique à Amareleja, c'est l'ampleur qu'elle a prise il y a maintenant une trentaine d'années. La demande extérieure augmentant, les circuits de commercialisation se développant, on ne cultiva plus seulement le melon pour la consommation du foyers mais pour le marché. Très vite les terres appropriées à cette culture dans la paroisse ne suffirent plus et l'on assista à la recherche de nouvelles surfaces à semer. Aujourd'hui près d'une centaine de foyers quitte annuellement le village avec armes et bagages d'Avril à Octobre et, selon leurs moyens (degré d'équipement, force de travail disponible au sein de l'agrégat domestique), afferment pour le temps de la culture de 3 à 15 hectares sur les terres à blé de la plaine de Beja. Cette culture en sec, très méticuleuse, exige des soins constants et un savoir-faire qui, aujourd'hui, fait partie du patrimoine villageois. Il y a toujours un parent ou un proche capable de conseiller le néophyte. Des "associations" temporaires, basées sur les relations de parenté, se constituent à cette occasion et permettent ainsi d'étendre la superficie de la melonnière et de mettre bras et machines en commun. Si parfois la vente de la récolte couvre à peine les dépenses engagées, le succès économique de certains de ces *seareiros* et l'absence d'autre possibilité d'emploi ont poussé bien des villageois à suivre cette voie.

Ils sont 11 (tableau 4) qui, après avoir quitté la coopérative, ont tenté leur chance comme petits cultivateurs de melon. L'argent gagné à l'étranger ou un prêt permettront d'acheter l'âne ou la mule et l'année suivante, si tout va bien, de couvrir les premières mensualités de l'achat d'un tracteur.

Dans le meilleur des cas, le calendrier annuel de travail est le suivant pour les hommes qui se sont à nouveau ou pour la première fois consacrés à la culture du melon:

Mois	Activités
Janvier	Travail à la journée
Fevrier	Taille des
Mars	arbres ou de la vigne
Avril	
Mai	
Juin	Culture
Juillet	MELON
Août	
Septembre	
Octobre	FRANCE (culture endive
Novembre	ou récolte fruits)
Décembre	Travail à la journée

Un autre secteur a offert également des possibilités d'emploi: celui de la construction. Là encore, bien souvent de façon temporaire, le temps de quelques chantiers (particuliers ou municipaux). Le prix de la journée de travail étant plus élevé (+ ou - 20%) dans le bâtiment que dans l'agriculture, les jeunes se sont engagés comme apprentis-maçons au sein d'équipes constituées pour la plupart de jeunes du village. Parmi les 13 individus (tableau 4) qui ont choisi la construction, trois ont obtenu des contrats de longue durée, deux aux Açores et le troisième chez un entrepreneur d'Évora.

Excepté quelques rares cas, aucune de ces activités ne présente un caractère permanent et ce n'est qu'en les associant que les travailleurs arrivent "à joindre les deux bouts".

Etablir une classification des hommes par groupes sociaux est difficile sachant qu'ils peuvent passer la même année de la catégorie de petit entrepreneur agricole (comme cultivateurs de melon) à la catégorie d'ouvrier agricole (travail à la journée ou à la semaine au village, contrat à l'étranger) à celle d'ouvrier du bâtiment. Cette pluriactivité, née de la nécessité économique, n'est ni facile à saisir ni aisée à décrire. Les stratégies que les hommes mettent en oeuvre pour améliorer leurs conditions de vie dépendent des ca-

pacités dont ils disposent et des opportunités qui leur sont offertes. L'histoire de quelques travailleurs sortis de l'UCP et rapportée en annexe montre clairement l'enchevêtrement des activités et le poids de l'économie du foyer dans les décisions.

Le tableau 4, élaboré à partir d'enquêtes réalisées auprès de l'UCP et des intéressés, présente la répartition de 116 travailleurs ayant quitté la coopérative entre 1975 et 1987 et leur activité par secteur en septembre 87. Les travailleurs dont nous savons qu'ils associent la culture du melon à une activité salariée à un moment donné de l'année ont été classés dans le groupe des *seareiros*. Nous avons retenu l'activité de plus longue durée ou la plus fréquemment exercée.

Sachant que pour certains (journaliers agricoles, maçons) l'activité n'est que temporaire, le tableau constitue une sorte de photographie de la situation de chacun un moment donné.

Sa lecture confirme des tendances qui ne sont pas nouvelles: absorption par le secteur agricole de la grande majorité des individus (les 3/4 des hommes y sont employés) et précarité de l'emploi (sur les 88 hommes employés dans l'agriculture, 68 sont journaliers), inexistence d'un passage vers l'industrie et rôle non négligeable joué par la construction et d'une certaine façon par les transports. Il ne faut pas oublier l'existence, à Amareleja, d'un groupe assez fourni de petits agriculteurs (viticulteurs et oléiculteurs) qui produisent pour le marché. Le village est géographiquement assez isolé des principaux centres urbains. Pour obtenir du matériel, se fournir en pièces détachées, trouver des débouchés pour ses produits, il faut aller à Moura et bien souvent à Béja ou Évora. Quant à la construction, les travaux d'aménagement, d'agrandissement des maisons constituent un secteur d'activité toujours en mouvement.

L'importance du nombre des ouvriers employés à la garde du bétail montre que l'élevage continue à être, au village et dans les paroisses limitrophes, la solution choisie par les grands exploitants pour la mise en valeur de leurs terres.

Le cas de l'agriculteur moyen exploitant 40 ha (voir annexe, Manuel B.) peut paraître étrange et mérite d'être explicité ici. Il s'agit d'un ancien berger devenu petit éleveur qui, à la suite d'un lent processus d'accumulation, a pu acheter un petit monte (ferme) en ruine et quelques hectares de mauvaises

terres. La division en parcelles d'une herdade⁷ située dans une paroisse voisine et le décès d'un des agriculteurs à qui une parcelle avait été remise lui ont permis de bénéficier de conditions avantageuses à l'acquisition de 30 ha de terres de pâtures.

Celui qui risque d'abandonner un emploi assuré pour une activité qui, si elle est mieux rémunérée, est néanmoins incertaine incarne une mentalité propre au village et forgée par l'histoire de la communauté. Le succès et l'ascension de quelques anciens journaliers au statut de petit agriculteur n'ont pas été sans laisser leurs marques. Aux yeux de la communauté un homme doit tout faire pour assurer le bien-être des siens, l'éducation des enfants et la prospérité du foyer, si son activité au sein de la coopérative ne le lui permet pas, il est en quelque sorte tenu de trouver une autre voie. Si aujourd'hui tout le monde a conscience des difficultés qu'a du affronter la coopérative et reconnaît l'intérêt des services qu'elle a mis à la disposition du village, il n'en reste pas moins que l'image qu'une bonne partie des habitants ont de l'UCP est celle d'une entreprise à l'avenir incertain et sans grandes perspectives de développement actuellement. Il y a bien des façons de faire mourrir une réforme agraire entreprise, comme au Portugal, par les travailleurs eux-mêmes, l'asphyxie économique en est une mais l'usure psychologique en est une autre, plus lente mais particulièrement efficace. En effet, la détermination laisse, peu à peu, la place au découragement et au désintérêt progressif.

Le processus mis en route par les travailleurs de l'UCP pour créer une alternative à l'ancien système de production (Barros, 1986) étant depuis plusieurs années complètement bloqué et aucune mesure capable de favoriser le développement régional n'ayant été mise en oeuvre jusqu'à présent par le gouvernement, les hommes qui ont quitté la coopérative n'ont pu que puiser dans les "solutions" que certains avaient déjà expérimentées (comme l'émigration saisonnière de plus en plus aléatoire) ou que les villageois avaient eux-mêmes élaborées par le passé pour remédier au chômage (melon).

Si les migrations saisonnières en France semblent condamnées à long terme, la culture du melon peut être envisagée comme une solution plus durable pour plusieurs raisons. Tout d'abord elle est bien adaptée au système de rotation existant: les labours répétés de cette culture d'été laissent la terre parfaitement bien préparée pour recevoir le blé à l'automne. D'autre part elle

profite aux grands exploitants qui peuvent rentabiliser leur capital (le prix de location de l'hectare n'a cessé d'augmenter ces dernières années). Les circuits de commercialisation se développent et la municipalité de Moura s'est engagée dernièrement dans la recherche de nouveaux débouchés vers l'exportation. Il est probable que l'on assiste dans les années à venir au développement de cette culture et à la naissance d'une association de petits producteurs.

Cependant l'avenir des travailleurs de l'UCP comme celui des hommes et des femmes qui l'on quittée dépend de facteurs complexes et d'options qui leur échappent. Si d'un côté le secteur collectif est menacé de disparition totale par le projet d'une nouvelle loi de base de la Réforme agraire⁸ qui, si elle est appliquée, aboutira au démantèlement de toutes les UCP/Coopératives; de l'autre, le développement d'une agriculture paysanne parcelaire n'est pas sans poser de graves problèmes. En effet, dans une région aux sols moyennement fertiles et très partiellement irrigués, une profonde, lente et couteuse restructuration serait nécessaire pour généraliser de façon efficace une telle solution. Actuellement, étant donné l'importance de la population agricole existante, il n'y aurait de toute façon pas assez de terres pour créer des unités d'exploitation agricole capables de satisfaire aux critères de rendement.

ANNEXE

José A., fils d'une famille d'ouvriers agricoles, il a 26 ans au moment de la naissance de la coopérative. Marié, père de deux enfants à l'époque, sa femme ne travaille qu'occasionnellement quelques semaines par an. Au moment de la coupure des salaires (3 mois 1/2 en 1977), le foyer réussit à s'en sortir grâce à l'aide économique d'un parent proche mais la naissance d'un troisième enfant rend la situation économique de plus en plus difficile et en 1979, il décide de quitter la coopérative. "Enquanto estava na Reforma agrária, não nos doia a cabeça porque tinha trabalho certo. Não tínhamos patrão e trabalhávamos à nossa vontade. Mas o ordenado não dava para a família"

(Tant que j'étais dans la Réforme agraire, nous n'avions pas de maux de tête car j'avais un travail sûr. On n'avait pas de patron et on travaillait comme on voulait. Mais le salaire ne suffisait pas pour la famille).

Il achète un âne et une charrette et part avec sa femme tenter sa chance dans la culture du melon. Le fruit de la récolte lui permet de payer ses dettes et de faire quelques travaux d'aménagement dans la maison qu'il habite. Un de ses frères arrive à le faire embaucher quelques semaines en France chez un endivier. De retour au village il travaille à la journée alternativement chez différents petits agriculteurs pour la récolte des olives et le traitement de la vigne. Entretemps il intègre une équipe de maçons pour le temps d'un chantier. L'année suivante il repart en avril pour le melon. Huit ans plus tard ses activités sont identiques, il a pu acheter sa maison et un petit tracteur qui lui permet d'augmenter le nombre d'hectares qu'il loue pour la melonnière.

Domingos B. 51 ans, marié, deux grands enfants et sa mère, veuve et âgée, à sa charge. Il a fait partie des premières commissions de travailleurs et accompagné la mise en route de la coopérative. Le crédit ouvert au village pas certains commerçants pour les associés de la coopérative lors de la suspension du crédit permet à la famille de tenir durant l'été 77, mais les maigres économies provenant d'anciennes campagnes à l'étranger sont englouties. En 1978 son seul salaire est insuffisant et il décide de "tenter" lui aussi le melon aidé par ses deux fils. Les deux premières années avec une mule, puis avec un tracteur. Durant le reste de l'année, il s'emploie à la taille des arbres ou à la récolte des olives. Ses deux fils travaillent épisodiquement dans la construction.

António F. 31 ans, marié, père de trois enfants. Fils d'un boucher, il a appris le métier avec son père mais c'est comme maçon qu'il entre dans la coopérative en 1979 après son mariage. Un an plus tard naît le premier enfant, le salaire est juste, il n'arrive pas à s'en sortir et annonce qu'il va s'en aller. On essaye de le retenir en lui proposant un salaire légèrement plus élevé puisqu'il s'occupe à l'époque de la boucherie. Refusant de gagner plus que ses compagnons, il part pour un long chantier mis en œuvre par une municipalité de l'île São Jorge aux Açores. Quelques mois plus tard il fait venir sa femme et son enfant. Il gagne à l'époque plus du double que ce que la coopérative lui versait. Le niveau de vie dans l'archipel lui permet durant les pre-

mières années de mettre régulièrement de l'argent de côté. La naissance d'un second enfant et l'augmentation du coût de la vie font qu'il décide de rentrer au village où il a acheté une maison. "Só se ganhava para comer" (Je ne gagnais plus que pour payer la nourriture). Il acquiert un enclos, y met quelques brebis dont son beau-père, retraité, s'occupe, quand il reprend à l'occasion son activité de maçon. L'année suivante la direction de la coopérative lui propose de réintégrer le collectif, on a besoin d'un nouveau boucher. Il est convenu qu'il gagnera le salaire de base en cours dans la coopérative mais pourra travailler comme boucher à l'extérieur lorsque l'occasion se présentera.

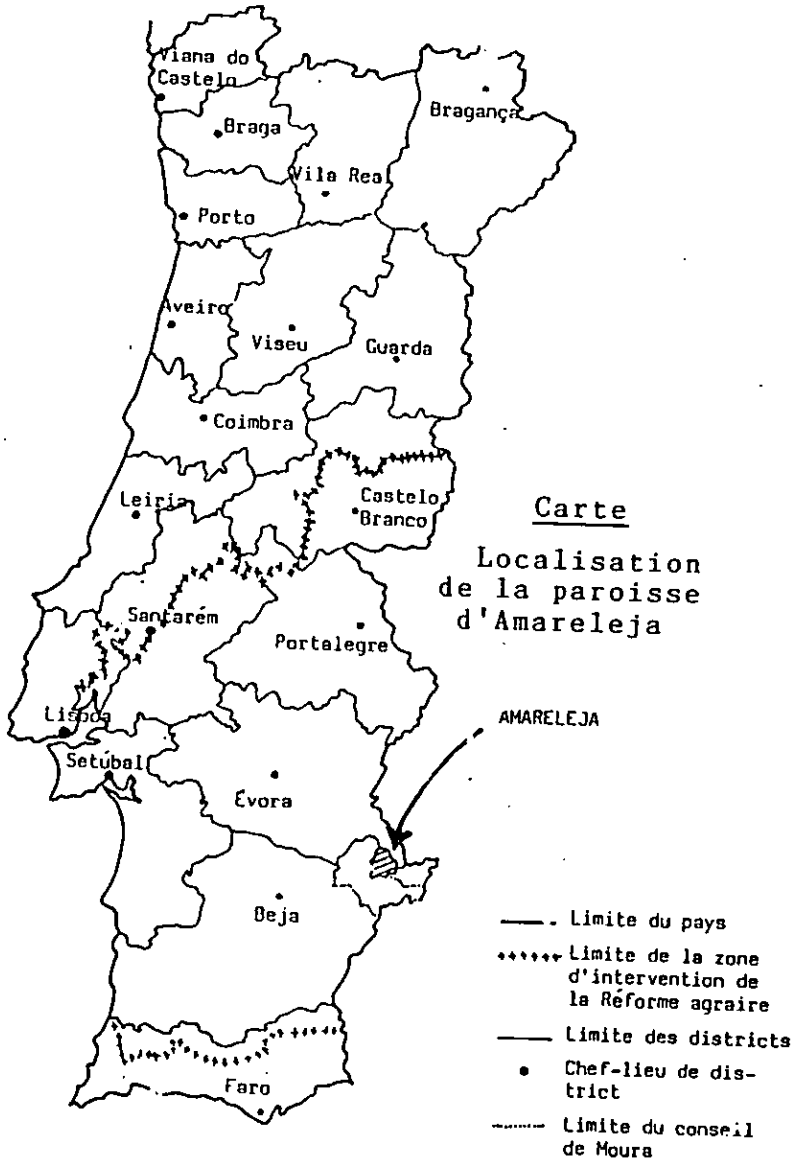
Manuel B., 56 ans, marié, six enfants. Il a grandi auprès du bétail et a été berger toute sa vie. Tout le monde lui reconnaît une connaissance des animaux peu commune. Au moment des occupations il est berger sur une exploitation et choisit de se joindre aux travailleurs. Son expérience et son amour du métier font qu'il est rapidement choisi pour s'occuper de la gestion des troupeaux de la coopérative, poste qu'il occupera jusqu'à son départ en 1982. A la tête d'un pécule lentement accumulé au cours des années, il achète un petit *monte* qu'il reconstruit avec l'aide de ses fils aînés, tous les deux maçons ayant leurs entrées pour se procurer du matériel de construction bon marché. Une exploitation expropriée est divisée dans la commune voisine et attribuée en parcelles aux petits agriculteurs. Quand il l'apprend, il est trop tard pour qu'il pose sa candidature, mais un concours de circonstances lui permet néanmoins d'accéder à une parcelle de 30 ha. Il y entretient aujourd'hui une quinzaine de bovins et un troupeau de chèvres. "Só quero isto, gosto dos bichos" (Je ne veux que cela, j'aime les bêtes) a-t-il l'habitude de répondre. Il se rend parfois à la coopérative "pour voir comment ça va" et on n'hésite pas à faire appel à lui chaque fois qu'un problème se pose avec les troupeaux ou lorsqu'une bête tombe malade.

NOTES

1. Les nouvelles organisations créées sur les domaines occupés ont adopté l'une ou l'autre de ces désignations (UCP ou Coopérative). Leurs statuts ont parfois légèrement différé mais dans leur fonctionnement elles se sont révélées identiques (Barros, A. de, 1979; Louro V., 1986).
2. En juillet 1976 les expropriations cessèrent à peu près totalement alors qu'il restait plus d'1/2 million d'hectares expropriables et que les surfaces occupées n'avaient pas toutes été expropriées.
3. Des exploitations (totalisant 3.368 ha) situées dans les paroisses voisines qui employaient habituellement la main d'oeuvre du village ont été intégrées à l'UCP.
4. Le CAE, crédit à court terme créé en mai 1975, était à l'origine destiné à financer les dépenses de campagne des petits et moyens agriculteurs. Il fut élargi au mois de juillet de la même année aux nouvelles unités de production (UCP/Coopératives) nées de la Réforme agraire et au mois de septembre étendu aux salaires.
5. En 1970 le taux d'analphabétisme du district de Béja était de 40,6% et représentait presque le double de celui de l'ensemble du pays (25,8%).
6. Les bâtiments du *casão*, appartenant à une famille touchée par les décrets d'expropriation, étaient enregistrés au cadastre comme un bien immobilier et non comme un bien-fonds et n'avaient pas été expropriés. L'enclos attenant ne l'avait pas été non plus. L'héritier de l'ancien propriétaire, désireux de liquider un bien qui ne lui rapportait rien, s'est entendu avec les travailleurs de la coopérative pour les leur vendre. Dans l'ignorance du sort que l'Etat réserverait aux terres expropriées et dans la crainte qu'elles ne leur soient retirées, certaines coopératives ont opté, quand cela a été possible, pour l'achat d'*herdades* qu'elles exploitaient

mais qui n'avaient pas été expropriées. A Amareleja, l'unique fois où l'occasion s'est présentée, le prix demandé a été jugé excessif par le collectif (il s'agissait d'une petite oliveraie d'une quinzaine d'hectares appartenant à un propriétaire qui, selon la loi de réforme agraire, aurait du être exproprié mais ne l'avait pas été).

7. La division de cette herdade a été réalisée dans le cadre de la politique de distribution des terres expropriées aux petits agriculteurs. Rappelons que lorsque cette politique a été appliquée, elle s'est toujours opérée au détriment du secteur collectif. Sur les 770.000 hectares soustraits aux coopératives - correspondant à peu près aux deux tiers des terres initialement contrôlées par les travailleurs - on n'estime pas à plus de 10% les terres ayant été remises à titre individuel. D'un côté cette orientation se heurte à l'intérêt des grands propriétaires qui craignent de ne plus pouvoir récupérer une propriété morcelée, de l'autre elle est freinée par le problème que pose, actuellement, la viabilité économique d'une agriculture paysanne parcellaire. (Baptista, 1982; Hespanha, 1986).
8. Le projet de la nouvelle loi de base de la Réforme agraire qui doit remplacer la loi 77/77 annule toute limite de superficie à partir de laquelle un bien-fonds est obligatoirement expropriable, augmente la superficie des réserves, ne considère plus les biens en indivision comme appartenant à un seul titulaire. Bref, elle ouvre la voie à la reconstitution complète des anciens patrimoines fonciers. Actuellement ce projet n'est pas conforme à la Constitution et doit être apprécié par le Tribunal constitutionnel. Rappelons que la Réforme agraire est inscrite dans la Constitution portugaise qui lui assigne comme l'un de ses objectifs principaux la destruction des latifundia et des grandes exploitations agricoles capitalistes.



Activités professionnelles	Nombre	Pourcentage
HOMMES		
Travaux agricoles:	28	40,6
Conducteurs machines	10	14,5
Elevage:	19	27,5
vachers	6	}
bergers	3	
chevriers	3	
porchers	4	
chargé gestion	1	
aides	2	
Atelier:	4	5,8
forgeron, mécanicien ...	2	}
apprentis ...	2	
Divers (ventes, boucherie, pressoir...)	7	10,2
Comptabilité, secrétariat	1	1,4
Total	<u>69</u>	<u>100</u>
FEMMES		
Elevage (aides)	12	80
Vente, boucherie	2	13,3
Comptabilité	1	6,7
Total	<u>15</u>	<u>100</u>

Tableau 1 - Répartition des travailleurs de l'UCP "Trabalho e Paz" par activités professionnelles et par sexes en 1987

Année	Entrées dans l'année			Sorties dans l'année			Mouvement annuel			Présents au 31/12		
	H	F	HF	H	F	HF	H	F	HF	H	F	HF
1974	-	-	-	-	-	-	-	-	-	36*		
1975	80	-	80	3	-	3	+77	-	+77	113	-	113
1976	119	23	142	24	-	24	+95	+23	+118	208	23	231
1977	7	-	7	43	8	51	-36	-8	-44	172	15	187
1978	3	1	4	33	3	36	-30	-2	-32	142	13	155
1979	12	1	13	16	2	18	-4	-1	-5	138	12	150
1980	2	2	4	14	3	17	-12	-1	-13	126	11	137
1981	4	5	9	17	2	19	-13	+3	-10	113	14	127
1982	2	4	6	30	1	31	-28	+3	-25	85	17	102
1983	3	1	4	13	2	15	-10	-1	-11	75	16	91
1984	0	1	1	4	1	5	-4	-	-4	71	16	87
1985	5	0	5	6	0	6	-1	-	-1	70	16	86
1986	0	0	0	0	1	1	-	-1	-1	70	15	85
1987	0	0	0	1	0	1	-1	-	-1	69	15	84
Total			275			227						

Tableau 2 - Evolution du nombre des travailleurs (masculins et féminins) de l'UCP "Trabalho e Paz" entre 1975 et 1987

H: hommes ; F: femmes

*: ces hommes sont les travailleurs permanents qui ont intégré les commissions de travailleurs au moment des occupations.

Causes majeures	Nombre
Décès	9
Retraite	44
Service militaire	9
Maladie	1
Intégration autre UCP	4
Expulsions	5
TOTAL	<u>72</u>

Tableau 3 - Nombre de départs pour causes majeures des travailleurs de l'UCP "Trabalho e Paz" (1975-1987)

Secteur d'activité	Nombre	X
AGRICULTURE		
* ouvriers permanents (chez un exploitant)		
- tous travaux agricoles 9	} 65
- élevage 17	
* journaliers:		} 23
- émigrants saisonniers 22	
- journaliers au village 17	
* " <u>seareiros</u> " du melon 11	} 23
* micro-proprétaires - journaliers (lopin familial de 0,7 à 2 ha) 2	
* micro-proprétaires - petits fermiers (avec ou sans location machines) 6	} 19,8
* micro-proprétaires - " <u>seareiro</u> " melon 3	
* agriculteur moyen (40 ha) 1	
CONSTRUCTION Employés bâtiment, trav.publics.....	13	11,2
INDUSTRIE Ouvrier usine (Lisbonne) 1	
COMMERCE Employés 3	
Indépendant (vente poisson) 1	
Petit patron (garage) 1	
TRANSPORTS Employé 1	13
Indépendants (propriétaires de leur véhicule) 4	
ADMINISTRATION Employés 3	
SERVICES Indépendant 1	
TOTAL	<u>116</u>	<u>100</u>

Tableau 4 - Répartition de 116 travailleurs masculins ayant quitté l'UCP "Trabalho e Paz" (entre 1975-87) par secteur d'activité en septembre 1987.

BIBLIOGRAPHIE

- BAPTISTA Fernando Oliveira, 1979 "Lei 77/77: a contra-Reforma agrária", *Economia e Socialismo*, nº 43, Lisboa: 3-14.
- 1982 "Reforma Agrária, distribuição de parcelas e questão da terra", *Economia e Socialismo*, nº 56, Lisboa: 4-10.
- 1986 "Trabalhadores agrícolas e agricultores familiares", *Revista Crítica das Ciências Sociais*, nº 18/19/20, Coimbra: 411-451.
- BARROS Afonso de, 1979, *A Reforma Agrária. Das ocupações de terras à formação das novas unidades de produção*, Instituto Gulbenkian de Ciência, Oeiras.
- 1986, *Do latifúndio à Reforma Agrária, o caso de uma freguesia do Baixo Alentejo*, Instituto Gulbenkian de Ciência, Oeiras.
- CARDOSO António Lopes, 1978, *A nova lei da Reforma Agrária*, Livros Horizonte, Lisboa.
- DRAIN Michel, 1980, "Latifúndium et transformation des structures sociales agraires", *A Agricultura Latifundiaria na Península Ibérica*, Instituto Gulbenkian de Ciência, Oeiras: 237-244.
- 1986, "Géographie du chômage en Alentejo à la veille du 25 avril 1974", *Estudos em Homenagem a Mariano Feio*.
- ESPADA João Mendes, 1982, "Critères d'expropriations", *Revue Tiers-Monde*, nº 89, Paris: 102-114.
- HESPANHA Pedro, 1986, "A distribuição de terras a pequenos agricultores", *Revista Crítica de Ciências Sociais*, nº 18/19/20, Coimbra: 379-410.

- LAFFON Virginie, ROUX Bernard, 1984, "Les premiers pas de la Réforme agraire dans une fréguesie du Bas-Alentejo", *La Réforme agraire portugaise*, CNRS, Paris:29-71.
- LOURO Victor, 1986, "A natureza cooperativa das UCP'S", *Revista Crítica das Ciências Sociais*, n° 18/19/20, Coimbra: 517-536.
- Presidência da República: 1984, Instituto de Pesquisa Social Damião de Gois, *Alguns efeitos da aplicação da Lei 77/77 (Bases Gerais da Reforma Agrária) na Z.I.R.A.*, rapport dactylographié, 336 p.
- ROUX Bernard, 1978, "Latifundisme, Réforme agraire et Capitalisme dans la Péninsule Ibérique", INRA, communication présentée au 5ème Congrès mondial de Sociologie rurale, Mexico, 7-12 août 1980:22.

LE PAIN DE MAÏS DANS LE BEARN ET DANS LE MINHO: DES ANALOGIES SURPRENANTES

Mouette BARBOFF (CEP-EHESS, Paris)

On trouve dans les Landes et le Béarn (au sud-ouest aquitain dans les Pyrénées Atlantiques) un pain de maïs appelé "métude". Ce pain unique en France semble trouver son homologue au Portugal dans le Minho; mais avant de décrire l'un et l'autre commençons par déterminer la provenance du maïs dans cette région.

Origine et provenance du maïs

De nombreux observateurs se sont prononcés sur la question mais nous retiendrons ici l'hypothèse énoncée par Fernand Braudel, J. H. Eduard, A. Parmentier, A. Haudricourt, entre autres.

Selon eux il ne fait aucun doute que le maïs trouve son origine en Amérique; des fouilles autour de Mexico font apparaître des variétés remontant à 7000-8000 ans. Au XV^{ème} siècle le maïs est présent au Pérou et au Mexique en culture sèche ou irriguée, sur brûlis, en gradin ou en terrasses irriguées.

C'est à partir de l'Amérique que le maïs a gagné l'Asie et l'Afrique (Braudel, 1979, pp. 151-139).

En 1493 Christophe Colomb rapporte au couple royal d'Espagne des grains de maïs à titre de curiosité; dans une lettre adressée au roi il évo-

que "cette sorte de graine qui forme un épi comme un fuseau" rapportée en Castille lors de son premier voyage.

Les archives de 1498 mentionnent effectivement l'arrivée d'une grosse quantité de maïs destinée à être ensemencée... et Brandolini signale que le maïs a été semé pour la première fois en Europe en 1494, dans la province de Séville.

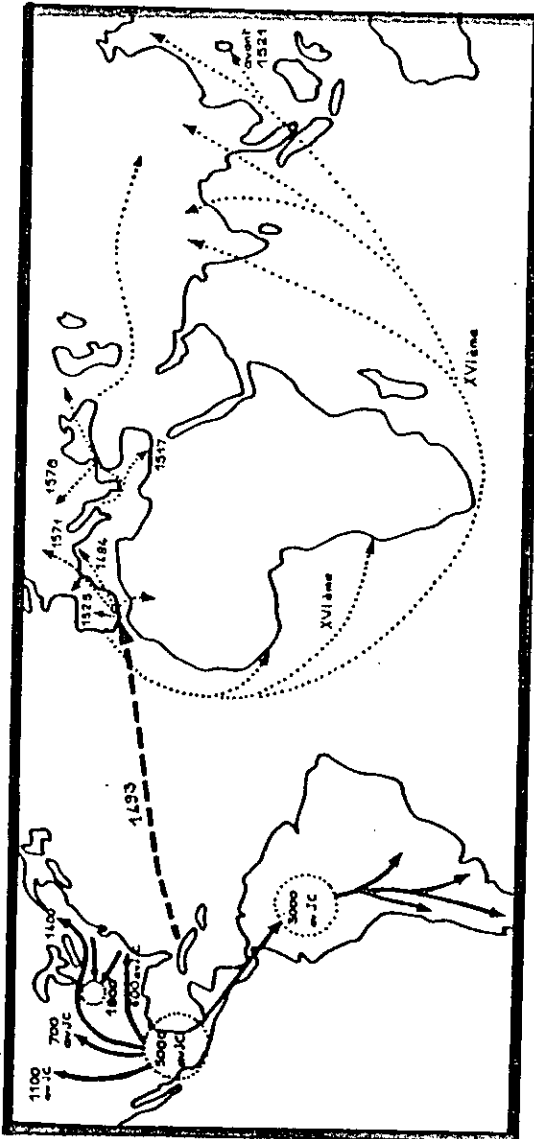
Mais la culture du maïs en Andalousie est destinée au bétail; les Espagnols, mangeurs de blé, éprouvent de la répugnance à le consommer. (Jacob Heinrich Eduard, 1958 pp. 203-217).

Le maïs est ensuite repris par la flotte commerciale des Vénitiens lesquels établissent des plantations en Crète et vendent la récolte aux Turcs, leurs pires ennemis! Ceux-ci contribuent à son extension en Bulgarie, Roumanie, Serbie et Hongrie.

Entre temps, les navigateurs portugais l'introduisent en Afrique par la côte de l'Or et le golfe de Guinée; de là il atteint les Iles du Cap Vert, le bassin du Congo, l'Angola, la région des Grande Lacs puis, plus tard la côte orientale de Madagascar et l'Asie; il pénètre l'Inde et Java en 1496, la Chine en 1516, le Japon. En Espagne le maïs est adopté par les Maures qui l'exportent avec eux au Maroc, puis vers l'Egypte et l'Afrique Noire par la voie du Nil. (J. P. Gay, 1984 p. 71-74).

C'est après avoir effectué ce fabuleux périple que "le grand voyageur" comme l'appelle J. H. Eduard, s'installe véritablement au sud de l'Europe occidentale: Espagne, Portugal, Italie et les provinces méridionales françaises, dès le début du XVIème siècle.

L'extension de cette céréale dans le monde lui vaut toute une série d'appellations qui révèlent l'ignorance de ses origines et la confusion qui règne alors dans les esprits.



Diffusion du maïs sur le Nouveau monde puis sur le vieux monde d'après W.C. Galinat en 1979

Les dénominations du maïs

Dans la plupart des pays d'Europe, le maïs est connu sous le nom de "blé turc", alors que les Turcs le nomment "blé d'Égypte" et les Égyptiens "Dourah de Syrie"; "grano turco" pour les Vénitiens, "blé de Sicile" en Toscane, "blé d'Indes" en Sicile; en France, "blé de Rome" en Lorraine et dans les Vosges, "blé d'Espagne" dans les Pyrénées, "blé de Barbarie" en Provence mais encore "froment des Indes", "gros millet des Indes", "turquet". Dans les Balkans il porte aussi différents noms: "le turc", "l'égyptien", l'arabe", "kulu-ruz", "tzaniwite" en Bulgarie. Un humaniste de l'époque lui trouve des origines perses. En Angola on l'appelle "blé portugais" et lorsqu'il regagne le Brésil par le commerce triangulaire Portugal-Afrique-B Brésil, il est baptisé "blé de Guinée". Il semble que le maïs reçoit le nom du pays par lequel il arrive.

L'implantation du maïs en France

Au cours des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, la céréale s'étend dans le Languedoc, la Guyenne, la Navarre, le Béarn, la Bourgogne et la Franche Comté. Le premier texte qui mentionne le maïs dans la région de Bayonne date de 1523; à cette date le gouverneur interdit de jeter les tiges dans la Nive: la paille accumulée près des piliers de bois du port de Bayonne pourrait provoquer un incendie et inciter les Espagnols à attaquer; de même qu'il interdit de semer cette plante près des portes de Navarrenx pour éviter aux soldats ennemis de s'y cacher.

Cultivé en premier lieu dans les jardins, le maïs prend de plus en plus d'importance dans l'agriculture locale malgré les réticences que le clergé oppose à la culture de cette céréale non taxée!... En 1563 un espion de Philippe II d'Espagne dit en parlant de la plaine du Gave: "ce pays est bien pourvu en vins, on doit y trouver de la nourriture pour les chevaux, beaucoup de mil et de maïs utilisé comme pâture quand il est vert et récolté à la mi-octobre".

En 1667 on note dans les archives de Bayonne que le petit millet devient rare depuis que les paysans s'accoutument au gros appelé "bled de Turquie".

Simin Palay relate qu'en 1682, lors d'une période de grande famine, des navires en provenance des Indes (très certainement portugais), abordent à Bayonne et vendent du maïs sur les marchés du pays; les paysans sèment aussitôt les grains providentiels auxquels ils donnent le nom de "indoun" en chalosse dans les Landes, "milhoc" dans le Béarn; milhoc signifie gros mil tout comme le nom basque "artho-mayre" et le nom portugais "milho".

En 1689 le maïs est coté sur le marché de Morlàas; enfin un manuscrit anonyme rédigé en 1700 nous apprend que "le Béarn possède des plaines assez fertiles où il y a quantité de milhoc dont le peuple se nourrit".

Au XVIIème et surtout au XVIIIème siècle, le maïs supplante le millet et prend une large place dans l'alimentation des hommes et du cheptel.

Dans son mémoire daté de 1784, Parmentier fait l'éloge de cette plante miracle en ces termes: "Dans le nombre de biens que la conquête du Nouveau Monde a valu à l'Europe, il faut compter le maïs"; puis il décrit toutes les formes d'utilisation de la farine de maïs. Pour Braudel, la céréale offre le double avantage d'être une plante fourragère et un aliment humain à la fois. En 1787-89 Arthur Young constate en parcourant la région que "partout où l'on cultive le maïs, on ne voit point de bocufs maigres, tous sont très beaux".

Le maïs est facile à cultiver; moins exigeant que le blé, il produit deux fois plus en deux fois moins de temps; semé en mai il se récolte en octobre; associé au haricot il permet la reconstitution des sols et évite la pellagrè, maladie de carence; cultivé en assolement biennal avec le seigle ou le blé, il supprime la jachère et facilite la commercialisation du blé.

Le labour à bras employé dans les champs exigus de montagne vient en complément de l'outillage à traction animale; les instruments aratoires utilisés sont la houe et les "layas", sortes de fourches à bêcher: plusieurs personnes travaillent de front, lèvent et baissent leurs outils ensemble, au même rythme de manière à dégager puis retourner une seule motte de terre simultanément. (P. Tauzia, 1977, p. 12).

Le maïs récolté est déchargé au fond des granges, lieu de dépouillage; c'est en novembre, à la morte saison, entre voisins et amis que se déroule

la traditionnelle "espelouquère" ou "esperouquère"; les hommes utilisent un poinçon ou buchette en bois taillé en pointe, "esperuquéto", "pouchou" ou "broque", munie d'une cordelette rattachée au poignet pour séparer les spathes (feuilles) de l'épi; l'égrenage se fait à l'aide d'une tige métallique ou "queue de poêle", sur laquelle il convient de s'asseoir à califourchon; le travail consiste à frotter chaque épi contre la tige de fer pour terminer l'égrenage. Au cours de ces joyeuses veillées on se raconte des histoires, plus savoureuses les unes que les autres et tout se termine en dégustant des marrons grillés et le vin nouveau.

La consommation du maïs dans les Pyrénées Atlantiques: les broyes et la métude

Le maïs trouve dans le Béarn et les Landes un terrain chaud et humide propice à sa culture; il apporte incontestablement un élément de choix à la cuisine des pauvres car la farine de maïs se prête à une foule de combinaisons, en particulier les bouillies, "broyes" et le pain "métude".

La consommation des bouillies est d'usage courant, on dit du Béarnais "sa sobriété est extrême, il consomme peu de pain, remplaçant cet aliment par la broye, sorte de bouillie faite avec de la farine de maïs délayée dans du lait ou plus souvent de l'eau" (Cazaurang, 1980, pp. 33-54). Simin Palay précise que la pâte de broye se fait aussi avec du bouillon de garbure (soupe régionale) et exceptionnellement le jour du pèle-porc avec le bouillon dans lequel on cuit le boudin: fort épicée et de couleur brune on l'appelle "paste" ou "broye nègre". Une fois refroidie, la pâte peut être taillée en tranches et frite à la graisse dans une poêle ou sur le gril. En période de disette, quand le pain de froment manque, la broye découpée en gros dés remplace les tranches de pain dans la soupe.

De nombreux villages béarnais sont blasonnés de l'épithète "brouyassés" (mangeurs de broye). Dans l'est du Béarn et en Bigorre, on appelle broye la soupe de légumes accompagnée du pain de maïs "mesture".

La mesture désigne à l'origine un mélange de différentes farines (orge, sarrasin, avoine, millet) dont la consommation disparaît progressivement au profit du maïs.

La bouillie quotidienne se transforme en pain sous le nom de "mesturet", "misture" puis "métude" et les villageois sont fiers de dire: "a nouste que y a abut toustem pa ou mesture" (chez nous il y a toujours eu pain ou mesture).

Le pain de maïs apporte une amélioration dans l'alimentation landaise et béarnaise bien que sa consistance et son goût soient différents du pain de seigle ou de froment, "il n'y a de méture telle que le bon pain"... Parmentier le décrit comme un pain gras et compact qui moisit d'autant plus facilement que la saison est chaude", mais en revanche il fait la jambe solide "la mesture que ha la came dure" et il donne une "belle couleur rosée aux joues de nos Béarnaises" si l'on en croit les dictons, de toute façon, "qui n'a pâ minje mesture!" (celui qui n'a pas de pain mange de la méture).

Au XIX^{ème} siècle le pain de maïs constitue l'aliment de base des ouvriers: "à Orthez en 1848, ils mangent la méture, espèce de pain fait avec de la farine de maïs. Elle est lourde et aqueuse mais très saine". Les ouvriers de Morlàas "consomment toute l'année du pain souvent mal cuit connu sous le nom de mesture et une sorte de bouillie épaisse qu'on nomme broye". A Les-car "la nourriture des ouvriers se compose exclusivement de pain de maïs peu nourrissant à cause du peu de gluten que contient cette céréale". (A. B. C., 1986, p. 57) Il est intéressant de noter au passage que le pain de maïs n'est pas considéré comme du vrai pain mais on lui reconnaît une valeur nutritive certaine. Pour répondre aux préjugés bourgeois Parmentier déclare non sans provocation: "qu'on vienne dans les provinces méridionale de la France, qu'on vienne visiter nos Basques et nos Béarnais, on verra quelle est l'espèce d'hommes qui ne prend d'autre subsistance que le pain de maïs. Nulle province ne peut fournir de gens plus sains et plus vigoureux!".

La méture est une pâte de maïs que l'on fait cuire dans une terrine en raison de son peu de consistance; il est d'usage de tapisser les parois internes du récipient avec des feuilles de choux ou de châtaignier pour faciliter le démoulage; Parmentier conseille aux Béarnais de préparer leur pain dans des terrines moins étroites et profondes, de cuire des pains plus petits et de finir la cuisson à nu dans le four.

On n'utilise pas n'importe quel chou pour cuire la méture, mais celui qui pousse en hauteur à un mètre environ du sol et se cueille feuille par feuille toute l'année; en Chalosse on l'appelle le chou "cavalier", en Gascogne chou "bleu" ou "garbure", du nom de la soupe régionale à base du même chou - haricots - poireaux - pommes de terre, dont la spécialité appartient au Béarn; il convient d'émincer le chou pour faire cette fameuse soupe (selon un restaurateur parisien originaire de Gascogne).

Le pain de maïs accompagne toujours la garbure ou se consomme émietté dans du lait chaud.

La farine de maïs se prête à la confection d'une autre spécialité locale: "les miques", substituts du pain. Ce sont des boulettes de pâte composée de farine de maïs et de blé, pétrie à l'eau tiède salée; les boulettes sont entourées d'une feuille de chou pour les contenir et mises à cuire dans le bouillon de la garbure" le jour du pèle-porc, la confection des miques suit celle du boudin dont elles sont un complément obligé et constituent une sorte de clôture de la journée de travail... après leur cuisson, si les miques montent à la surface, c'est bon signe. On les consomme froides découpées en tranches grillées ou sautées à la poêle". (R. Bonnain, 1981, p. 217) Il existe également des miques préparées avec du sang de porc.

Depuis la deuxième Guerre Mondiale on ne consomme pratiquement plus de pain de maïs; quelques rares boulangers en font encore dont un à Salies en Béarn, pendant la saison froide. Près de Bayonne, il existe un moulin qui fait aussi office de boulangerie où l'on vend des pains de maïs en forme de galettes épaisses; dans le Béarn le pain de maïs est de forme cylindrique il n'est pas rare d'utiliser une vieille casserole parfois percée pour cuire la pâte (Poilâne, 1981, p. 194).

Le pain de maïs disparaît peu à peu de notre alimentation, ce n'est pas le cas au Portugal où la culture du maïs sert en grande partie à la confection du pain domestique ou artisanal, appelé "broa" dans tout le nord-ouest du pays.

L'arrivée du maïs au Portugal

Le maïs arrive pour la première fois en Europe en 1493, à Cadix très exactement grâce à Christophe Colomb et la flotte espagnole mais ce sont surtout les navigateurs portugais, au cours des Grandes Découvertes, qui contribuent en grande partie à son expansion et sa commercialisation dans le monde.

Contrairement aux Espagnols, les Portugais adoptent aussitôt la céréale dans leur alimentation. En 1520, le consul russe à Lisbonne constate que le maïs fait la principale nourriture du bas peuple. Orlando Ribeiro parle d'un véritable bouleversement "a revolução do milho" et de la transformation complète de la physionomie et de l'économie rurale du nord-ouest du pays qu'il définit comme la zone portugaise atlantique. (Ribeiro, 1945, p. 174-178).

Le maïs est semé sur les pâturages déjà irrigués et sert de pâturage l'hiver pour le bétail; ce système "campo-prado" (champ-pré) champ en été, pré en hiver, est constamment irrigué et demande beaucoup de main-d'oeuvre; or, c'est dans cette région que se trouve la plus forte densité de population, les conditions historiques et naturelles déterminent le parcellement des terres et leur utilisation complète et ininterrompue. (E. V. de Oliveira 1976, pp. 20-25). Le maïs est cultivé en association avec des légumes qui requièrent également de l'eau: les haricots grimpants, les citrouilles, les choux.

Le boeuf "gado grosso", subordonné à la céréale est un élément primordial dans ce mode d'exploitation: animal de traction, producteur de fumier, il se nourrit des sous-produits de la plante (tige, feuilles, herbe). L'élevage des bovins et la culture du maïs forment un cycle complémentaire parfait. (E. V. de Oliveira) C'est dans la province du Minho que le maïs trouve les conditions favorables à son développement.

La fumure, le labour, les semailles et le hersage se font successivement le même jour, au mois de mai. Ce jour là les cultivateurs se réunissent en petits groupes "vezceiras", pour labourer les parcelles de terre à la houe; ils se placent à plusieurs de front, côte à côte de manière à dégager et retourner une même bande de terre "leiva" (comme dans le sud-ouest de la France), les semailles (semences mélangées) et le hersage attelé se font dans la foulée.

Les plants de maïs sont sarclés puis irrigués plusieurs fois, principalement pendant les mois de juillet-août; les tiges sont parfois écimées après la floraison; la fleur "bandeira" (drapeau) et une partie des feuilles vertes servent de nourritures pour les bêtes.

Le maïs récolté en octobre est transporté dans les cours intérieures des maisons pour procéder à l'effeuillage des épis "a desfolhada". Chaque participant utilise un instrument en bois "espeto" (broche) ou un clou pour ôter plus facilement les spathes ou procède à la main; l'apparition d'un épi rouge ou noir "milho rei" (maïs roi), oblige celui qui le détient à embrasser une personne du sexe opposé (il en est de même dans le Béarn selon Georges Augustins); les épis sont entassés d'un côté, les feuilles de l'autre et sont utilisées en partie pour faire des matelas; les barbes sèches servent à faire des tisanes diurétiques.

La "desfolhada" ou "descamisada" se passe à la veillée, dans la bonne humeur et fait partie des services gratuits et réciproques, coutumiers dans la région. Les épis sont entreposés dans des greniers à maïs sur pilotis (en granit ou en bois) "os espigueiros" (Dias, 1963). L'égrenage se fait au fléau, à l'aide d'un bâton ou tout simplement à la main, selon les besoins.

Le pain de maïs portugais "broa"

La confection et la consommation du pain de maïs est répandue dans tout le Minho aujourd'hui encore; elle existe ailleurs pour "faire la soude" (en Beira-Baixa par exemple, selon Armindo dos Santos).

La préparation de la pâte commence comme celle de la "broye" ou "méture"; la farine de maïs est travaillée avec de l'eau chaude salée à l'aide d'une spatule en bois; après une pause de quelques minutes, on ajoute de la farine de seigle et le levain de la dernière fois et le pétrissage se poursuit à la main. La pâte est beaucoup plus consistante que celle de la méture, elle fermente davantage grâce à l'adjonction du seigle; chaque pain est façonné dans une écuelle en bois "gamelo" et remodelé parfois à la main au moment de l'enfournage.

Dans les environs de Porto, à Vila Nova de Gaia et Avintes, les femmes et les boulangers ont l'habitude de glisser une feuille de chou sous le pâton avant la cuisson pour le protéger des cendres (Pacheco, 1985 p. 87); dans la région de Tomar il est habituel de faire à chaque fournée un pain de maïs pétri avec de l'huile d'olive; ce pain appelé "brindera" plus petit que les autres, est cuit sur une feuille de chou et se mange en premier (selon Emília Vaz, originaire de la région).

Une fois cuit, le pain de maïs est découpé en bâtonnets ou en tranches; il accompagne obligatoirement le "caldo verde", soupe populaire régionale à base de pommes de terres et de feuilles de choux émincées en fines lamelles; ce chou "couve galega" appartient à la même espèce que le chou "cavalier" utilisé comme nous l'avons vu dans la garbure et pour la cuisson du pain en Béarn.

La technique de découpe du chou (que l'on retrouve au Brésil et aussi en Béarn) pourrait bien être importée de Chine par les navigateurs portugais. (idée que partage également Colette Callier Boisvert).

L'association du pain de maïs "broa" et de la soupe aux choux se retrouve, nous l'avons vu, dans le Béarn et en Bigorre sous l'appellation "broye".

La farine de maïs est également utilisée sous forme de bouillie "papas" avec ou sans chou; Ernesto Veiga de Oliveira se souvient de cette bouillie qui brillait et prenait une belle couleur en refroidissant. Le jour de la "matança do porco", les femmes font une bouillie de maïs additionnée de sang de porc "papas de sarrabulho" ou confectionnent de boulettes de pâte de maïs avec du sang de porc et les font cuire dans l'eau bouillante; ces boulettes de pâte épicées s'appellent "sarrabulhas". Nous avons observé la même chose dans le Béarn avec la "broye nègre" et les "miques".

Une hypothèse en guise de conclusion

La comparaison entre le Béarn et le Minho nous a permis de découvrir des pratiques communes dans les deux régions et l'utilisation de mots qui semblent avoir la même origine étymologique: broa/broye, milho/milhoc,

pāo/pa, mistura/mesture, crivo/crib, couve/cobé, espeto/esperuquète... entre autres.

Ceci nous amène à établir une relation privilégiée entre les min-hotes et les béarnais et rechercher les raisons qui pourraient expliquer ces coïncidences pratiques et linguistiques.

L'arrivée du maïs au XVIème siècle se situe au moment où l'Inquisition chasse du Portugal les juifs qui refusent de se convertir et se réfugient dans les régions non catholiques (A la même époque, le Béarn est un fief protestant important dont le roi Henri de Navarre deviendra par la suite Henri VI, roi de France.)

Une partie d'entre eux se sont installés dans cette région; leur présence est attestée à Bayonne et sa région dans les archives de l'époque; "certains de ces groupements de Juifs dits Nouveaux-Christiens, s'installent dans le Sud-Ouest de la France après avoir obtenu des Lettres Patentes de protection et de sauvegarde d'Henri II (1550). Jusqu'à la fin du XVIIème siècle, les membres de ces groupements appelés Marchands Portugais" pratiquent extérieurement le catholicisme". (Gérard Nahon, p. 763).

Par ailleurs le pain de maïs donne une pâte qui ne lève pas, la céréale contient peu de gluten et ne fermente pas et la présence de l'étoile de David sur la porte en fonte d'un four domestique de la région (à Pouillon près de Salies en Béarn) semble confirmer cette hypothèse.

BIBLIOGRAPHIE

ASSOCIATION BEARN CULTURE 1986, *Alimentation et cuisine en Béarn*, orthez, 119 p.

AUGUSTINS Georges et BONNAIN Rolande 1981, Paris, ed. EHESS, Tome I, Maison, mode de vie, société.

BRAUDEL Fernand 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVème XVIIIème s.* Paris, ed. A. Colin, 544 p. Chapitre II, Le pain de chaque jour pp. 131, 139.

CAZABURANG J.J. 1980, *Alimentation Béarnaise*, pp. 33 -54.

CENTRE DES CULTURES REGIONALES DU MIDI PYRENEES 1983, *Cuisine, alimentation, manières de table dans le sud-ouest XIXème et XXème siècle*, Toulouse, La bouillie, le pain et le gateau pp. 32-33.

DIAS Jorge, VEIGA DE OLIVEIRA Ernesto, GALHANO Fernando 1963, *Espigueiros portugueses*, Porto, Centro de Estudos de Etnologia Peninsular.

EDUARD Jacob Heinrich 1958, *L'histoire du pain depuis 6000 ans*, Paris, ed. Seuil, Maïs le grand voyageur, pp. 203-217.

GAY J. P. 1984, *Fabuleux maïs*, Pau, ed. AGPM, 295 p.

NAHON Gérard *Communautés judéo-portugaises du sud-ouest de la France (Bayonne et sa région) 1684-1791*, Thèse de 3ème cycle pp. 763,767, Paris 1969, 2 volumes

PACHECO Helder 1985, *Tradições popular do Porto*, Lisboa, ed. Presença, 174 p.

PALAY Simin 1932, *Autour de la table béarnaise*, Paris, ed. Didier, 116 p.

1962, *La cuisine du pays*, Pau, ed. Marrimpoucy jeune, 268 p.

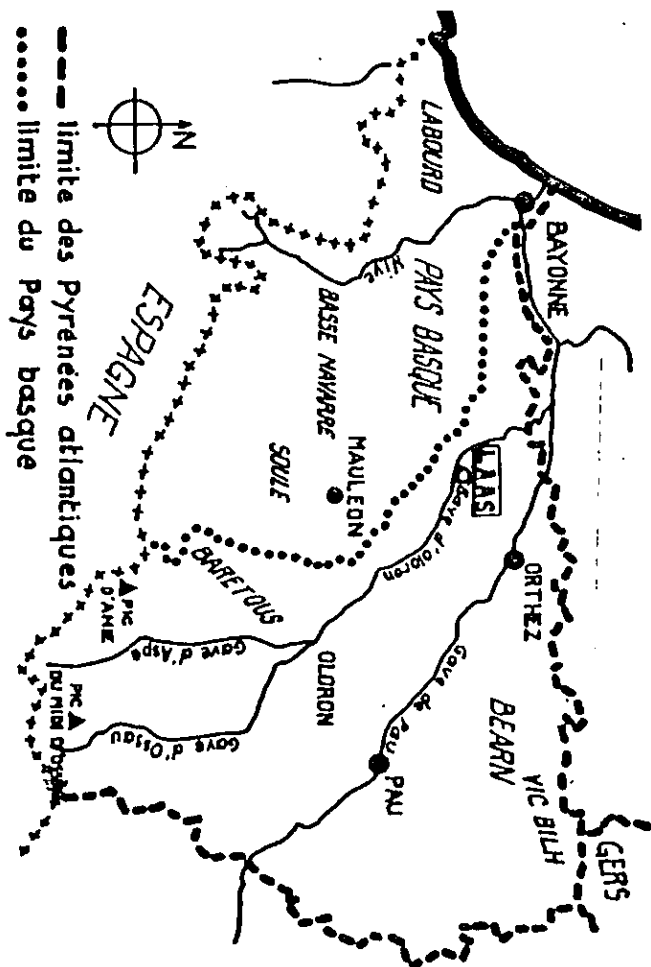
1974, *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon moderne*, CNRS (2ème ed.) 1039 p.

- PARMENTIER Antoine, Augustin 1785, *Le maïs ou blé de Turquie*, Bordeaux, 164 p. réédité par l'AGPM Association Générale de Production du Maïs, Pau 1983
- POILANE Lionel 1981, *Le guide de l'amateur de pain*, Paris, ed. Robert Laffont, 237 p.
- PORTUGAL ESCOLA E COMUNIDADE 1985, *Artes e tradições da região do Porto*, Lisboa, ed. Terra Livre.
- TAUZIA Pierre 1977, *Les layas du pays basque*, in JATBA, nº 213, Vol. XXIV *catalogue du musée du maïs du Château de Laàs*, Pau, ed. A.B.C, 19 p.
- RIBEIRO Orlando 1945, *Portugal o Mediterrâneo e o Atlântico*, Coimbra, Estudo Geográfico 239 p.
- VEIGA DE OLIVEIRA Ernesto, GALHANO Fernando, PEREIRA Benjamin 1976 *Alfaiá agrícola portuguesa*, Lisboa, Instituto de Alta Cultura Centro de Estudo de Etnologia.



Araires et coutrier basques

(Catalogue du Musée du Maïs au château de Laas éd. par A.B.C.,
pour le Conseil Général des Pyrénées Atlantiques 64000 Pau)



--- limite des Pyrénées atlantiques
 limite du Pays basque

Catalogue du Musée du Mais au châteaux de Laas ed. par A.B.C.,
 pour le Conseil Général des Pyrénées Atlantiques 64000 Pau)

*L'ETUDE DE LA MUSIQUE TRADITIONNELLE
PORTUGAISE ET SA CONTRIBUTION
AU DEVELOPPEMENT DES SCIENCES SOCIALES*

João Ranita da NAZARÉ (UNL, Lisbonne)

"... la musique (est) elle-même le suprême mystère des sciences de l'homme, celui contre lequel elles butent, et qui garde la clé de leur progrès."

Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, p. 26.

Ce n'est qu'en février 1982 qu'une thèse d'État concernant le domaine de la sociologie de la musique a été soutenue en France, à l'Université de Paris-Nanterre, devant un jury pluridisciplinaire, mais à plus forte majorité de sociologues. De par son titre, *Prolégomènes à l'ethnosociologie de la musique*, ce travail prétendait mettre à jour, grâce à un effort de synthèse des acquis de plusieurs disciplines scientifiques, une nouvelle branche des sciences sociales¹. Refusant les réflexions initiales abstraites il s'est appuyé sur des recherches de terrain réalisées entre 1966 et 1968 dans la région du Baixo Alentejo (centre-sud du Portugal, voir carte ci-jointe). Car s'il est vrai, comme l'affirmait Emile Durkheim il y a une centaine d'années, que toute science définitivement constituée devient une "personnalité indépendante"², il n'en est pas moins vrai que cette "personnalité indépendante" doit naître d'approches successives, allant des plus simples aux plus complexes. Car en tout état de cause, ici comme ailleurs dans les autres domaines du savoir, on ne construit jamais un édifice en commençant par le toit, ce que l'on peut reprocher aux travaux de synthèse ayant trait à la sociologie de la musique. Celle-ci serait sans aucun doute plus développée si ces travaux, au lieu de se perdre dans d'interminables spéculations théoriques, abstraites, s'étaient nourris de musiques très simples, telles celles ayant servi de base à notre étude et dont nous

voulons ici exposer quelques aspects de la démarche méthodologique utilisée.

*
* *

Poursuivie tout au long d'une décennie et demie, cette démarche a bien entendu une histoire, celle d'un certain nombre d'hésitations, de tâtonnements, d'incertitudes, en résumé une histoire supposant de nombreuses difficultés inhérentes à ce genre de recherches.

Pour la mener à bien, deux étapes ont été nécessaires, la première se situant entre 1966 - année du commencement des missions de terrain - et 1970, date à laquelle un bilan provisoire a été établi³. Celui-ci s'est soldé par la connaissance des caractéristiques générales des chants du Baixo Alentejo ou, plus exactement par l'évaluation des traits généraux communs à toutes les pièces vocales et instrumentales du répertoire traditionnel de cette région.

Le temps imparti pour élaborer ce travail étant limité par le fait que nous bénéficions d'une bourse d'études, l'analyse individuelle de chaque pièce n'a pu être exploitée en profondeur. Malgré cela, l'aide d'un certain nombre de documents nous a permis de préciser à cette époque quelques particularités de l'acculturation subie au cours de ce siècle par les répertoires étudiés.

Ce bilan, bien que jugé "fort intéressant" par certains chercheurs⁴, ne nous donnait cependant pas satisfaction puisqu'il nous semblait qu'au sujet de l'acculturation musicale, des réponses pouvaient être apportées à des questions de fond, par une recherche plus conséquente. Il nous fallait surtout, par le biais du musical et grâce à une méthode plus perfectionnée, atteindre et connaître le social. Dans cet ordre d'idées nous avons envisagé une deuxième étape, à partir de 1971.

Au souci de développement du travail élaboré et à la lecture de nouveaux documents se sont ajoutées des réflexions tout à fait personnelles sur la possibilité de doter les études musicales scientifiques d'un cadre doctrinal nouveau. Celui-ci pourrait alors combler les insuffisances et les imprécisions de toute ordre maintes fois remarquées dans ces études.

Cependant, pour y parvenir une recherche plus poussée concernant l'analyse de chaque pièce du répertoire vocal était cette fois-ci néces-

saire. Les études musicales n'ayant pas encore de modèles d'analyse établis, nous avons formulé le nôtre en nous demandant quels étaient les traits constitutifs de cette musique vocale. Chaque pièce, d'un corpus en comprenant cent vingt cinq, a donc été analysée en fonction des neuf paramètres suivants: structure mélodique, vitesse métronomique, ambitus, organisation rythmique, direction, formule finale, caractère, intervalles hors système et forme. De même, de la fiche de terrain nous avons retenu, par pièce, le nom du village natal des chanteurs solistes, leur âge (au moment de l'enquête), leur situation familiale, leur profession et leur niveau de formation scolaire et musicale, lorsqu'ils en avaient une, comme dans l'exemple ci-après:

$\text{♩} = 80 \rightarrow 66$

Mi - nha lin - da pas - to - ri - nha Que o seu

re - ba - nho guar - da - - va Na - que - les cam - pos so -

- zi - nha A - le - gre - men - te can - ta - va. A - le - gre - men -

- te can - ta - - va As su - as can - ções de a - mor

Vem co - n - tu - go pas - to - ri - nha

Vem que eu tam - bém sou pas - tor Vem que eu tam - bém sou pas - tor.

Cote: Mag. B. 201.14.

Village: Cuba

Titre: "A pastorinha"

Date de l'enregistrement: 10/9/1967

Lieu et heure: chez un habitant, à la veillée.

Type d'exécution: chœur 12 hommes; 2 voix solistes:

"Ponto": CARRIÇO Manuel José; Cuba, 40 ans, marié, charpentier, 4 ans d'études.

"Alto": CARVALHO Francisco Ricardo Cabaco; Cuba, 33 ans, marié, géôlier, 4 ans d'études.

Analyse de la pièce:

- 1) Structure mélodique: groupe B.
- 2) Vitesse métronomique: 80 → 66 à la noire.
- 3) Ambitus: septième mineure; Tessiture: ré# 2 - do# 3.
- 4) Organisation rythmique: 14 mesures à 2 et 3 temps.
- 5) Direction: ascendante.
- 6) Formule finale: V \ III (sans sensible).
- 7) Caractère: peu mélismatique (non orné).
- 8) Intervalles hors système: 4 quintes justes.
- 9) Forme: ABA'B.

Il nous a semblé en 1978 que toutes ces constituantes, ou variables, pouvaient devenir importantes pour le développement de quelques-uns des aspects fondamentaux de l'étude envisagée, ceci s'étant d'ailleurs confirmé par la suite.

Nous voulons dire qu'à un moment donné de nos recherches, nous nous sommes posés la question de savoir si en ayant recours à la statistique, il ne nous serait pas possible de trouver un rapport quelconque entre certaines variables des chants, variables qui à notre avis avaient un intérêt capital pour la connaissance de la transformation du répertoire. Les écrits des ethnographes nous apprenant qu'au début de ce siècle tous les chants étaient créés par la couche sociale constituée d'ouvriers agricoles, nous nous demandions, par exemple, si celle-ci n'était pas liée aux chants ornés, plutôt qu'aux chants non ornés, puisqu'il nous semblait - d'une façon intuitive - que toutes les pièces de ce répertoire, et les profanes et les religieuses, avaient dû être autrefois, assez ornées. Un rapport évident semblait en ressortir, mais nous tenions à l'établir par le moyen d'un procédé objectif.

De même, il nous paraissait que les morceaux non mesurés étaient liés aux chanteurs analphabètes plutôt qu'à ceux ayant fait des études. Cette idée était fondée sur le fait que ce sont les premiers qui doivent toujours garder les formes de perception les plus anciennes, y compris celles de la musique.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés, par tâtonnements, à une exploitation statistique de *quelques* variables des chants qui, dès les premiers calculs se montra fructueuse. Ceci nous amena très vite à penser qu'il était nécessaire d'opérer non pas avec *quelques* variables du répertoire mais avec *toutes* celles que nous avons pu déceler lors des différentes analyses. Autrement dit: il fallait que le test dit du "Chi Carré" (χ^2) - test d'association de variables - soit appliqué d'une façon systématique à l'étude de tout le répertoire. À partir de là nous vint l'idée de l'élaboration, selon les variables établies, d'un modèle de grille de données, sorte de fiche d'enquête, une par pièce (voir l'exemple ci-joint correspondant au chant présenté). Et ainsi, grâce à l'emploi des classifications dichotomiques et trichotomiques avec lesquelles nous avons oeuvré, des tableaux statistiques significatifs ou non significatifs ont pu être établis. L'interprétation de ces tableaux a enfin servi à combler les lacunes des trois autres procédés méthodologiques utilisés: de description, de chiffrage et de classification. Quant à celui de la quantification, celle-ci s'étant limitée à un simple calcul de pourcentage lors de notre première étape, il nous a permis d'approfondir, de plus en plus, différentes facettes du travail et d'explicitier, d'une manière tout à fait objective, certains aspects de l'acculturation du répertoire vocal étudié⁵. Aspects musicologiques certes, mais encore et surtout, faut-il le souligner, aspects sociologiques.

Car ce sont précisément ces aspects sociologiques qui nous ont fait comprendre, dès 1972, que les faits observés dans la musique traditionnelle du Baixo Alentejo rendaient possible la constitution d'un corpus théorique sui generis concernant l'évolution des musiques ethniques. Cependant, pour le faire émerger d'une façon pertinente, ce corpus devait également tenir compte des phénomènes d'acculturation empruntés à plusieurs autres répertoires de musique traditionnelle, mettant donc en évidence la portée universelle des uns et des autres⁶. Et puisque l'acculturation relève de l'approche ethnosociologique, comme l'avaient fait remarquer certains scientifiques⁷, la

TITRE	A pastorinha (n° 47)
VILLAGE	CUHA rive gauche: <input type="checkbox"/> rive droite: <input checked="" type="checkbox"/>
FONCTION	profane: <input checked="" type="checkbox"/> religieuse: <input type="checkbox"/>
STRUCTURE MÉLODIQUE	groupe A: <input type="checkbox"/> groupe C: <input type="checkbox"/> 1 ^{er} sous-groupe: <input type="checkbox"/> " B: <input checked="" type="checkbox"/> " D: <input type="checkbox"/> 2 ^{ème} " : <input type="checkbox"/>
DIRECTION	ascendante: <input checked="" type="checkbox"/> descendante: <input type="checkbox"/> rectiligne: <input type="checkbox"/>
VITESSE MÉTRONOMIQUE	moins de 60: <input type="checkbox"/> entre 60 et 140: <input checked="" type="checkbox"/> plus de 140: <input type="checkbox"/>
AMBITUS	quarte: <input type="checkbox"/> sixte: <input type="checkbox"/> octave: <input type="checkbox"/> quinte: <input type="checkbox"/> septième: <input checked="" type="checkbox"/> autres: <input type="checkbox"/>
STRUCTURE RYTHMIQUE	mesurée: <input checked="" type="checkbox"/> binaire: <input type="checkbox"/> autre: <input type="checkbox"/> à moitié mesurée: <input type="checkbox"/> ternaire: <input type="checkbox"/> non mesurée: <input type="checkbox"/> mixte: <input checked="" type="checkbox"/>
FORMULE FINALE	sans sensible: <input checked="" type="checkbox"/> tonique: <input type="checkbox"/> avec sensible: <input type="checkbox"/> autres degrés: <input checked="" type="checkbox"/>
CARACTÈRE	syllabique: <input type="checkbox"/> non orné: <input checked="" type="checkbox"/> très orné: <input type="checkbox"/> peu mélismatique: <input checked="" type="checkbox"/> peu orné: <input type="checkbox"/> mélismatique: <input type="checkbox"/> orné: <input type="checkbox"/>
INTERVALLES HORS SYSTÈME	quartes: <input type="checkbox"/> sixtes: <input type="checkbox"/> inexistantes: <input type="checkbox"/> quintes: <input checked="" type="checkbox"/> autres: <input type="checkbox"/>
FORME	AA' x A' x A': <input type="checkbox"/> AA' x A': <input type="checkbox"/> autres: <input checked="" type="checkbox"/> AA' x A' x AA' x A': <input type="checkbox"/> AB x AB: <input type="checkbox"/>
« PONTO » (1 ^{er})	du village: <input checked="" type="checkbox"/> marié: <input checked="" type="checkbox"/> ouvrier agricole: <input type="checkbox"/> autre village: <input type="checkbox"/> célibataire: <input type="checkbox"/> autres professions: <input checked="" type="checkbox"/> entre 20 et 30 ans: <input type="checkbox"/> analphabète: <input type="checkbox"/> entre 30 et 40 ans: <input type="checkbox"/> 3 ans d'études: <input type="checkbox"/> plus de 40 ans: <input type="checkbox"/> 4 ans d'études: <input checked="" type="checkbox"/>
« ALTO » (1 ^{er})	du village: <input checked="" type="checkbox"/> marié: <input checked="" type="checkbox"/> ouvrier agricole: <input type="checkbox"/> autre village: <input type="checkbox"/> célibataire: <input type="checkbox"/> autres professions: <input checked="" type="checkbox"/> entre 20 et 30 ans: <input type="checkbox"/> analphabète: <input type="checkbox"/> entre 30 et 40 ans: <input checked="" type="checkbox"/> 3 ans d'études: <input type="checkbox"/> plus de 40 ans: <input type="checkbox"/> 4 ans d'études: <input checked="" type="checkbox"/>
« ALTO » (2 ^{ème})	du village: <input type="checkbox"/> marié: <input type="checkbox"/> ouvrier agricole: <input type="checkbox"/> autre village: <input type="checkbox"/> célibataire: <input type="checkbox"/> autres professions: <input type="checkbox"/> entre 20 et 30 ans: <input type="checkbox"/> analphabète: <input type="checkbox"/> entre 30 et 40 ans: <input type="checkbox"/> 3 ans d'études: <input type="checkbox"/> plus de 40 ans: <input type="checkbox"/> 4 ans d'études: <input type="checkbox"/>

l'individualisation des aspects fondamentaux de la nouvelle discipline à individualiser, l'ethnosociologie de la musique, devait à individualiser, l'ethnosociologie de la musique, devait prendre en considération à la fois, et les concepts strictement musicologiques et les concepts ethnosociologiques. De même, il fallait situer l'ethnosociologie de la musique par rapport à l'ethnologie, à la sociologie et à l'anthropologie musicales et formuler une conception épistémologique globale à l'égard de ces différents domaines pluridisciplinaires. Celle-ci s'étant d'ailleurs imposée au cours de nos années de réflexion, a été à la source de notre attitude critique vis-à-vis de la situation actuelle dans laquelle se trouvent ces disciplines, tout comme les études musicales scientifiques en général⁸.

En effet, non seulement la terminologie employée actuellement dans ces études laisse à désirer - nous en sommes encore dans le domaine du vague et du flou - mais même les ouvrages collectifs, dictionnaires et encyclopédies, ne nous donnent pas la définition de notions et de concepts qui devraient s'y trouver depuis longtemps. Nous voulons référer, par exemple, les concepts de compatibilité, de variabilité, de résistance et de réinterprétation, entre autres, qui rendent compte des faits communs à toutes les musiques et qui, constituant un vrai cadre opératoire pour l'explication de celles-ci, sont donc susceptibles de nous faire atteindre l'identité conceptuelle souhaitée depuis un certain temps par quelques scientifiques⁹.

Par ailleurs il nous semble étonnant que les chercheurs ne se soient jamais penchés à fond et d'une façon systématique sur la question des rapports que les musiques entretiennent avec les idéologies dominantes. En ce qui concerne par exemple les travaux en ethnomusicologie, les préoccupations à ce propos sont à peu près inexistantes. Il va sans dire que ce n'est pas facile d'affronter les questions idéologiques dans ce terrain d'études: ce sont des questions qui fuient, qui échappent et en dernière analyse on ne sait pas très bien comment les appréhender. Toutefois à l'heure actuelle, un travail qui se veut vraiment scientifique ne peut plus les esquiver. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes efforcés d'éclairer un peu les rapports étroits existants entre l'évolution des musiques du Baixo Alentejo et l'idéologie de la révolution portugaise de 1926.

Cet aspect de la démarche utilisée dans notre étude s'est montré lui aussi concluant, mais il ne représente cependant qu'un premier pas vers la

connaissance des rapports que les répertoires de musique traditionnelle peuvent entretenir avec les idéologies régnautes - dans les pays totalitaires comme ailleurs. Un long chemin reste donc à parcourir, dans cette voie, par les recherches musicales scientifiques. Sans doute ne faut-il pas rester à ce propos dans le seul terrain des musiques de tradition orale, mais il semble nécessaire d'aller encore plus loin et d'apporter la connaissance de ces rapports dans le domaine de la musique savante occidentale elle-même. D'ailleurs les écrits sur la musique n'ont-ils pas constitué depuis les Grecs, et pour ne rester qu'en Europe, l'un des terrains par excellence pour l'insertion d'idéologies diverses? Dans le cas précis de cette musique il ne reste qu'à chercher les acteurs, les étapes et les mécanismes de cette longue "manipulation adaptée du verbe", comme l'aurait dit vraisemblablement Pierre Ansart¹⁰, étant donné que l'on commence à s'apercevoir que dans la musique, comme dans tous les domaines de l'activité et de la pensée humaines, l'homme ne fait que manipuler la matière qui l'entoure - et la musique est matière.

Si l'on revient encore sur la démarche de l'étude élaborée, nous devons affirmer que le savoir qui s'en est dégagé nous a montré que la musique peut constituer, d'une certaine façon, l'un des champs de la connaissance sociologique, au même titre que n'importe quelle autre branche de celle-ci. Car grâce à ce genre de recherche nous sommes arrivés à appréhender la transformation des structures mentales des populations étudiées, transformation explicitée lors de l'analyse de la musique vocale de ces populations. En tout état de cause rappelons que l'évolution de la perception musicale d'un groupe social donné n'est qu'un aspect de la transformation de sa propre perception globale.

Enfin, une dernière conséquence de la démarche employée concerne l'évaluation de l'état actuel de la *pensée musicologique* car, si l'étude poursuivie n'avait pas eu une autre utilité, elle aurait tout de même mis en évidence la façon dont les scientifiques expliquent de nos jours les faits musicaux. Remarquons toutefois que l'expression *pensée musicologique* garde ici son sens le plus large et qu'il ne faut pas confondre celle-ci avec la *pensée musicale* tout court puisque cette dernière relève de la création du langage ou, si l'on préfère, de l'organisation du discours propre aux phénomènes musicaux, alors que la première a trait à l'explicitation de ces mêmes phénomènes.

Or, d'après l'origine de la documentation rassemblée, il semble que l'approche intellectuelle des chercheurs américains se montre, à ce sujet, sensiblement différente de celle de leurs collègues européens, ce qui corrobore, d'une certaine manière, les affirmations faites aussi dans le domaine de l'anthropologie par Claude Lévi-Strauss¹¹.

On comprend alors que l'on se trouve devant un fait qui concerne à peu près toutes les branches des sciences sociales et, pour ce qui est de la musicologie, on pourrait peut-être s'étonner qu'aucun scientifique ne se soit jamais attaché à entreprendre l'histoire comparée de ces deux courants de pensée - l'américain et l'euro péen - si les tenants de cette discipline avaient déjà pris l'habitude de conceptualiser leurs travaux et de parler couramment en termes de *pensée musicologique*. Comme il n'en est rien, l'histoire de celle-ci attend toujours d'être élaborée.

Remarquons toutefois que du point de vue strictement musical, on a déjà admis l'existence réelle et fondamentale d'une différence entre les Etats-Unis et l'Europe, c'est-à-dire une sorte de dichotomie "... entre deux sociétés qui pourtant, et on s'en rend bien compte ici même aux Etats-Unis, ont une tradition commune"¹². Mais il nous semble que c'est précisément le poids de cette tradition dans chaque société, qui est à l'origine de cette différence.

Chez les européens on dit parfois, tout en ironisant, que les Etats-Unis n'ont pas d'Histoire ou tout au plus que celle-ci ne remonte qu'à deux cents ans, ce qui paraît être une faiblesse à bien des égards. Or, contrairement à cette idée, cette faiblesse s'avère être un atout important pour le développement de certaines recherches en sciences sociales, puisque les scientifiques américains jouissent d'une plus grande liberté de réflexion à propos des théories et des systèmes de pensée qui se sont superposés, au long des siècles, dans l'histoire de la culture occidentale.

Car c'est cette liberté vis-à-vis du passé culturel qui explique en dernière analyse, l'alignement de la *pensée musicologique américaine* plutôt sur le diffusionnisme, alors que la *pensée musicologique européenne* se porte plutôt vers l'évolutionnisme, avec toutes les conséquences qui en découlent.

En effet, nous constatons que les attitudes relevant de l'ethnocentrisme musical sont plus évidentes chez les européens que chez les américains. Très souvent ce sont les jugements de valeur issus de la critique musicale qui favorisent ces attitudes, car écrire par exemple que les femmes portugaises

des milieux ruraux sont "d'admirables musiciennes", nous paraît être, à la limite, une absurdité scientifique¹³. Non seulement elles ne sont pas les seules à être "admirables", mais elles ne savent même pas qu'elles sont "musiciennes". Voilà ce à quoi on arrive lorsque l'on réfléchit sur la musique traditionnelle d'un pays par le biais du cadre de références propres à la musique savante occidentale¹⁴. Les affirmations de ce genre semblent en principe impensables chez les américains, après la publication des travaux de Melville Herskovits qui ont mis en évidence l'appartenance de la musique au domaine des sciences de la culture¹⁵.

Une autre conséquence de cette situation est celle qui concerne le commencement et le développement des recherches sur l'acculturation musicale: non seulement ce sont les scientifiques de l'Amérique qui ont entamé, en premier, ces recherches¹⁶, mais depuis quelques décennies ceux-ci proposent des méthodologies de plus en plus rigoureuses pour l'avancement de ces travaux, écartant les attitudes puristes et de mépris propres à un grand nombre de chercheurs européens.

Enfin, nous tenons à souligner que grâce à ces problèmes, l'étude des faits musicaux s'avère être l'un des domaines privilégiés du savoir humain pour la connaissance de certains aspects fondamentaux de la pensée sociale d'une époque donnée. Et si l'on disait jusqu'à maintenant qu'à des réalités sociales et culturelles différentes correspondaient des formes musicales différentes, il faudrait désormais ajouter, des *pensées musicologiques* différentes. Cette assertion constitue sans aucun doute la contribution majeure du travail réalisé sur un aspect de la musique traditionnelle portugaise. Cela au-delà même de son importance pour la naissance et la systématisation du plus "jeune rameau"¹⁷ des sciences sociales.

* * *

*

Pour comprendre un peu plus le sens de notre recherche, il faut remarquer que celle-ci a été à la fois un pari et une réponse.

Un pari puisque s'agissant d'un travail de synthèse, il aurait dû être exécuté par un chercheur expérimenté, ce que nous n'étions pas à l'époque. Par ailleurs, nous avons pris au sérieux l'affirmation que la musique est culture - ce que tout le monde dit - et que le cadre conceptuel qui explique les faits de cette dernière sert à expliciter les phénomènes de la première - ce que personne n'a jamais dit ni démontré. Ceci nous a donc conduit à pratiquer l'interdisciplinarité.

Une réponse puisque nous avons voulu faire face aux critiques de certains chercheurs en sciences sociales, sociologues et anthropologues qui, disons-le franchement, n'ont pas une très bonne opinion sur ce genre de travaux. En effet, tout au long de notre recherche nous avons entendu dire par quelques-uns que ceux-ci ne sont que verbiage. De façon ironique, on nous a posé également la question de savoir à quoi a servi le fonds des milliers d'enregistrements recueillis dans un certain nombre de pays, et plus précisément en Roumanie par Constantin Brailoiu!

Quant à notre travail, il est évident qu'il n'est pas très sympathique aux yeux des scientifiques de la musique, puisqu'il bouscule un peu trop leur univers intellectuel et les idées reçues. C'est ainsi que l'un d'eux s'est permis de mettre en doute l'apport de la statistique dans celui-ci; que pouvait expliciter d'autre cet apport que nous ne pouvions exprimer par les mots, c'est-à-dire par l'usage traditionnel des adjectifs?! Un autre s'insurge contre l'"invention" (sic) de l'ethnosociologie de la musique! Enfin, un troisième, faisant preuve de sa méconnaissance à propos de la grille de concepts léguée par la théorie anthropologique, lors d'un compte-rendu de ce travail paru dans une revue internationale a osé traiter la terminologie employée de ... "pompeuse"! Il va sans dire que l'ignorance de ce "scientifique" rejoint l'irresponsabilité de cette revue¹⁸.

Soulignons, pour conclure, que la réponse à ces questions nous a déjà été donnée il y a très longtemps puisque nous la trouvons chez Emile Durkheim - auteur que nous avons cité au commencement de cet article et avec lequel nous allons le terminer - lorsqu'il nous invite à ne pas hésiter à présenter le résultat de nos recherches si celles-ci ont été bien menées, voire méthodiquement orientées¹⁹.

NOTES

1. Après avoir subi une refonte, cette étude a été publiée en 1984 à Paris par le Centre Culturel Portugais de la Fondation Calouste Gulbenkian.
2. Cf. Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Félix Alcan, 1895, p. 177.
3. Il s'agit d'une première thèse, présentée à l'Université de Paris-Sorbonne sous le titre: *Un répertoire de musique populaire et son acculturation au XXème siècle. Région centre-sud du Portugal*.
4. C'est l'expression utilisée par Roger Bastide dans une lettre qu'il nous a adressée.
5. Nous avons donc suivi les conseils de Melville Herskovits, entre autres, concernant l'application des mathématiques à la musique; cf. *Les bases de l'anthropologie culturelle*, trad. fr. F. Vaudou, Paris, Payot, 1967, p. 269.
6. Notre parcours intellectuel a donc été voisin de celui suivi par Claude Lévi-Strauss au sujet de l'élargissement progressif de l'analyse des mythes; cf. *Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, p. 9. D'autre part, nous pensons qu'il est bon de rappeler ici la pensée de ce même auteur à propos des conditions de l'élaboration de tout ensemble théorique: "le faire sur la base d'une expérience unique et exclusive est plein de périls, car cette expérience n'illustre qu'un cas possible parmi des centaines ou des milliers"; cf. *De près et de loin*, Paris, Editions Odile Jacob, 1988, p. 179.
7. Roger Bastide, par exemple, in *Le prochain et le lointain*, Paris, Editions Cujas, 1970, p. 144.

8. Nous tenons à signaler que nos propos critiques sont à rapprocher de ceux concernant toute une filière de chercheurs qui depuis déjà quelques décennies ne cessent de mettre en cause la façon dont les scientifiques traitent certaines questions musicologiques. L'un des plus virulents, Alain Daniélou, ne s'est pas gêné pour affirmer en 1960, lors d'un colloque tenu à Paris, que "nous ne vivons tout de même plus dans l'âge des spéculations cosmologiques et notre approche du phénomène musical peut apparaître parfois du point de vue des autres disciplines, comme presque préhistorique"; cf. "Les éléments de formation des échelles extérieures à la résonance: les déformations expressives", *La Résonance dans les Echelles Musicales*, Paris, C.N.R.S., 1963, p. 208.

9. C'est Claudie Marcel-Dubois qui s'est exprimée dans ce sens; cf. "L'ethnomusicologie, sa vocation et sa situation," *Revue de l'Enseignement Supérieur*, 3, 1965, p. 42.

10. Cf. Pierre Ansart, *Idéologies, conflits et pouvoir*, Paris, P.U.F., 1977, p. 16.

11. Cf. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. II.

12. Cf. Jean-Charles François, "Université et musique", *Musique en Jeu*, 23, 1976, p. 73.

13. Cf. Gilbert Rouget, "L'enquête d'ethnomusicologie", *Ethnologie Générale* (Pléiade), Paris, Gallimard, 1968, p. 346.

14. Remarquons que Claude Lévi-Strauss aurait pu écrire à ce sujet qu'"en portant de tels jugements, nous appliquons les canons de notre culture. Seuls valent en l'occurrence ceux des intéressés", cf. *De près et de loin*, Paris, Editions Odile Jacob, 1988, p. 210, observations qui rejoignent celles faites dans le domaine musical par Alan Merriam puisque "... ni les Basongye ni les Flathead n'attribuent l'idée de beauté à la musique, ni n'établissent un rapport net entre les deux", cf. *The anthropology of music*, Evanston, Northwestern University Press, 1964, p. 268.

15. Cf. Melville Herskovits, *Cultural relativism*, New York, Random House, 1973, p. 251.
16. Nous considérons l'étude "Suriname music" présentée en 1936 par Micc-zyslaw Kolinski dans *Suriname folklore* de M. J. et F. Herskovits, New York, Columbia University Press, 1936, pp. 491-760, comme le vrai point de départ des recherches systématiques dans ce domaine.
17. Expression retenue de Gabriel Le Bras à propos de la sociologie de la musique; cf. "Sur la sociologie de la musique sacrée", *Archives de Sociologie des Religions*, 8/16, 1963, p. 139.
18. Cf. Salwa Castelo-Branco, in *Yearbook for Traditional Music*, 1986, p. 179. Il est évident que d'après ce compte-rendu on peut se demander quel est le but de cette revue.
19. Cf. Emile Durkheim, *op. cit.*, p. VII.

FEMME ET MUSIQUE DANS LE PORTUGAL TRADITIONNEL

Anne CAUFRIEZ (CEP-Paris/SEMI-Bruxelles)

Sarcler le maïs ou récolter les céréales, cueillir les amandes ou gauler les olives, briser le lin ou actionner le rouet, bercer les enfants ou veiller les défunts, la chaîne de ces gestes et mouvements se prolonge dans la force du chant. Et il va de soi que ces chants du finage ou de la quotidienneté sont libres de toute partition musicale, reposant sur les seules ressources de la mémoire.

De la mélodie à l'incantation, des appels de la montagne aux polyphonies se déployant sur de vastes registres, ce sont souvent des voix de femmes que nous renvoie l'écho de la campagne. Est-ce à dire que l'homme se contente du silence des sillons de la terre ou de la résonance de ses pas sur le chemin mordu du village? Certes non. L'Alentejo ne se distingue-t-il pas, de longue date, par ces chocurs d'hommes compacts moulés sur le collectif agricole? Le laboureur ne donne-t-il pas l'impulsion aux boeufs de la charrue en leur adressant des exhortations chantées?¹ Le tailleur de pierres du Minho ne scande-t-il pas ses mouvements par l'ardeur d'un chant entrecoupé d'halètements?² Les pêcheurs à la sardine de l'Algarve ne rythment-ils pas la levée de filet par des incantations d'une grande force musicale?³

Pourtant, la musique traditionnelle portugaise est plus riche de voix de femmes que de voix d'hommes. Il existe objectivement un corpus de chants féminins beaucoup plus vaste que celui des hommes, assorti en outre, de multiples registres de voix. En revanche, la variété des instruments de musique proprement féminins semble très réduite. Comment expliquer cette réalité

révélée par les enregistrements de musique et les informations dont on dispose?⁴

Devant des traditions fragmentées et des modes d'existence en forte mutation, il est sans doute difficile de se représenter le rôle de la femme et de l'homme dans la musique du Portugal passé et présent. Nous nous risquons toutefois ici à synthétiser quelques observations et à esquisser quelques réflexions qui seraient le canevas de recherches ultérieures.

La différence des rôles féminins et masculins dans la musique, de même que la diversification des savoirs apparaissent comme des phénomènes prégnants. Les chants du cycle agricole interprétés par les femmes sont, par exemple, plus nombreux que ceux des hommes. Or, on ne saurait imputer cet état de fait au rôle secondaire de l'homme dans l'agriculture: lorsque les tâches agricoles ne sont pas mixtes, c'est généralement les femmes qui en sont acquittées. Plusieurs régions du Portugal traduisent cette situation.⁵ Les chants liés à l'artisanat féminin sont également plus nombreux que ceux des tanneurs, ferronniers, tourneurs ou marchands ambulants... Faut-il supposer que les activités quotidiennes des femmes induisent plus spontanément le chant que celles des hommes? Dès lors, la musique vocale serait-elle essentiellement le fait des femmes? On peut le pressentir mais l'histoire n'apporte pas suffisamment d'éléments probants pour étayer une telle hypothèse. Nous nous trouvons au niveau du constat.

L'abondance de la musique vocale féminine s'explique peut-être tout simplement par la plus grande souplesse des femmes à se prêter à l'enregistrement de musique. Mais c'est plus probablement la musique instrumentale comme privilège d'hommes qui a laissé aux femmes l'espace de la voix. D'un autre côté, il faut reconnaître que la musique instrumentale se fragilise beaucoup plus vite que la musique vocale: la technique de jeu d'un instrument, basée sur un entraînement permanent, se perd plus facilement qu'un timbre de voix. Quoi qu'il en soit, la musique traditionnelle du Portugal actuel, continental en particulier, vit essentiellement par les voix au détriment des instruments de musique.

Nous ne pourrions pas pénétrer ici toute la complexité des rôles de l'homme et de la femme dans la musique des régions du Portugal, d'autant que notre expérience de terrain se limite à certaines aires du pays. Néanmoins, à travers les provinces, se profilent des faits de morphologie socio-mu-

sicale qui méritent attention. Ainsi peut-on discerner l'existence de polyphonies féminines variées dans la partie Nord du pays. Celle-ci se manifestent depuis la Beira jusqu'au Minho en passant par l'Ouest du haut Trás-os-Montes qui côtoie la Galice. Or la superposition des voix d'hommes est plutôt rare dans cette partie du Portugal.⁶ En revanche, en Alentejo (1^e Sud), les chœurs sont exclusivement masculins et les polyphonies féminines, pauvres, se limitent à deux voix.⁷

En ce qui concerne la musique instrumentale, on pourrait opposer les trop rares orchestres de percussions féminines (les adufes de la Beira)⁸ aux orchestres de cordes masculins du Douro Litoral⁹ mais c'est plutôt les chœurs de femmes qui font pendant aux orchestres d'hommes. Et ceci nous mène au rôle que remplit la femme en tant que musicienne dans la société paysanne, celle qui interprète le chansonnier profond du terroir transmis par la chaîne des générations, lequel est parfois ponctué d'instruments rythmiques. Car il y a une façon proprement féminine d'apprendre et d'interpréter la musique. Alors, qu'est-ce que la musique du côté des femmes?

1. Les registres de la voix

La plupart des fêtes calendaires ou patronales du Portugal ne sauraient se priver des répertoires de la voix féminine qui leur sont appropriés.

Ainsi le pèlerinage du Minho *A Senhora do Sameiro* (près de Braga) ne trouve sa grandeur que dans le déploiement de polyphonies féminines à quatre voix tandis que les hommes restent rivés à leur petite formation instrumentale.¹⁰ Citons encore *A Senhora da Póvoa*, importante fête de la Beira qui donne aussi lieu à des chœurs de femmes d'un cachet différent, ceux-là.¹¹ La Saint-Jean, que ce soit en Alentejo ou dans d'autres provinces, est toujours auréolée de voix féminines.¹²

Le cycle des fêtes religieuses comme Noël, l'Épiphanie, les Rameaux, le Carême, la Semaine Sainte, Pâques, la Fête des Morts, etc. est sou-

vent partagé par les hommes et les femmes qui, s'ils ne chantent pas conjointement, le font par alternance. Mais dans certains villages, les mêmes répertoires sacrés peuvent être seulement masculins ou seulement féminins. Si le chant de Carême *A Encomendação das Almas*, interprété dans plusieurs régions du Portugal est souvent mixte,¹³ en Alentejo, les polyphonies d'hommes semblent avoir prééminence sur le duo des femmes pour Noël.¹⁴ Ces mêmes cérémonies, dans la Beira, se manifestent par un choeur masculin monophonique.¹⁵

Au regard de ces fêtes de voix dont les critères du clivage sexuel restent parfois flous, le chansonnier agricole ou pastoral semble plus nettement départagé. Là où la femme cultive et moissonne, elle prête sa voix aux exhortations collectives. Le labour, les semences, l'irrigation, le sarclage, les moissons, la battage et la vannage des céréales sont cadencés de chants entonnés par plusieurs paysannes. A l'intérieur du cycle agricole, la femme s'approprie certains répertoires parmi lesquels les couplets du battage des céréales qui introduisent une véritable respiration dans ce travail très dur, généralement effectué par les hommes. Il faut encore compter les chants de vannage et de tamisage du grain, ceux d'effeuillage des graminées, de décorticage des fruits et certains chants de cueillette (telle que celle des olives).¹⁶ D'autre part, des cultures locales comme celles du riz, du maïs, du lin ... auxquelles les femmes sont en particulier affectées, connaissent leur chansonnier propre.¹⁷ Là où la femme est bergère, elle profère des mélodies solitaires ponctuées d'appels au troupeau, mélodies qui lui sont personnelles.¹⁸ Parfois, même des chants ou des cris féminins sont balancés d'une colline à l'autre comme seul dialogue des campagnes silencieuses.¹⁹ Le pendant masculin de la veillée de troupeau se traduit plus volontiers par le jeu de la cornemuse (ou de la flûte) qui, lui aussi, connaît ses moments de dialogue par-delà les monts.²⁰

Quant à l'artisanat et aux travaux domestiques, nettement sexués ceux-là, ils s'assortissent de chants adéquats. La mouture de la farine ou la cuisson du pain sont, par intermittence, ponctuées de refrains.²¹

Le travail du lin avec ses étapes propres, tel le filage, a son chansonnier collectif. Le tissage, la teinture, la couture, la broderie, le tricot, le crochet ou la vannerie et les tâches ménagères recourent à des chants plus solitaires, à l'intérieur desquels la femme se sent gratifiée d'un espace de liber-

té propice aux secrets de sa mémoire.²² Enfin, dans le registre des plaintes intimes, les femmes interprètent, à travers tout le Portugal, des berceuses dont les couplets sont bien souvent d'une grande beauté poétique, empreinte de candeur.²³

Tous les chants interprétés en-dehors du collectif agricole mixte se transmettent exclusivement par voie matrilineaire. Et si l'on se réfère aux seuls enregistrements de musique comme pièces à conviction, on peut dire que la musique produite par la femme traduit, en quelque sorte, ses fonctions au village. Ainsi, les activités féminines, peut-être plus transparentes au niveau de la musique que celles des hommes, se situeraient dans un rapport privilégié à la voix. Mais les chants qui épousent le déroulement de la journée d'une femme sont assujettis aux responsabilités dont le groupe social l'a chargée. Certes la division du travail peut changer d'une région, voire d'une micro-région à l'autre, mais il en est une qui me semble intéressante pour la musique.

A travers quelques aires du Portugal traditionnel, j'ai pu constater que la paysanne se classait elle-même selon deux catégories. Elle se compare à la femme noble ou *fidalga* pour affirmer avec fierté qu'elle est libérée des principales tâches agricoles telles le labour, les semences, les moissons, la battage du grain, voire les cueillettes. Elle épaula simplement l'homme dans de menus travaux de plein-air (ex. broser la paille) ou aide à l'engrangement.²⁴ Dans ce cas, la plupart des chants liés au cycle de la terre et au calendrier des cueillettes se rattachent au savoir exclusif des hommes. Cantonnée alors dans l'espace domestique, la femme se spécialise dans un autre type de chansonnier plus en rapport avec les activités qu'elle exerce (ex. le décorticage des amandes). C'est pourquoi la distinction de statut entre la paysanne dite *fidalga* ou celle qui ne l'est pas pourrait représenter un axe de recherche pertinent pour la musique qui aurait, en outre, le mérite de recouvrir tout le pays. Car comment cerner cet apparent clivage Femme/Voix et Homme/Instrument de musique à travers la mosaïque d'us et coutumes qui caractérise le Portugal?

Si la voix masculine peut nourrir toute circonstance douée d'une expression sociale, elle est absente de plusieurs rituels religieux ou de plusieurs occupations de la société agro-pastorale. En revanche l'homme est présent dans l'animation des réjouissances villageoises (comme les bals), dans la convivialité des tavernes, dans l'emportement des marches collectives vers les lieux de fête d'où la femme est musicalement absente. Car si le cultivateur ou

le berger, ou même le vigneron, ne chantent pas les instants de réjouissance, c'est parce qu'ils jouent du violon, de la cornemuse, de la guitarre, du tambour, de la flûte, du racleur...

Mises à part les activités où le geste ne laisse guère de place à la musique, l'instrument de musique est aussi le compagnon de l'homme au travail, notamment celui du pâtre.²⁵ En fait, l'homme du Portugal traditionnel semble être avant tout dépositaire de l'instrument de musique, sur le plan de sa facture comme de ses techniques de jeu. Il est aussi essentiellement attaché à la musique festive qui ne prend ses points d'appui que dans la force d'expression rythmique des instruments. Les choeurs masculins de l'Alentejo constituent, à cet égard, une exception au sein du pays.

La musique produite par la femme du Portugal traditionnel s'inscrit dans le cadre coercitif des activités et des rituels auxquels elle est assignée. Les talents de la chanteuse sont publiquement limités par ce cadre lorsqu'ils ne prennent pas une forme confidentielle confinant à la pudeur et au secret. Mais quels instruments de musique la tradition a-t-elle alors réservée aux femmes?

2. Les instruments de musique

La musique traditionnelle du Portugal est riche d'instruments de musique de tous genres, on le sait.

La grande variété de timbres des guitares régionales côtoie le son strident des cornemuses ou le rythme des vieux accordéons. Les écarts languoureux du violon sont assortis des frottements obsédants du racleur, les violentes percussions du Carnaval ou de la Semaine Sainte font contraste avec l'écho solitaire de la flûte du berger, le vrombissement des tambours à friction défie le tintement cristallin des triangles percutés, le signal trop bref des sifflets interfère avec le lancinant cor d'appel, le frétillement des ensembles de flûtes s'oppose au monotone bourdon de la vièle... C'est d'une infime minorité de ces instruments de musique dont la paysanne dispose, quelque soit la région du Portugal dans laquelle elle s'exprime.

Mais si l'on assiste à un clivage Femme/Voix, Homme/Instrument de musique, celui-ci n'est pas toujours absolu: on rencontre sporadiquement des orchestres mixtes. Le cornemuseur du Trás-os-Montes ou le joueur de tambour à friction de la Beira sont parfois accompagnés de femmes jouant du tambour *pandeiro*, du mortier, de la fourchette, ou d'une paire de coquillages.²⁶ Toutefois on ne connaît pas de femmes qui jouent de la cornemuse ou du gros tambour, du violon ou de la vièle, de la guitare ou de la flûte, de l'accordéon ou du racléur, même si l'on peut imaginer que des exceptions à cette règle existent.

Parmi les quelques instruments de musique féminins recensés dans le pays, on distingue un assortiment de tambours, des coquillages et castagnettes, des conques, des tambours à friction, le mortier ou la fourchette utilisés à des fins de percussion. Les femmes sonnent aussi l'Angélus de l'église du village²⁷ et, on le devine, mettent en branle les instruments de vacarme de la Semaine Sainte ou du Carnaval (comme les crécelles *relas* ou *tréculas*, les planchettes à marteaux mobiles *matracas* ou *tréculas...*).²⁸ Dans ces instruments féminins, les tambours tels la *pandereita* de l'Alentejo, l'*adufe* de la Beira, le *pandeiro* du Trás-os-Montes méritent une attention particulière.

La *pandereita* est un tambourin dont la membrane est tendue sur un cadre circulaire muni de grelots. C'est un instrument très usité en Alentejo pour soutenir la danse, en particulier celle des fêtes de contrebandiers de Campo Maior.²⁹ Dans l'aire galicienne, il est chargé des mêmes vertus chorégraphiques.³⁰

Le *pandeiro* du Trás-os-Montes peut être associé au tambour quadrangulaire *adufe* de la Beira. Il sert parfois à la danse mais représente surtout la ritournelle instrumentale des chants de filage ou des archaïques chansons médiévales interprétés le soir au bord de l'âtre.³¹ En Alentejo, ce même instrument accompagne une vieille danse rituelle de la Saint-Jean.³²

L'*adufe* est un tambour carré (ou en losange) qui présente un cadre en bois formé par quatre lattes sur lesquelles les deux peaux sont fixées bord à bord, au moyen d'un lacet. L'intérieur de ce tambour est souvent rempli de quelques graines ou pièces métalliques qui viennent enrichir sa sonorité. L'*adufe*, très usité dans la Beira, est le seul tambour féminin qui se voit multiplié pour former des orchestres de percussions. Ceux-ci jouent un rôle primordial dans les grandes cérémonies religieuses de la région comme les pé-

lerinages ou la Saint-Jean. Le jeu de l'*adufe* n'est cependant pas autorisé à l'intérieur de l'église.

Dans cette triade, l'*adufe* doit être mis en relation avec les plus anciennes sociétés de type pastoral du Portugal, celles qui vivent d'une économie rudimentaire, disposant néanmoins de réserve de peaux suffisantes pour fabriquer l'orchestre du village.³³ Il est en tout cas surprenant que là où l'*adufe* est joué, il soit étroitement associé à une musique vocale de caractère modal, plus archaïque que celle des autres régions du pays.³⁴

Ces cortèges d'*adufes* aux timbres sourds sont l'expression sociale des femmes qui les secouent de façon débridée. On retrouve le même tambour dans le Maghreb actuel sous le nom de *aduff* ou *duff* où il est également l'apanage des femmes. Ses techniques de jeu, en outre, sont comparables. Mais d'autres voient dans l'*adufe* un instrument plus ancien encore, le toff hébraïque des écrits bibliques, lui aussi joué par les seules femmes. On peut reconnaître dans cet instrument des vieilles aires pastorales une trace de la civilisation arabe qui a influencé le Portugal médiéval où son existence est attestée dès le XIII^e siècle (époque de la Reconquête). Le recueil des "Chansons d'Amis" y fait déjà référence.³⁵

D'autres instruments sont joués par les femmes comme la conque, *buzio*, qui se rencontre notamment dans la frange Nord du Trás-os-Montes pour l'appel des cochons.³⁶ Le tambour à friction, autre instrument remontant au fond des âges, est occasionnellement joué par les femmes de l'Alentejo lors de la mise en jarre des olives.³⁷ Les coquilles *conchas* ou *ferranholas*, de même que le mortier *almofariz* ou la fourchette agitée dans une bouteille *garrafa com garfo* sont utilisées comme variantes rythmiques dans de petites formations instrumentales. Citons par exemple l'ensemble cornemuse-tambours du Trás-os-Montes³⁸ ou l'association tambour à friction *sarronca* et *adufe* de la Beira.³⁹

Quant aux castagnettes *castanholas*, elles ne sont que rarement jouées par les femmes sauf dans la région d'Elvas, où elles accompagnent les chants de moisson.⁴⁰ En somme, la paysanne qui s'abandonne à la pratique de l'instrument de musique s'affirme essentiellement comme percussionniste.

Son intervention se situe à plusieurs niveaux:

- soit elle assortit son chant d'une partie rythmique qui vient ponctuer les contours mélodiques de sa voix, même furtivement (ex. le *pandeiro* du Trás-os-Montes);
- soit elle s'immisce discrètement dans un orchestre masculin où elle intervient au niveau du raffinement des pulsations rythmiques à moins que ce ne soit au niveau de l'enrichissement des timbres (ex. les coquillages et castagnettes de la barrière Nord du Portugal);
- soit elle constitue avec ses consœurs un orchestre de percussions. Dans ce cas les femmes envahissent l'espace des fêtes à elles seules en s'affirmant à travers leurs attributs spécifiques: les *adufes*.

Mais la valorisation sociale de la femme en tant qu'interprète de l'instrument de musique n'existe pour ainsi dire pas. On ne recense guère de femme qui soit barde, ce musicien professionnel ou semi-professionnel bien connu des vieux terroirs pour être convié au banquet rustique. La femme instrumentiste n'a pas la tribune qui lui confère une notoriété personnelle. Elle égrène les sonorités de son instrument à l'intérieur du monde féminin qui se protège du regard des autres. Et si elle prête ses talents à la communauté villageoise, c'est souvent à l'intérieur du cadre rituel des fêtes. Elle ne sort de l'anonymat que pour rythmer la danse mais y retourne aussitôt lorsque l'allégresse cède le pas aux contraintes quotidiennes.

En conclusion

Au-delà du kaléidoscope des habitus, il ressort que la femme chante toujours et en toute circonstance, qu'elle soit épaulée par des com-

pagnes ou par les hommes. Même lorsqu'elle est riviée à l'espace du foyer, elle file ses chansons propres sur le rouet d'une mémoire secrète. Et le bouquet des instruments de musique qu'elle porte est bien grêle.

L'équation Femme/Voix, Homme/Instrument de musique présente un certain degré de pertinence à travers tout le pays sans jamais atteindre l'absolu. Et si des chœurs d'hommes ou de femmes caractérisés sont les formes saillantes de certaines contrées, dans d'autres constellations de voix, les critères du clivage sexuel ne sont pas toujours identifiables.

Contrairement aux hommes qui s'inscrivent dans le mouvement de la modernité, les femmes transmettent et perpétuent la musique sans innover, sans s'octroyer la liberté du renouvellement. Elles semblent incarner la société paysanne dans toute sa profondeur historique, elles en assurent la pérennité et en prolongent la mémoire au-delà du changement.

Que ce soit au niveau des répertoires de la musique vocale ou au niveau des instruments de musique qui leur sont propres, la paysanne portugaise doit être associée, me semble-t-il, à un vieux fond musical cristallisé sur des générations. Car si les répertoires de la musique vocale qu'elle interprète sont souvent anciens tout en se rattachant à des strates historiques diverses, les instruments de musique dont elle joue semblent tous remonter à la nuit des temps. Qu'il s'agisse des vieux tambours, de la conque, des coquillages entrechoqués ou du mortier, il est étrange de constater que c'est souvent dans des régions montagneuses isolées que les femmes jouent ces instruments. Dès lors, la femme instrumentiste serait-elle uniquement la figure des plus vieilles sociétés pastorales du pays? Et la femme agricultrice aurait-elle perdu le prestige de l'instrument de musique?

Depuis des temps immémoriaux, les femmes ont intériorisé des chants dont la continuité n'est pas encore rompue aujourd'hui mais à ceux-là s'en superposent d'autres. En revanche, la vieille souche des instruments de musique pastoraux n'a pas été renouvelée si ce n'est par les hommes qui amalgameront peu à peu les guitares rustiques puis électriques... La femme du village d'aujourd'hui oscille en fait entre l'ancrage de racines musicales fortes et l'abandon instantané des plus beaux florilèges de grand-mère. C'est là que se situe l'incertitude de la femme émigrée.

NOTES

1. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., *Antologia da Música Regional Portuguesa*, Cascais: Arquivos Sonoros Portugueses, disque Alentejo, 1965, GELD 17, face A, page 1.
2. Idem, disque Minho, 1963, GELD 12, face A, page 1.
3. Idem, disque Algarve, 1961, GELD-52, face A, page 1.
4. Les premiers enregistrements de musique effectués sur le terrain portugais remontent aux années 1950-60.
5. Pour exemple, le Trás-os-Montes par rapport aux plateaux mirandais ou partiellement l'Alentejo ou encore l'île de Porto Santo (Madère).
6. SARDINHA J. A., *Recolhas Musicais Da Tradição Oral Portuguesa*, Lisboa: Almanaque - Contralto Ed., 1982: - disque 2, Beira Alta, face A, pages 1, 4, 7, 9. - disque 1, Minho, face B, pages 1, 3, 5, 6, 7, 8.

GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Minho, 1963, face A pages 2, 3, 6, 7, 9, 12, 16, 18.
Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).
7. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Alentejo, 1965, face A, pages 3 et 5; face B, pages 4, 6, 8, 9, 10.
8. SARDINHA J. A., op. cit., disque 1, Beira Baixa, 1982, face A, pages 1, 5, 7, 9.
9. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, GELD 18, face A, pages 7 et 12, face B, page 3.

SARDINHA J. A., op. cit., disque 2, Beira Alta, 1982, face B, pages 1, 5, 9.

10. Idem, disque 1 Beira Baixa, 1982, face B, page 10.
11. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, face B, page 3.
12. SARDINHA J. A., op. cit., disque 1 Beira Baixa, 1982, face B, page 5.
GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit.:
 - disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, face A, page 5.
 - disque Minho, 1963, face A, page 17.
 - disque Alentejo, 1965, face B, page 2.
13. SARDINHA J. A., op. cit.:
 - disque 1, Beira Baixa, 1982, face A, page 6.
 - disque 2, Beira Alta, 1982, face A, page 11.

Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

14. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Alentejo, 1965, face A, page 2.
 15. SARDINHA J. A., op. cit., disque 2 Beira Alta, 1982, face A, page 10.
 16. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit.:
 - disque Minho, 1963, face A, page 1.
 - disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, face A, page 3.
- CAUFRIEZ A., *Chants du blé et Cornemuses de berger - Trás-os-Montes - Portugal*, Paris: Ocora-Radio-France 1980, disque 558547, face A, page 7.

Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

17. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit.:
 - disque Minho, 1963, face A, pages 7, 8, 12.
 - disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, face B, pages 11 et 13.

Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

18. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, face B, page 10.

CAUFRIEZ A., disque op. cit., face B, page 2. Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

19. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Minho 1963, face A, page 5.

CAUFRIEZ A., enregistrement inédit, le chant du "Dai La Dou", Trás-os-Montes, 1983.

20. Mes enquêtes de terrain auprès des cornemuseurs du Trás-os-Montes (1978-80-83).

21. Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

22. CAUFRIEZ A., enregistrements inédits:
 - Chants de fileuses, tisseuses, couturières et ménagères du Trás-os-Montes, 1983:
 - Chants de broderie de Porto Santo (Madère), 1982.

GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Trás-os-Montes, 1960 GELDI, face A, page 18.

23. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Beira Alta, Beira Baixa, Beira Litoral, 1970, face B, page 14.

SARDINHA J. A., op. cit., disque 1 Beira Baixa, 1982, face A, page 4.

CAUFRIEZ A., disque op. cit., face A, page 8; face B, page 6.

CAUFRIEZ A., enregistrements inédits: - de Porto Santo (Madère), 1982. - Trás-os-Montes, 1983.
24. Mes enquêtes de terrain à Porto-Santo (1982).

Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1983).
25. Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).

VEIGA DE OLIVEIRA E., *Instrumentos Musicais Populares Portugueses*, Lisboa: Fondation Gulbenkian Ed., 1978, p. 168-178, p. 183-186.
26. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., pp. 76-77.
27. Mes enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).
28. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., pp. 232-234.
29. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Alentejo, 1965, face A, page 4.
30. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., pp. 200 et 205.
31. Telles les vestiges des "Chansons d'Amis" du Moyen-Age portugais, - informations rapportées par les paysans du Trás-os-Montes (enquêtes 1978-80-83).

FIRMINO MARTINS A., *Folclore do Conselho de Vinhais*, Coimbra: Imprensa da Universidade Ed., 1928, vol. 1, pp. 256-266.

32. GIACOMETTI M. et LOPES GRAÇA F., op. cit., disque Alentejo, 1965, face B, plage 2.
33. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., pp. 200, 201, 203.
34. GALLOP R., *A Book of Folkways*, London: University Press of Cambridge, 1961, p. 189.
35. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., pp. 199 et 203.
36. Idem, p. 235.
37. Idem, p. 211.
38. CAUFRIEZ A., enregistrements inédits et enquêtes de terrain au Trás-os-Montes (1978-80-83).
39. VEIGA DE OLIVEIRA E., op. cit., p. 200.
40. Idem, p. 225.



*L'ILLEGITIMITE EN QUESTION: LES ENFANTS
NATURELS ET LEURS MERES D'APRES LES
REGISTRES PAROISSIAUX D'UNE FREGUESIA¹
DE L'ALTO - MINHO*

Colette CALLIER - BOISVERT (CEP-EHESS, Paris)

Le Portugal se distingue des autres pays de l'Europe du Sud par un taux élevé de naissances illégitimes. Il était de 11,0 en 1906 (Carqueja, 1916) et très nettement supérieur à ceux de France, d'Espagne et l'Italie. En 1960, il est encore de 10,0 au Portugal, alors qu'il n'atteint que 2,3 en Espagne et 2,4 en Italie. Le Portugal conserve la troisième place en Europe, après l'Autriche et la Suède (Livi Bacci, 1971).

L'illégitime est un phénomène durable au Portugal. Joel Serrão (1987) en fait une des caractéristiques démographiques du XIXe siècle, qu'il associe à une autre constante, la prédominance du sexe féminin, elle-même consécutive à l'émigration masculine. Mais il reconnaît l'antériorité du phénomène et son prolongement jusqu'au XXe siècle, de même que la variation de son intensité dans le temps et dans l'espace. Ainsi la courbe du taux d'illégitimité enregistré par Brettell (1985) dans un village du Minho de 1700 à 1969 suit une phase de stagnation, puis d'ascension régulière jusqu'à un palier élevé où elle se maintient une quarantaine d'années, avant d'amorcer une baisse lente puis très rapide au cours de la dernière décennie. Une analyse synchronique rend compte des variations selon les régions. Au début du XXe siècle, "l'illégitimité est très forte à Lisbonne², la moitié des naissances; et à Porto, le quart des naissances. En dehors de ces deux grandes villes, elle est encore élevée dans le Trás-os-Montes, le Minho, la Beira-Alta et l'Alentejo" (Carqueja, 1916:172). En fait, les deux variables espace et temps se combinent. A partir du milieu du XXe siècle, c'est dans le sud du pays que le taux sera le plus élevé (Livi Bacci, 1971). En 1964 par exemple, il varie à l'intérieur

du pays de 2,5 à Guarda dans la Beira-Alta à 24,2 à Beja en Alentejo (Lima dos Santos, 1970).

L'importance et l'extension de l'illégitimité font qu'elle n'est pas considérée comme un fait marginalisé, mais qu'elle est intégrée au tissu social. Paul Descamps (1935:72) observe ainsi à propos de la province du Minho qu'il n'est pas exceptionnel que l'une des filles célibataires ait un enfant [...] et elle [la famille] ne renie pas la fille pour un péché de ce genre. S'il arrive que le Padre de la paroisse fasse une admonestation, la pauvre pécheresse s'excuse en disant qu'elle ne sait pas comment c'est arrivé. L'opinion publique ne trouve rien à redire à tout cela." De son côté, Serrão affirme que la mère célibataire est "une réalité fondamentale du tissu social portugais" (1987:39). Il semble donc que la population fait preuve d'un certain laxisme à l'égard de la morale³ et que la situation de mère célibataire est l'objet d'un consensus populaire. Autre singularité du Portugal par rapport à ses voisins du pourtour méditerranéen, soumis au code rigide de l'honneur et de la honte (Peristiany, 1967). Sans nous attarder sur cet aspect du problème, il reste à poser la question fondamentale. Pourquoi existe-t-il au Portugal un taux d'illégitimité aussi élevé?

La grande variabilité de ce phénomène dans l'espace et dans le temps ne permet pas une interprétation globale. C'est donc en ayant recours à la micro-analyse que des anthropologues (O'Neill: 1984, 1985; Brettell: 1985, 1986) ont abordé ce problème. O'Neill a donné son interprétation de l'illégitimité dans un village de montagne du Trás-os-Montes; Brettell dans un village de vallée de la région du Minho. Tous deux ont fondé leur interprétation sur des corrélations entre ce phénomène et d'autres facteurs, variables en fonction de la pertinence plus ou moins grande de ces derniers sur le plan local. Le même phénomène peut avoir des causes différentes, comme les mêmes causes peuvent avoir des effets différents. Pour notre part, nous avons voulu mener une enquête sur ce problème, en utilisant une méthodologie semblable - analyse de registres paroissiaux et enquête ethnographique dans un village de montagne de l'Alto-Minho, Soajo, où nous avons pu antérieurement observer ce phénomène (Callier, 1966). Village de montagne comme celui étudié par O'Neill et dans l'Alto-Minho, région limitrophe de celle où Brettell a mené ses recherches; de façon à pouvoir établir des comparaisons et dégager les constantes et les divergences dans les différentes interpréta-

tions. Dans les limites de cet article, nous nous interrogerons sur l'intensité, la variation et la nature de l'illégitimité à Soajo de 1860 à 1986; sur la place et le rôle des mères des enfants naturels dans la société locale; enfin sur l'interprétation à donner dans ce cas concret au phénomène et à son évolution, sous la forme d'hypothèses ou de pistes de réflexion dans la mesure où il s'agit d'une enquête en cours.

Une *freguesia* de l'Alto-Minho:

Soajo est situé au Nord-Ouest du Portugal dans l'Alto-Minho, à 300 m d'altitude, sur une large terrasse au pied de la Serra do Soajo, à une vingtaine de kilomètres d'Arcos de Valdevez, siège du *Concelho*. La superficie de la *freguesia* est d'environ 1.500 km². C'est une région de montagne de peuplement très ancien ainsi que l'atteste la présence de nombreux vestiges préhistoriques (dolmens et sépultures).

Le nom de Soajo apparaît écrit pour la première fois en 959 dans le testament de Mumadona de Guimarães (Pintor, 1981:5/30). Au XI^e siècle, on le retrouve dans l'inventaire des biens du monastère de Guimarães. On apprend grâce aux *Inquirições*⁴ de 1258 d'Afonso III que les habitants étaient *monteiros do rei*, gardes forestiers et gardes-chasse du Roi. Ils lui payaient des impôts mais jouissaient de privilèges - notamment la dispense du service des armes -, parce qu'ils étaient chargés de la surveillance de leur *Serra*, zone de frontière avec les états de la couronne de Castille. Ce rôle et ces privilèges de frontaliers, renouvelés par les rois successifs, ainsi que l'interdiction faite aux nobles de s'installer sur le territoire de la commune, ont contribué à travers les siècles à conférer aux habitants une réputation d'indépendance et de fierté.

L'introduction du maïs dans le courant du XVIII^e siècle et celle de la pomme de terre au premier quart du XIX^e siècle dans cette zone montagnaise (Medeiros, I, 1984; Ribeiro, 1968) sont à l'origine d'un développement croissant de la surface cultivée. Jusque-là, en effet, cette région avait vocation essentiellement pastorale, en association avec une agriculture de subsistance.

Le maïs et la pomme de terre, plus que le millet, le seigle et la châtaigne, qu'ils vont progressivement et partiellement remplacer, renforcent le système d'économie mixte qui est à la base du peuplement de cette région. La culture du maïs s'est répandue rapidement grâce au système d'irrigation des parcelles pré-existant, et grâce à son association facile avec d'autres plantes dans une polyculture de subsistance. Rappelons qu'Orlando Ribeiro (1962, 1963) attribue à la "révolution du maïs" la création de conditions favorables à la croissance démographique et à l'émigration.

L'activité traditionnelle de ce village repose donc sur une économie agro-pastorale, qui donne au paysage son aspect très contrasté: terres fertiles, cultivées en terrasse et Serra rocailleuse (granit) et aride, partiellement revêtue de forêts, à partir de la fin des années 1940. Le territoire de Soajo est compris dans la zone du Parc National de Peneda-Gerês depuis 1971. Agriculture et élevage sont étroitement complémentaires (Brito, 1953). L'élevage est extensif l'été de fin-mai à mi-septembre, époque où les bovins pâturent dans les *baldios*, terres communales situées en altitude, au-dessus de la zone boisée dans la Serra. Les ovins et les caprins pâturent dans les *bouças*, à flanc de montagne, là où la terre est impropre à la culture, et en dehors des zones boisées. L'élevage des bovins est intensif l'hiver dans les *lameiros*, près constamment irrigués. Car les terres arables sont soumises à une alternance champ/pré commune à une grande partie du Portugal septentrional. En été, les cultures (maïs surtout, associé au haricot; pomme de terre) occupent les champs en terrasse bordés de vigne et de fruitiers, à l'extrémité desquels on dispose des carrés de choux.

Sur le plan démographique, on retrouve les constantes mises en évidence par Serrão pour cette région: à savoir l'émigration masculine, la prédominance du sexe féminin et un pourcentage relativement élevé de naissances illégitimes, qui est le problème central de cette étude.

Les mouvements migratoires sont anciens dans la région et attestés comme tels par les ethnographes de la fin du XIXe. Leite de Vasconcelos qui consacre une "excursion archéologico-ethnographique" à Soajo en 1882 parle d'un double mouvement de la population masculine vers Setúbal comme boulangers et vers l'étranger, surtout le Brésil. José Augusto Vieira reprend cette observation en 1886.

A la suite de la première et surtout de la deuxième guerre mondiale, les pays de destination se diversifient: outre le Brésil, les U.S.A. et le Canada. A partir de 1960, c'est la France qui vient en tête, l'Allemagne et la Suisse à un moindre degré; Andorre comme succédané de la France en 1974. L'Espagne voisine a été de tout temps un lieu de destination, mais comme étape ou pour une migration saisonnière avant de faire le grand saut. Beaucoup de Soajeiros sont partis par Vigo comme passagers clandestins sur les bateaux. L'émigration féminine s'affirme à partir des années soixante, avec les premiers départs vers les U.S.A. et la France; soit en tant que célibataires, soit dans le cadre du regroupement familial. Toutefois, l'émigration masculine a dominé nettement l'émigration féminine et la population restée au village a toujours présenté un excédent féminin.

Les chiffres des trois derniers recensements donnent une idée de son évolution et de l'impact de l'émigration. En 1960, sur le territoire de la *freguesia*, il y avait 846 familles pour un total de 2977 personnes qui se répartissaient en 1398 individus de sexe masculin et 1579 individus de sexe féminin. En fait, de nombreux individus de sexe masculin comptés comme résidents n'habitaient pas Soajo. En 1970, le nombre de familles était réduit à 749, pour un total de 2251 résidents. En 1981, le nombre de familles avait encore baissé: 536 pour une population présente - et non plus résidente - de 1470 individus, répartis en 588 de sexe masculin et 882 de sexe féminin. Entre 1960 et 1981, période d'émigration maximale, la population a chuté de moitié et le déséquilibre entre les sexes s'est accentué.

Jusqu'aux deux dernières décennies, le secteur primaire absorbait la quasi-totalité de l'activité de cette population, dans des exploitations agropastorales morcelées en parcelles dispersées à travers le finage, en faire-valoir direct dans la majorité des cas. En effet, nous sommes dans une région à succession fragmentée et héritage égalitaire selon la classification de Georges Augustins (1982:44). Tous les enfants sont héritiers et peuvent virtuellement constituer des exploitations agricoles indépendantes à l'aide du lot qu'ils ont reçu: partie en *Lameiros*, partie en *bouças*, partie en *horta* ou potager, selon une pratique que l'on retrouve ailleurs en Europe, en Bretagne en particulier (Segalen, 1977). La succession est fragmentée, car chacun des lots créés peut et doit devenir lieu d'une nouvelle exploitation agricole. Celle-ci est composée de terres possédées par le mari et de terres possédées par la femme, trans-

mises les unes et les autres par héritage. On retrouve au Portugal des solutions semblables à celles relevées en Bretagne par Martine Segalen, pour essayer de regrouper des parcelles: échange de terres entre cousins ou entre villageois, rachat ou vente, location de terres appartenant à des cousins, mariage entre cousins héritiers de terres voisines. D'après Augustins (1982:54) se trouve ainsi appliquée une "logique sociale particulière caractérisée par une certaine articulation entre un mode de succession, un mode d'héritage et un mode de relations matrimoniales". Comme en Bretagne, la possession et la redistribution des terres est affaire de parentèle. Il n'y a pas de *casa* (Pina Cabral, 1984³) qui doit se perpétuer de génération en génération, mais "un certain nombre de parcelles sur lesquelles chaque membre d'un groupe domestique a des droits virtuels, actuels ou à venir" (Augustins, 1982:54). Une grande partie du finage est divisée en parcelles qui changent de mains à chaque génération, passant d'un groupe domestique à un autre groupe domestique à l'intérieur d'une même parentèle. Le reste est redistribué en fonction des ventes et des achats.

Selon le recensement agricole de 1979, 66,8% des exploitations ont moins d'1 ha, 22,7% ont de 1 à 2 ha, 9% ont de 2 à 4 ha. Il n'y a que 10 exploitations dont la surface est supérieure à 4 ha et une seule supérieure à 10 ha sur un total de 718. Sur les 664 exploitants, 78% ont plus de 45 ans, et ce sont en majorité des femmes. Un seul exploitant déclare que son exploitation est son unique source de revenus; 3 autres déclarent que c'est la principale source; les 660 restants déclarent avoir d'autres sources plus importantes de revenus. L'économie agro-pastorale n'assure donc plus que partiellement la subsistance; c'est la pluriactivité qui domine. Sommes-nous en présence d'une agriculture résiduelle ou d'une agriculture partielle (Villaverde Cabral, 1987)? Y a-t-il des migrations pendulaires comme dans d'autres régions du Nord-Ouest du Portugal (Ferreira de Almeida, 1987)? A cette dernière question, on peut répondre par la négative car le marché du travail dans la région environnante n'offre pas de débouchés suffisants. Il est plus difficile en l'état actuel de notre recherche de répondre à la première question.

Nous nous bornerons à constater que la population active de Sóãjo combine plusieurs sources de revenus, obtenus par des activités agricoles, un travail salarié, des pensions et des rentes diverses occasionnées par l'émigration, et qu'elle entre donc dans plusieurs rapports de production et d'é-

changes. Dans cette économie agro-pastorale se dessine un processus d'évolution complexe: d'une part on assiste à la décomposition de la petite production parcellaire, d'autre part "au maintien et à la reproduction de cette production comme *appendice* d'autres formes de travail" (Godelier, 1987:279).

Il reste le problème crucial du renouvellement de la force de travail, représentée ici traditionnellement par l'élément féminin. La jeune génération de sexe féminin, de nos jours scolarisée, acceptera-t-elle de prendre la relève? Actuellement, l'agriculture pratiquée à Soajo est entre les mains de femmes qui ont 45 ans et plus. Cette génération, comme celles qui l'ont précédée, a assumé en grande partie seule l'éducation des enfants, grâce à sa force de travail; enfants sans père, du fait de l'émigration ou du fait de la non reconnaissance de paternité.

Les enfants naturels et leurs mères à travers les registres de baptême:

Leite de Vasconcelos (1967:42) distingue plusieurs catégories d'enfants illégitimes. L'enfant *natural* est né de père et de mère célibataires qu'aucun obstacle n'empêche de se marier. Il précise qu'à Lajcosa cet enfant est appelé *pinto silveiro* (poussin de halliers); le *bastardo* est celui dont le père ne pouvait pas épouser la mère au moment de la conception; l'*adulterino* est le fruit d'un adultère; dans le Minho, on l'appelle "enfant de l'amour" (*filho do amor*); l'enfant *espúrio* est né de père inconnu et d'une mère qui a plusieurs partenaires sexuels; le *filho do mundo*, enfant de père inconnu, a un sens très voisin du précédent. Enfin, l'enfant *sacrilego* est indiqué comme étant celui d'une religieuse ayant fait vœu de chasteté. Il est remarquable que Leite de Vasconcelos ne fait pas mention ici de l'enfant de prêtre, cas pourtant assez répandu dans les campagnes portugaises pour que nombre de romanciers du XIXe et de la première moitié du XXe siècle s'en soient faits l'écho. Il complète son énumération par l'observation du Curé de Baçal selon laquelle, dans le *concelho* de Bragança, l'enfant né hors mariage est appelé *zorro* (renard) et *enfeitado* celui qui a été abandonné autour des couvents ou devant une église.

Sur le plan local, les termes utilisés pour désigner l'enfant illégitime sont variés et recourent en partie ceux déjà cités, mais ils ne recouvrent pas de catégories distinctes. Tous les termes, en effet, insistent sur l'exclusion, le rejet plus ou moins total hors de la sphère familiale et sociale. On peut discerner deux champs sémantiques dans ces dénominations. Le premier se rattache au cadre de la maison/famille, mais rejette cet enfant en dehors: *filho de trás da parede* (enfant de derrière le mur), *filho por fora* (enfant du dehors). Le deuxième le repousse hors de la sphère villageoise, vers le monde sauvage: *filho do mundo*, *filho das ervas* (enfant des plantes). Cette dernière désignation est certes à rapprocher de la croyance populaire en des plantes maléfiques qui rendent enceintes les femmes qui les touchent par inadvertance (Leite de Vasconcelos, 1967: 7). Nous rejoignons ici le domaine du *pinto silveiro* et du *zorro* du Trás-os-Montes. Entre ces deux champs sémantiques se placent des désignations de transition, appartenant au milieu agro-pastoral du village, encore humanisé: *filho do patheiro* (enfant du pailler), *filho do campo* (enfant du champ).

Avant de voir si à ces désignations somme toute péjoratives, correspondent ou non les attitudes de la communauté villageoise envers les enfants naturels, il convient d'évaluer à partir des registres paroissiaux leur importance numérique et, dans la mesure du possible, leur qualité d'enfant illégitime: naturel, adultérin etc.

Dans le cadre des registres paroissiaux, l'enfant naturel ou illégitime - ces deux adjectifs sont employés comme synonymes par les prêtres - est dans les plus anciens registres enfant né de père inconnu, c'est-à-dire de père qui ne peut pas ou ne veut pas le reconnaître légalement, un enfant dont seule est indiquée la filiation maternelle. La reconnaissance par le père, rarissime au XIXe siècle, reste un fait peu fréquent jusqu'au milieu du XXe siècle. A partir des années 1950, le nom du père commence à figurer plus souvent, même si l'enfant ne porte pas toujours le patronyme de celui-ci. A la fin des années 60, dans la majorité des cas, l'enfant est naturel seulement parce que ses parents ne sont pas mariés; naturel parce que né hors mariage. Dans ce cas-là, il porte le patronyme du père associé à celui de la mère. Il a donc la double filiation.

Rappelons qu'un nouveau droit de la famille est entré en application en 1978. Cette loi est basée sur l'égalité: égalité entre les sexes, égalité des

parents dans l'exercice du pouvoir parental (Guimarães, 1986: 557-577). Quant aux enfants illégitimes il n'existe plus légalement d'enfants nés de père inconnu. La loi suit donc l'évolution des mœurs. Toutefois, il naît encore à Soajo des enfants dont les mères refusent de donner l'identité du père pour des raisons de convenance personnelle ou à cause de certaines pressions. Ainsi les 23 enfants naturels nés de 1980 à 1986 dans la paroisse se distribuent comme suit:

13 ont un père et une mère célibataires; 2 ont un père séparé et une mère veuve; 2 ont un père marié et une mère célibataire; 1 a un père séparé et une mère célibataire; 1 a un père célibataire et une mère séparée; enfin 4 ont une mère célibataire. Ces 23 enfants ont 18 mères, car 5 d'entre elles ont eu 2 enfants des mêmes pères. Il s'agit de 4 couples de célibataires et du couple séparé/veuve. C'est-à-dire que 17 de ces enfants, soit près des trois-quarts, sont issus de couples vivant en concubinage. Il n'y a que 2 enfants adultérins et 4 enfants dont seule la filiation maternelle est indiquée.

On peut constater d'après les registres de baptêmes qu'un certain nombre de ces enfants meurent avant la première année ou en bas âge, sans qu'il soit possible d'en apprécier le pourcentage avec précision en raison de lacunes et d'oublis probables dans l'indication de ces décès dans les actes de baptêmes. D'autres sont légitimes par le mariage ultérieur de leurs parents⁵, soit 1 ou 2 enfants, soit une série d'enfants à la veille de la mort du père, qui décide de se marier sous la pression de l'Eglise.

Pour désigner les mères de ces enfants, il n'y a pas de termes locaux, comme si on n'osait pas en parler, sinon en termes d'insulte: *mulher do mundo*, *mulher da vida*, réservées aux prostituées. On les appelle plus simplement *amigadas* quand elles vivent avec un homme, ou *mães solteiras* (mères célibataires) si elles sont seules.⁶ Dans les registres paroissiaux, leur état civil révèle en majorité leur qualité de célibataire, mais aussi, on le verra, de veuve, mariée, séparée ou divorcée. Quand il s'agit de femmes mariées, le prêtre indique presque toujours le nom du mari, auquel il ajoute parfois la mention "ausente em terras incertas" pour signifier que le mari a disparu à l'étranger sans donner de nouvelles. Ceci est plus fréquent au XIXe siècle et pendant le premier tiers du XXe siècle. A partir des années 50, quand le nom du père de l'enfant apparaît, les mères sont déclarées souvent *amantizadas*, *amasiadas* ou *amigadas*, même si par ailleurs elles sont célibataires, veuves ou séparées.

C'est-à-dire que l'union consensuelle apparaît aux yeux de l'entourage comme un état plus ou moins stable. La mère ne vit plus seule, mais en concubinage, ainsi que l'attestent les données de 1980-1986 que nous avons vues plus haut. Une partie d'entre elles se marieront après la naissance d'un ou de deux enfants.

Avant d'analyser les données quantitatives de l'illégitimité, nous ferons quelques observations sur les registres paroissiaux. Nous rappelons brièvement que l'on peut consulter dans les églises paroissiales les extraits de baptême, de mariage et de décès de 1860 à 1911,⁷ puis à partir de 1912 jusqu'à nos jours les actes eux-mêmes. Ces documents sont une mine précieuse de renseignements, mais il existe des limites à leur utilisation, variables d'une paroisse à l'autre, en fonction du nombre de prêtres et de leur application à transcrire les données qui ne relèvent pas strictement de leur ministère. Dans la paroisse considérée ici, 17 prêtres se sont succédés de 1860 à nos jours, et ils ont rempli leurs formulaires plus ou moins consciencieusement. Pour la première période, de 1860 à 1911, pendant laquelle les extraits sont manuscrits, les informations sont parfois lacunaires. Par la suite, les formulaires imprimés subissent plusieurs changements, si bien que les données ne sont pas toujours comparables entre elles et l'évolution des phénomènes difficile à saisir. A partir de 1970, sur les registres de baptêmes la profession des parents et celle des parrains ne sont plus indiquées par le prêtre, bien que cette rubrique soit mentionnée sur le formulaire. Sur le nouveau registre de 1980, cette rubrique est supprimée, de même que l'origine géographique des parents. Seuls sont indiqués leur domicile et leur état civil. Pour ces dernières décennies, il est possible de pallier ces lacunes au moyen d'une enquête ethnographique minutieuse.

Enfin signalons que les enfants abandonnés, les *enjeitados* ou *expostos*, originaires de la paroisse, enfants légitimes ou non, échappent à tout comptage, puisqu'ils sont recensés au niveau du *concelho*, à Arcos de Valdevez.

L'illégitimité à Soajo:

Pour les besoins de notre analyse et étant donné l'importance numérique de la paroisse, nous avons exploité jusqu'ici les données suivantes dans les registres de baptêmes: l'ensemble des baptisés de 1860 à 1986 année par année; la date et le lieu de naissance de chaque baptisé; le sexe et la filiation légitime ou illégitime.

A partir des années 1930, époque où le nombre des naissances illégitimes atteint localement son maximum, nous avons retenu pour les enfants naturels: le nom de la mère; son origine géographique et son domicile; sa profession, sa filiation, légitime ou non.

D'autres informations sur l'illégitimité peuvent être recueillies dans les registres de mariages et de décès. Le dépouillement des registres de mariages par exemple permet des recoupements pour la légitimation des enfants naturels par mariage des parents.⁸

Le tableau n° 1 et la courbe des taux de naissances illégitimes montrent un certain étalement de 1860 à la fin du siècle, légèrement inférieur aux 10%. Puis, ce taux va se maintenir autour des 10% avec une légère baisse en 1920 qui précède une montée en flèche vers les années 30 où il atteint 20% - palier qu'il conserve pendant toute la décennie suivante. La baisse s'amorce à partir des années 50 et il retrouve en 60 son niveau du début du siècle. Pour les 7 premières années de la décennie de 80, il est à remarquer que ce taux s'élève sensiblement.

Le taux maximum atteint 20,8% pendant deux décennies, 1930-39 et 1940-49, ce qui correspond aux variations de l'ensemble du pays. Livi Bacci (1971:71-72) signale que cette poussée de l'illégitimité se situe après le Concordat de 1928 et un changement dans la législation du mariage. A cela, il faudrait ajouter la crise économique de 1929 qui a arrêté l'émigration vers les U.S.A. déjà terre d'accueil pour nombre de Soajeiros, et la deuxième guerre mondiale qui a retardé l'installation de nouvelles filières d'émigration. Il est resté sur place une masse flottante de jeunes hommes qui avaient des difficultés à trouver du travail au Portugal et qui, par ailleurs, n'avaient pas les moyens d'envisager de fonder une famille.

Tableau n° 1

Taux de naissances illégitimes

Années	Total de baptêmes	naissances légitimes	naissances illégitimes	taux %
	(1)	(2)	(3)	(3/1)
1860-69	605	546	59	9,7
1870-79	601	542	59	9,8
1880-89	519	474	45	8,7
1890-99	546	494	52	9,5
1900-09	597	534	63	10,5
1910-19	714	635	79	11
1920-29	592	548	44	7,4
1930-39	577	547	120	20,8
1940-49	697	552	145	20,8
1950-59	719	591	128	17,8
1960-69	681	594	87	12,8
1970-79	446	411	35	7,8
1980-86	225	202	23	10,2
Total	7519	6580	939	12,0

Notons que le taux d'illégitimité le plus élevé à Soajo, 20,8, est supérieur à celui enregistré dans le Minho par Brettell, 15,1 (1986: 216), mais nettement inférieur à celui du village du Trás-os-Montes, étudié par O'Neill, 46 (1985:183). L'apogée de ce phénomène ne se situe pas à la même période, à la fin du XIXe et au début du XXe siècles pour les deux autres échantillons de population.

Si le total des baptêmes célébrés à Soajo baisse de façon très sensible depuis les années 70, le nombre de naissances illégitimes accompagne ce mouvement de baisse, mais plus lentement, en particulier dans les années 80. L'illégitimité conserve donc sa pertinence dans l'étude démographique du village, mais sa nature a évolué au fil des ans. L'analyse de l'état civil des mères d'enfants illégitimes de 1930 à 1986 nous permet de mieux saisir l'évolution de ce phénomène.

Tableau n° 2

Mères d'enfants naturels
Etat civil - Filiation en %

Années	Cél.	Veuve	Divor. ou sep.	mariée	<i>amigada</i>	Filiation unique
1930-39	78,3	10,8	7,5	3,3	-	16,6
1940-49	86,9	3,4	2,7	6,9	-	23,4
1950-59	79,7	0,8	-	5,4	14	15,6
1960-69	83,9	-	-	2,2	13,8	29,9
1970-79	34,4	-	-	2,8	62,8	22,8
1980-86	17,4	8,7	4,3	-	69,5	4,3

Dans la première décennie considérée, plus des trois-quarts de ces mères sont célibataires. Le dernier quart est constitué essentiellement de veuves (10,8%) et de divorcées/séparées (7,5%). Les femmes mariées sont très peu nombreuses (3,3%). Le pourcentage de célibataires va encore s'élever jusqu'en 1969, au détriment de celui des veuves et des divorcées, presque nul; celui des femmes mariées se maintenant à un bas niveau. Par contre, il apparaît dès les années 50 une nouvelle catégorie de mères d'enfants naturels, celles qui vivent en concubinage, qui va s'imposer comme la plus nombreuse à partir des années 70 et renverser la proportion: les "vraies" célibataires représentent moins du quart de l'effectif des années 80, 17,4%. Quant aux autres catégories, elles ne sont plus que très faiblement représentées. L'augmentation du nombre des naissances illégitimes enregistrée à partir des années 80 doit être interprétée à la lumière de cette dernière observation pour prendre son véritable sens dans l'histoire de ce mouvement à l'échelle locale. C'est une illégitimité de forme sinon de nature. Ainsi la mère célibataire qui élève seule son enfant ou ses enfants sans père, situation la plus répandue jusqu'à la fin des années 60, fait place à un couple non uni par les liens du mariage - ni civil, ni religieux - mais vivant ensemble dans une relative stabilité dont peut rendre compte le nombre d'enfants issus des mêmes père et mère.

En effet, la majorité de ces femmes n'ont pas eu un seul enfant mais plusieurs.

A la période maximale d'illégitimité correspond le pourcentage le plus élevé de femmes ayant eu plusieurs enfants et en général de pères différents. Dans ce dernier cas, les noms des pères ne figurent pas dans les registres, parce qu'ils ne se souciaient pas de reconnaître un enfant dont la mère avait eu des relations sexuelles avec d'autres partenaires. Nous reviendrons sur cet aspect du problème.

Si le pourcentage de femmes ayant eu plusieurs enfants baisse de façon sensible en 1980-86 par rapport aux décennies antérieures, il convient d'ajouter que dans tous les cas ces femmes ont des enfants du même père dans le cadre d'une union consensuelle.

Tableau n° 3

Pourcentage de femmes ayant eu un seul ou plusieurs
enfants illégitimes

Années	% femmes ayant eu un seul enfant	% femmes ayant eu plusieurs enfants
1930-39	40	60
1940-49	28,4	71,5
1950-59	27,4	72,5
1960-69	36	64
1970-79	44,4	55,5
1980-86	72,2	27,7

Total d'enfants illégitimes 1930-1986 = 538

Total de mères: 259

moyenne

enfant/mère = 2,07

Un autre aspect de l'illégitimité a été signalé par O'Neill (*op. cit.*). C'est l'aspect répétitif de la filiation unique à différents niveaux généalogiques, de la grand-mère à la petite-fille par voie maternelle. Cette dimension de l'illégitimité apparaît très nettement dans notre tableau n° 2 jusqu'en 1979, avec un maximum dans la décennie 60-69, où près de 30% de ces mères d'enfants étaient elles-mêmes des filles naturelles. A cela, il faut ajouter que le phénomène s'étend à l'intérieur du même niveau généalogique. On trouve

plusieurs soeurs et des cousines germaines mères célibataires, sans que nous puissions en déduire pour autant que l'illégitimité concerne une seule couche de la société locale. En effet, il nous a été difficile d'établir quelles couches sociales étaient les plus touchées par ce phénomène, en raison des déficiences à ce sujet de notre principale source d'information, les registres paroissiaux.

Le tableau suivant sur le classement des mères selon la profession n'est pas très fiable, à cause de la fluctuation des catégories données par les prêtres dans le relevé des activités féminines. Pour l'un d'entre eux, les femmes ne pouvaient être que *domesticas* (sans profession), d'où le gonflement anormal de cette catégorie dans la décennie 60-69. Un autre n'établissait pas de différences très nettes entre *lavradeira* et *jornaleira*, cultivatrice (paysanne propriétaire) et journalière, puisque la même personne pouvait alternativement être enregistrée dans l'une ou l'autre de ces catégories. Un troisième n'indiquait que la profession d'*agricultora*. Quand il s'agissait d'une mère de plusieurs enfants, déjà recensée, il était possible de la replacer dans telle ou telle catégorie, mais dans le cas contraire? En outre, à partir des années 70, il n'est plus possible de connaître les professions.

Tableau n° 4

Professions des mères d'enfants naturels en %

Années	ignoré	<i>Lavradeira</i>	<i>Jornaleira</i>	ss profession	autre
1930-39	15	46,7	29,1	9,1	-
1940-49	8,3	51,7	24,1	15,8	-
1950-59	7,8	24,2	55,5	10,9	1,5
1960-69	8	11,5	4,6	74,7	1,1

On peut cependant tirer quelques conclusions de ce tableau, compte tenu de ses limites. Comme partout ailleurs au Portugal, l'illégitimité a touché surtout les couches les plus pauvres de la société locale, qui sont aussi les plus nombreuses, celles des travailleurs agricoles et des très petits propriétaires fonciers. Entre les *jornaleiras* et les *lavradeiras* les moins aisées, travaillant épisodiquement comme salariées agricoles, la différence ici n'était sans doute pas très grande, d'où la confusion établie par le prêtre, probablement issu d'un milieu urbain ou d'un autre milieu rural où la stratification est plus nette. Pourtant, l'analyse de quelques généalogies de familles les plus cossues montre que parmi elles, il n'y a pratiquement pas de mères célibataires (mais de nombreux pères d'enfants illégitimes, conçus avant et après leur mariage). Il est curieux de constater l'absence d'une catégorie professionnelle recensée par Brettell dans une région du Minho où l'aristocratie est présente: celle des *criadas*. En effet, la domestique a été assimilée à la *jornaleira*, car ici elle faisait double fonction, et son activité agricole a prévalu. Les seules professions enregistrées hors du domaine agricole sont: préposée à la distribution du courrier dans les hameaux, et meunière.

Dans l'ensemble, les mères d'enfants naturels, *lavradeiras*, *jornaleiras*, ou sans profession sont des agricultrices qui ont pu élever un ou plusieurs enfants grâce à l'indépendance économique que leur assurait leur force de travail et grâce au type d'activité exercée qui leur fournissait directement leur subsistance.

Illégitimité: essai d'interprétation

Le registre des baptêmes nous a fourni un certain nombre de données qui nous ont permis d'analyser ce phénomène dans son évolution au cours d'un siècle un quart d'observation. Toutefois, on ne peut l'interpréter sans le mettre en relation avec d'autres éléments qui structurent la société locale. O'Neill souligne les corrélations qui existent entre l'illégitimité et les facteurs structurels qui sont à la base de la stratification locale, le régime foncier et la transmission des biens, les stratégies d'alliance matrimoniale. Brettell a

appuyé son argumentation sur une corrélation émigration masculine/illégitimité, qui est exprimée déjà dans le titre de son étude⁹, parce que l'émigration masculine a créé les conditions structurelles pour l'établissement de relations sexuelles pré-nuptiales et hors-mariage. Elle met en évidence les facteurs démographiques: émigration masculine, faible taux de nuptialité, mariage tardif, célibat des femmes en raison du déséquilibre entre les sexes, sans négliger d'autres facteurs, tels que l'avantage du *terço* ("quotité disponible", Medeiros F., 1985: 228) concédé à une fille, le rôle économique important des femmes dans le nord du Portugal.

Quel est à Soajo le poids relatif de ces différents facteurs, ceux qui tiennent à la structure propre de la société locale et ceux qui sont d'ordre économique et démographique, communs à d'autres régions? Dans l'état actuel de nos recherches, il conviendrait plutôt d'avancer que l'interprétation de l'illégitimité ne peut se faire qu'en tenant compte de la convergence ou de la combinaison de ces différents facteurs. Nous n'en passerons en revue que quelques-uns, puisque l'enquête ethnographique qui complète l'analyse des registres paroissiaux est en cours.

En ce qui concerne le mariage, peut-on parler ici de mariage tardif ou de mariage restreint?

Le tableau de l'âge moyen des conjoints au mariage apporte une réponse à la première question.

Plusieurs remarques découlent de l'examen de ce tableau. L'évolution est relativement faible pendant la durée observée, ainsi que les écarts entre les moyennes: pour les hommes, l'âge moyen se situe entre 24,2 et 27 ans; pour les femmes, entre 20,9 et 24,8. L'écart d'âge entre les sexes est peu sensible jusqu'aux deux dernières décennies. Ce faible écart d'âge entre les sexes a déjà été observé par O'Neill et Brettell dans leurs échantillons de population. Par contre les âges moyens au mariage relevés à Soajo sont bien inférieurs à ceux que ces derniers ont constatés dans le Trás-os-Montes et le Minho. Si on examine les chiffres et non les moyennes, on remarque qu'il y a deux catégories de mariage selon l'âge des conjoints:

Tableau n° 5

Age moyen des conjoints au mariage

Années	Hommes	Femmes	dispenses consanguinité en %
1860-69	26,9	24	31,1
1870-79	24,9	24,8	37,5
1880-89	26,5	23,8	20,9
1890-99	25,4	21,3	35,0
1900-09	25	23	29,8
1910-19	25,4	24,2	16,9
1920-29	27	24,7	21,6
1930-39	24,2	22,8	13,0
1940-49	25,8	23,6	17,0
1950-59	26,6	24,5	16,4
1960-69	26,4	22,6	10,1
1970-79	25,9	21,7	13,2
1980-86	24,6	20,9	5,3

1) les conjoints ont entre 20 et 25 ans et un faible écart d'âge entre eux, l'homme étant en majorité plus âgé que la femme, mais pas toujours, ce qui contribue à diminuer davantage l'écart entre les sexes. Dans ce cas de figure, il n'y a pas lieu de parler de mariage tardif.

2) les conjoints ont un grand écart d'âge entre eux, voire même une génération, la supériorité de l'âge revenant tantôt à l'homme, tantôt à la femme. Rappelons qu'il s'agit d'un premier mariage pour les deux conjoints. Ainsi en 1864, un homme de 50 ans épouse une jeune fille de 18 ans; en 1874, un jeune homme de 18 ans épouse une femme de 31 ans; en 1898, un jeune homme de 16 ans épouse une femme de 30 ans. Ce phénomène est une constante, car il s'étale dans le temps. En 1966, un homme de 26 ans épouse une femme de 44 ans; en 1982, un jeune homme de 19 ans épouse une femme de 29 ans. Cette dissymétrie des âges avec supériorité soit du côté masculin, soit du côté féminin s'annule dans le calcul des moyennes. Dans ce cas de figure, on peut dire que pour l'un des conjoints seulement il s'agit d'un mariage tardif, pour lequel on peut avancer des motifs d'ordre économique. On peut admettre que l'homme a attendu pour se marier d'avoir amassé un pécule et acquis des terres ou davantage de terres. La femme a dû attendre d'hériter de terres à la mort de ses parents pour devenir un parti intéressant dans un contexte de marché matrimonial défavorable aux femmes. Le choix du partenaire est guidé par la loi de l'offre et de la demande.

Ici le mariage tardif semble être moins l'élément d'une stratégie matrimoniale complexe qu'un effet des contraintes économiques. Qu'en est-il du mariage restreint? Il peut être restreint à double titre. En premier lieu, il peut être limité aux couches sociales possédant les ressources minimales pour assurer la création d'une nouvelle unité familiale, en excluant les plus pauvres. Cette tendance s'est affirmée au moment des crises économiques internationales (Krach de 1929, première et deuxième guerres mondiales) et des plus fortes pressions démographiques. Elle s'est atténuée au fur et à mesure de l'amélioration des conditions de vie apportée grâce au développement de l'émigration. Un nombre croissant de jeunes a pu envisager de se marier à partir des années 60¹⁰. Ce qui a entraîné une baisse du nombre d'enfants naturels.

En second lieu, le mariage peut être restreint pour des raisons structurelles à l'intérieur de la couche des possédants. Y a-t-il restriction des mariages à un héritier ou une héritière à chaque génération? La préférence pour un héritier unique semble être tout à fait étrangère à la société locale où, rappelons-le, règne le partage égalitaire *post mortem*; peut-être parce que la propriété étant, d'une part, largement distribuée en parcelles, dispersées entre les différentes familles, et faisant, d'autre part, l'objet d'une redistribution à chaque génération, aucune exploitation d'un seul tenant ne justifiait un tel choix (Callier, 1966).

Les stratégies déployées pour éviter une trop grande dispersion ou division de la propriété, et pour constituer des unités d'exploitation viables sont autres. L'endogamie, territoriale et familiale, les migrations internes et l'émigration, dont le but jusqu'à ces 20 dernières années était d'obtenir des liquidités pour acquérir des terres, ont été les plus suivies.

La pratique de l'endogamie s'articule, nous l'avons vu, avec le mode d'héritage. Quand certains mariages unissent des membres de la même parentèle localisée, des cousins qui sont aussi des voisins, les patrimoines fusionnent et la parentèle se trouve renforcée. Selon Augustins, dans les systèmes à succession fragmentée et héritage égalitaire, "on doit s'attendre à rencontrer des mariages entre cousins intervenant au sein de vastes parentèles" (*op. cit.*: 54). Les dispenses au mariage donnent une idée de l'endogamie. Les dispenses de consanguinité¹¹ qui apparaissent dans le tableau n° 5 sont en majorité des dispenses de consanguinité au 2e degré canonique, soit entre cousins germains, et au 3e degré. Souvent la consanguinité existe dans les deux lignées, puisque cette pratique se poursuit au fil des générations. Les mariages entre cousins sont relativement fréquents jusqu'en 1910, car ils atteignent ou dépassent les 30%. Ensuite, ils se situent aux alentours des 15% jusqu'en 1960. Il n'y a de baisse brutale que dans la dernière décennie, puisque de 13,2% en 1970-79, on passe à 5,3% en 1980-86, en raison de l'éclatement du marché matrimonial, conséquence de la mobilité spatiale des jeunes Soajeiros.

Nous ne nous attarderons pas sur le tableau de l'origine géographique des conjoints, dans la mesure où ne sont concernés que les mariages effectués à Soajo.

Il est significatif pourtant que des pourcentages très élevés, supérieurs à 80% et même à 90% pour 5 décennies soient relevés pour des unions réalisées entre natifs de la *freguesia*. En 1979, près des trois-quarts des mariages étaient encore de cette nature. Mais à partir de 1980, les unions entre natifs de Soajo et les unions où un seul des conjoints est de Soajo s'équilibrent.

Tableau n° 6

Origine géographique des conjoints

Années	les 2 de S.		1 seul de S		les 2 d'ailleurs nbre	ignoré nbre	T
	nbre	%	nbre	%			
1860-69	100	81,9	17	13,9	3	2	122
1870-79	100	83,3	19	15,8	1	-	120
1880-89	129	84,8	15	9,8	4	4	152
1890-99	129	94,1	8	5,8	-	-	137
1900-09	142	92,2	12	7,7	-	-	154
1910-19	146	91,8	13	8,1	-	-	159
1920-29	158	94,6	9	5,3	-	-	167
1930-39	100	93,4	7	6,5	-	-	107
1940-49	174	85,7	25	12,3	4	-	203
1950-59	146	79,3	32	17,3	6	-	184
1960-69	160	77,2	42	20,2	5	-	207
1970-79	135	72,5	46	24,7	5	-	186
1980-86	44	48,8	43	47,7	3	-	90

Cette dernière observation rejoint la précédente, qui concernait la baisse des mariages entre consanguins.

Mariage tardif et mariage entre consanguins semblent relever d'une même tactique de mariage d'intérêt. Ce que localement on appelle "*casamentos de mantas verdes*", en faisant allusion ironiquement aux parcelles en herbe ou en maïs, qui sont autant de pièces du trousseau. Ces mariages d'in-

térêt n'éliminent pas complètement l'affectif. Il y a place pour l'inclination, même si le choix est restreint: un cousin ou une cousine parmi plusieurs du même âge, ou de la même condition sociale.

L'examen des généalogies que nous avons pu recueillir, qui s'imbriquent étroitement les unes aux autres au fil des générations prouve que les mariages d'intérêt ou les mariages d'inclination ne sont pas restreints pour des motifs d'ordre structurel, mais plutôt d'ordre démographique. Le célibat féminin apparaît comme la conséquence d'un déséquilibre entre les sexes, lui-même dû à l'émigration masculine. Un certain nombre de ces hommes partis jeunes faire fortune à l'étranger ne reviennent pas prendre femme au pays. Dans un marché matrimonial qui est défavorable aux femmes, ce sont naturellement les filles de propriétaires, assurées de recevoir en héritage une partie des biens des parents qui sont les plus faciles à marier. Le célibat attend les plus pauvres qui restent sur place, mais elles ne sont pas forcément recueillies par un germain marié, à la différence de ce qui se passe en Grèce (Vernier, 1977), du fait de l'important rôle économique des femmes dans la société locale. Après le décès de leurs parents, même si elles sont dépourvues de terre, grâce à leur force de travail elles peuvent mener une vie indépendante, avec ou sans enfant. L'émigration est devenue pour elles aussi une voie de salut.

Ainsi peut-on avancer à titre d'hypothèse qu'à Soajo ni le mariage tardif, localement peu développé, ni le mariage d'intérêt, dans un contexte de déséquilibre des sexes maintenant un fort contingent de femmes célibataires ne suffisent à justifier un taux relativement élevé d'illégitimité - 12% en moyenne pendant toute la période considérée. Il faut recourir à leur combinaison avec d'autres facteurs, tels que l'émigration et la place des femmes dans l'économie locale.

Le rôle de l'émigration au cours du siècle un quart d'observation a évolué. On peut dire en schématisant à l'extrême que ses effets qui ont pu paraître globalement négatifs sont devenus partiellement positifs à partir du tournant des années 60.

Nous avons vu qu'à Soajo, l'émigration masculine, de type économique, présentait un double aspect avec une durée variable: soit migration interne vers Setúbal et Lisbonne, d'une durée annuelle; soit émigration de longue durée vers des pays lointains, essentiellement le Brésil, puis à partir du

premier tiers du XXe siècle vers les U.S.A. Après la deuxième guerre mondiale, le Canada et les U.S.A. ont remplacé le Brésil comme destination préférentielle, sans pour autant que cesse le mouvement de migration interne vers le sud du pays. Aux U.S.A. s'est faite une concentration sur la côte Est, à Rhode-Island en particulier. Au Canada, les pôles de fixation sont plus variés. Dans l'ensemble des liens sont maintenus avec le lieu d'origine et certains jeunes reviennent au village natal pour se marier. Mais on sait que ce type d'émigration engendre un dérèglement du marché matrimonial (Vernier, 1977) avec un excédent de femmes. Un autre effet indirect de l'émigration masculine est dû à l'absence de contrôle exercé sur les femmes de la famille de la part du père, de l'époux ou du frère. On peut dire qu'une part de ce contrôle masculin est transférée à l'ensemble de la communauté villageoise et en particulier à ses composants féminins (Callier, 1966). Mais la communauté est totalement inopérante quand il s'agit d'exercer une pression pour contraindre au mariage celui qui a rendu enceinte une jeune fille, et se gardera bien d'intervenir. Il est certain que l'absence d'éléments masculins dans l'entourage familial de la jeune fille facilite son exploitation sexuelle (Brettell, *op. cit.*).

L'émigration peut jouer un rôle positif. Si elle apparaît dans un premier temps comme une soupape de sécurité permettant au jeune homme de fuir le mariage ou une autre forme d'engagement plus stable que des relations sexuelles fortuites, elle devient aussi à partir des années 1965-70, époque où les Soajeiras commencent à être plus nombreuses à émigrer, un moyen pour celles-ci de faire leur vie autrement que selon la voie traditionnelle. C'est une alternative au mariage sur place ou au célibat avec ou sans enfant, avec dans les deux cas une vie consacrée aux travaux agricoles. Avoir un enfant naturel n'est plus un obstacle au mariage pour une femme qui émigre. Celles qui se marient à l'étranger ou dans une ville du sud du pays échappent au modèle de la fille naturelle qui engendre à son tour des enfants naturels. D'une façon générale, la jeune Portugaise qui émigre avec ses parents dans le cadre du regroupement familial et qui gagne sa vie à l'étranger est un parti intéressant pour un jeune villageois qui veut émigrer, plus intéressant même qu'une jeune fille du village qui héritera des terres de ses parents. L'émigration a entraîné une nette dévalorisation du patrimoine foncier et a profondément bouleversé les anciennes relations riches/pauvres, ici comme dans tant d'autres villages portugais, Pitões das Júnias dans le Gerês voisin, par exemple (Guerreiro,

1978). Il y a donc un renversement de la position des filles à marier selon leur condition sociale. Celles qui ont le plus de terres ne sont pas dorénavant les mieux placées (Vernier, *op. cit.*). Ainsi les conditions du marché matrimonial ont changé et ont évolué favorablement pour les femmes qui sont devenues mobiles. L'émigration massive de ces 25 dernières années et l'élévation du niveau de vie qui a facilité les mariages ont entraîné une baisse des naissances illégitimes. Pour O'Neill (1985) et Pina Cabral (1984a), c'est le seul effet notable de l'émigration sur le phénomène de l'illégitimité. Entre 1960 et 1970 ont émigré en effet les couches rurales les plus pauvres, celle des *jornaleiras*, parmi lesquelles on relevait le plus fort pourcentage de mères célibataires.

Non seulement le nombre de mères célibataires a diminué, mais aussi, peut-on ajouter pour les plus âgées d'entre elles, s'est améliorée leur position sociale au sein de la communauté. Grâce à l'émigration de leurs enfants naturels qui se sont fait une situation à l'étranger, certaines jouissent d'une fin de vie heureuse dans une belle maison construite par eux, et entourées de l'estime générale. Car la réussite économique qui sanctionne aux yeux de tous les qualités de travailleur acharné, persévérant, mais encore habile voire astucieux, suscite l'admiration et une valorisation du statut, à la fois des enfants et de la mère. La vieillesse de certaines de ces mères est plus enviable que celle de l'épouse du propriétaire aisé qui travaille durement sur ses terres jusqu'à un âge avancé. On peut dire que l'émigration a entraîné aussi dans ce cas un renversement des situations.

A plusieurs reprises, nous nous sommes référés à la place prépondérante des femmes du Minho dans l'économie rurale traditionnelle. A Soajo en particulier (Callier, *op. cit.*), l'agriculture est entre leurs mains¹² qu'elles soient mariées ou non. Ce qui leur confère une relative indépendance économique pour assurer la subsistance quotidienne. Une mère célibataire sait qu'elle peut compter sur la solidarité villageoise pour trouver du travail rémunéré en nature ou en espèces. Souvent des parcelles leur sont cédées par des propriétaires qui ne les exploitent pas, pour faire leur potager et leur maïs. Elles élèvent quelques chèvres et moutons sur les terres communales. Leur problème est l'avenir des enfants après l'adolescence. Nous avons vu que dans de nombreux cas, par le passé, les filles suivaient la même trajectoire que leur mère. Mais l'examen des mariages célébrés dans la *freguesia* montre que le fait d'être enfant naturel n'est pas un obstacle au mariage. Il est fréquent de

rencontrer des unions où l'un des conjoints est enfant naturel, rarissime des unions où les deux le sont. L'émigration massive à partir des années 60 a été la voie de salut pour la majorité de ces enfants, garçons ou filles, avec une implantation en général dans le lieu de destination. Pourtant il arrive aussi, comme nous l'avons vu, que les enfants s'unissent pour faire construire une maison pour leur vieille mère, qu'ils visitent pendant les vacances. Cette maison et ce lien avec leur mère leur servent de point d'ancrage dans leur communauté d'origine. D'autres y font construire une maison pour eux-mêmes, en fonction de leur projet de vie. Dans ce cas de figure, les enfants naturels ont parfaitement joué leur rôle d'"assurance vieillesse" décrit par Brettel (1985). En effet, on peut considérer que dans un contexte où le célibat semble définitif pour une grande partie des femmes et où la famille nucléaire reste la norme idéale, la naissance d'un enfant illégitime est sinon recherchée du moins acceptée de bon gré. Si la femme est privée du mariage, elle garde certains droits à l'amour, selon le consensus de la communauté; le droit à l'amour maternel sans aucune réserve, le droit à l'amour physique et sentimental, à condition de ne pas détruire l'ordre social, ni de revendiquer pour elle seule le domaine affectif, en se vantant que l'homme la recherche "por boniteza e não por dinheiro" (pour la beauté et non pour l'argent).

Si on peut admettre que l'illégitimité dans le nord du Portugal n'est pas un phénomène marginal, mais qu'elle est intégrée au tissu social et nécessaire à la reproduction de la société (O'Neill, 1984; Iturra, 1987), il n'en demeure pas moins vrai qu'elle ne représente pas une norme. N'oublions pas que dans certaines régions, comme la Beira-Baixa par exemple, les cas de naissance illégitime sont rarissimes, et cette caractéristique n'a pas de signification dans le corps social (Santos A. 1986). Dans l'ensemble du pays, la famille nucléaire dont la reproduction s'effectue au fil des générations représente la seule norme, à partir de laquelle est jaugée toute autre forme de famille. On peut se demander alors comment se comporte au quotidien la société locale envers ses enfants naturels, désignés sous des appellations somme toute d'exclusion, et envers leurs mères. La règle de comportement implicite nous est suggérée par les dénominations péjoratives citées plus haut. Mais de la règle à la pratique, l'écart peut être considérable.

Comme dans toute situation d'interconnaissance généralisée, c'est le comportement individuel des uns et des autres, discret ou provoquant, qui

déterminera leur plus ou moins bonne intégration dans le village. Globalement, il n'y a pas de discrimination envers l'enfant naturel, qui n'est pas tenu pour responsable de son écart, dont il est très jeune informé par la *vox populi*. Il est fréquent qu'il connaisse son père. La communauté se protège d'un inceste éventuel entre demi-frère et demi-sœur qui ignoreraient leur consanguinité. En outre, le fait d'avoir un enfant hors mariage pour un homme n'est ici en aucune façon une obligation au mariage avec la mère, ni à la reconnaissance de l'enfant, ni à son entretien. Le secret absolu n'a pas de nécessité. Par contre, s'il veut aider financièrement son enfant, il s'efforcera de le faire à l'insu de la famille et du groupe, surtout s'il est marié. Dans l'ensemble, il n'y a aucune règle établie dans les relations entre les membres de cette parentèle. Elles vont de l'indifférence totale, ou de l'ignorance affichée à la reconnaissance et à la fréquentation assidue. La réussite économique des enfants naturels est un puissant facteur de promotion et de reconnaissance des liens de parenté de la part de la famille officielle.

Quant aux mères, elles ne peuvent pas être considérées dans leur globalité. Brettel (1985) en a brossé trois portraits: la *lavradeira*, fiancée abandonnée, la *jornaleira*, femme sans honte, la *criada*, exploitée sexuellement, qui ne sont pas jugées de la même façon par la communauté, en raison de la disparité de leur capital symbolique (Vernier, *op. cit.*). Si la *criada* éveille la commisération et l'indulgence de par sa position de victime, on attend de la *lavradeira*, trompée par un unique amant, une attitude plus digne et réservée en accord avec la réputation de sa famille. La *jornaleira*, comme la *criada*, n'a pas de réputation à défendre, et un très faible capital symbolique. Une fois abusée, elle mènera une vie sexuelle libérée par la certitude que la voie du mariage lui est désormais close, et elle aura des enfants de pères différents. On a vu que cette situation, maintenue jusqu'à la vague d'émigration des années 60, s'est considérablement modifiée. Il nous semble que le clivage le plus important dans la façon dont s'exerce à leur égard le consensus de la communauté s'est fait de tout temps à un autre niveau: entre les femmes mariées et les autres; entre les femmes qui n'étaient pas libres et ont trahi les liens sacrés du mariage et celles qui pouvaient virtuellement régulariser leur situation parce qu'elles étaient célibataires, veuves ou séparées, des femmes qui ne remettaient pas en cause l'ordre social. L'honneur de la famille est moins rattaché à la virginité de la fille qu'à la chasteté de l'épouse (Brettel, 1985, 1986).

Le très faible pourcentage de femmes mariées ayant eu un enfant hors mariage pendant toute la période considérée atteste que cette forme d'illégitimité était mal reçue par la communauté.

Conclusion

Somme toute, à défaut de l'accès au mariage qui est toujours présenté comme la solution idéale, mais qui ne peut pas être garanti à l'ensemble des femmes, le droit à la maternité hors mariage fait l'objet d'un consensus de la part de la famille et de la communauté. Quand l'accès au mariage s'est ouvert plus largement à cause d'une plus grande mobilité spatiale et verticale de la population, le nombre d'enfants naturels a incontestablement diminué, sans pour autant devenir nul. Le caractère d'illégitimité de ces enfants a changé. L'enfant naturel d'aujourd'hui est reconnu par son père, qui est dans la plupart des cas le compagnon déclaré de sa mère. Nous retrouvons ici une situation très proche de celle observée dans l'Alentejo depuis un demi-siècle (Descamps, 1935): 85; Lima dos Santos, 1970; Livi Bacci, 1971: 72 et suivantes), avec parfois une régularisation de l'union, suite à la naissance d'autres enfants.

L'illégitimité ne renvoie plus, comme par le passé, à une copie imparfaite de la famille nucléaire idéale. Cette copie formait une constellation de plusieurs enfants de pères différents autour d'une même mère. A une époque où l'émigration éloignait de façon durable les hommes de leur famille, les cellules familiales qui restaient au village se ressemblaient extérieurement: une mère et des enfants; légitimement ou illégitimement constituées. Une mère et les enfants issus du couple; une mère et des enfants issus de celle-ci et de pères différents.

De nos jours, la famille illégitime est plus souvent une variante de la famille nucléaire légitime ou une étape vers sa réalisation. L'enfant élevé sans père, ni officiel ni officieux, est de façon plus restrictive l'adultérin ou le bâtard dont le père ne pourrait pas épouser la mère. Y a-t-il encore une place pour lui et sa mère dans une société rurale en plein bouleversement?

NOTES

1. La *freguesia* (paroisse) est la plus petite division administrative, correspondant à une commune. 2. Les enfants abandonnés, *expostos* ou *enjeitados*, de la moitié sud du pays étaient comptabilisés dans la capitale.
3. Nous laissons délibérément de côté dans le cadre de cet article l'aspect religieux du problème, et nous renvoyons à Brettell, 1986: 58-69.
4. Les *Inquiriões* sont des enquêtes administratives effectuées sur ordre du Roi.
5. Nos sources ne nous permettent pas de quantifier de façon certaine cette donnée.
6. Teresa de Jesus Albino qui fait une analyse des dénominations employées dans le Trás-os-Montes signale le terme de "rata", utilisé avec une connotation injurieuse, 1986: 683-95.
7. Pour plus de détails sur l'histoire des registres paroissiaux nous renvoyons à Serrão, 1968, Vol. III:560-62; O'Neill, 1984: 409-415; Brettell, 1986: 269-274.
8. Nous n'avons pas encore dépouillé les registres de décès.
9. "Male Migrants and Unwed Mothers", 1985.
10. La baisse du nombre des mariages en chiffres absolus enregistrée depuis 1970 ne doit pas faire illusion, car le chiffre de la population présente a considérablement baissé, Cf. *Supra*.

11. Nous n'avons pas retenu les dispenses d'affinité qui, d'ailleurs, apparaissent le plus souvent quand il y a remariage. Ainsi en 1870, 1886, 1921 et 1923 des veufs ont épousé une soeur de leur épouse défunte.
12. Leur discours à cet égard est assez ambigu, partagé entre leurs lamentations sur une *vida escrava* et l'affirmation de leur force physique et de leur capacité de travail, qui s'ajoutent à un puissant amour de la terre. Elles se vantent de travailler comme des hommes et d'effectuer des tâches qui, ailleurs, sont réservées à ces derniers: le maniement de la faux, la fabrication des meules, l'abattage des porcs. Toutefois, les hommes présents se réservent l'usage de toute la machinerie agricole: motoculteur, tracteur, sulfateuse, en prétextant que les femmes n'entendent rien à la mécanique....

BIBLIOGRAPHIE

- ALBINO Teresa de Jesus, 1986, "Mães solteiras numa aldeia transmontana" *Análise Social*, Vol XXII (92-93), 3^a - 4^a: 683-95.
- ALMEIDA João Ferreira de, 1987, "Structures agraires et migrations pendulaires: une région du nord-ouest du Portugal", *Informations sur les Sciences Sociales*, Londres: Sage Publications, Vol. 26, n° 2: 285-318.
- AUGUSTINS Georges, 1982, "Esquisse d'une comparaison des systèmes de perpétuation des groupes domestiques dans les sociétés paysannes européennes" *Archives Européennes de Sociologie*, Vol. XXIII: 39-69.
- BRETTELL Caroline, 1985, "Male Migrants and Unwed Mothers: illegitimacy in a Northwestern Portuguese town" *Anthropology* 9 (1/2): 87-110.

1986, *Men who migrate, Women who wait: population and history in a northern Portuguese Parish*, Princeton: Princeton University Press.

BRITO Raquel Soeiro de, 1953, "Uma aldeia da montanha do Minho: o Soajo - Estudo de Geografia humana" *Revista da Faculdade de Letras Universidade de Lisboa*, T. XVIII, nº 1-2: 88-132.

CABRAL João de Pina, 1984a "As mulheres, a maternidade e a posse da terra no Alto Minho" *Análise Social*, Vol. XX, nº 80, 1º: 97-112. 1984b "Comentários críticos sobre a casa e a família no Alto Minho rural" *Análise Social*, Vol. XX, nº 81-82, 2º e 3º: 263-84.

CABRAL Manuel Villaverde, 1987, "Pluriactivité et stratégies paysannes d'abandon de l'agriculture: deux exemples", *Information sur les Sciences Sociales*, Vol. 26, nº 2: 319-44.

CALLIER Colette, 1966, "Soajo, une communauté féminine rurale de l'Alto-Minho" *Bulletin des Etudes Portugaises*, T. 27: 237-78.

CARQUEJA Bento, 1916, *O Povo português, aspectos sociais e económicos*, Porto: Livraria Chardron ed.

DESCAMPS Paul, 1935, *Le Portugal - Vie sociale actuelle*, Paris: Firmin-Didot.

GODELIER Maurice, 1987, "L'analyse des processus de transition" *Information sur les Sciences Sociales*, Vol. 26, nº 2: 265-84.

GUERREIRO Manuel Viegas, 1978, *Pitões da Júrias, Serviço Nacional de Parques, Reservas e Património Paisagístico*, Lisboa.

GUIMARÃES Elina, 1986, "A mulher portuguesa na legislação civil" *Análise Social*, Vol. XXII, 3º - 4º: 557-77.

- ITURRA Raul, 1987, "A reprodução no celibato" *Ler História*, nº 11: 95-105.
- LIVIBACCI Massino, 1971, *A Century of Portuguese Fertility*, Princeton: Princeton University Press.
- MAPAS de apuramento provisório do recenseamento agrícola, 1979, Entre Douro e Minho.
- MEDEIROS Fernando, 1985, "Groupes domestiques et habitat rural dans le nord du Portugal. La contribution de l'école de Le Play (1908-1934)" *Les campagnes portugaises de 1870 à 1930: image et réalité*, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, déc. 1982, Paris, Centre Culturel Portugais: 215-41.
- MEDEIROS Isabel M., 1984, "Acerca do povoamento da Serra da Peneda" *Terra de Val de Vez*, nº 7: 39-56.
- O'NEILL Brian, 1984, *Proprietários, Lavradores e Jornalceiras*, Lisboa: Publicações Dom Quixote.
- 1985, "Jornaleiras e Zorros: dimensões da ilegitimidade numa aldeia transmontana, 1870-1978" *Les campagnes portugaises de 1870 à 1930: image et réalité*. Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, 1982, Paris, C.C.P.: 173-214.
- PERISTIANY John, 1967, *Honor and shame: the values of Mediterranean Society*, London: Weidenfeld and Nicolson.
- PINTOR M. A. Bernardo, 1981, "Por terras de Soajo, São Bento do Cando, na freguesia de Gavieira" *Terra de Val de Vez*, nº 2: 5-30.
- X RECENSEAMENTO Geral da População - 1960.

XI RECENSEAMENTO da população - 1ª Recenseamento da habitação - 1970.

XII RECENSEAMENTO Geral da população - 2ª Recenseamento Geral da habitação - 1981.

RIBEIRO Orlando, 1962, *Aspectos e problemas da expansão portuguesa*, Lisboa, 2 ed.

1963, *Portugal. O mediterrâneo e o atlântico*, Lisboa, 2 ed.

1968, article "milho" *Dicionário de História de Portugal*, sous la direction de Joel SERRÃO, Vol. III: 58-64.

SANTOS Armindo dos, 1986, *Configurations spatiales et organisation sociale: structure agraire et système de parenté dans le village de Chãos de la région de Beira-Baixa au Portugal*. Paris, EHESS, thèse de doctorat.

SANTOS Maria de Lurdes Lima dos, 1970, "Contribuição para uma análise sociográfica da família em Portugal" *Análise social*, VIII: 41-95.

SEGALEN Martine, 1977, "Household structure and family cycle. Five generations in a French village" *Journal of Family History*, 223-236.

SERRÃO Joel, 1963-71, *Dicionário de História de Portugal*, Lisboa: Iniciativas editoriais, Vol. I à IV.

1987, *Da situação da mulher portuguesa no século XIX* Lisboa: colecção Horizonte, nº 48.

VASCONCELOS José Leite de, 1927, *De terra em terra*. Excursões arqueológico-etnográficas através de Portugal (Norte, Centro e Sul). Lisboa, Imprensa Nacional, Vol. I.

1967, *Etnografia Portuguesa*, Livro III - Vida tradicional portuguesa.

VERNIER Bernard, 1977, "Emigration et dérèglement du marché matrimonial" *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 15: 31-58.

VIEIRA José Augusto, 1886, *O Minho pitoresco I*, Lisboa.

*TRANSMITIR PARA MANTER: Transmissão
e preservação do património
numa aldeia do Barroso*

António CASTANHEIRA (UNL, Lisboa)

A aldeia de Salto é sede de uma vasta freguesia do concelho de Montalegre, distrito de Vila Real, no norte de Portugal, formando a parte Sul da região o Barroso. Povoamento muito antigo, data já das primeiras colonizações celtas no milénio anterior à era cristã. No século VI da nossa era mostra uma organização, quer económica quer religiosa, de grande realce como se depreende do facto de nas actas do Concílio de Lugo,¹ após a conversão dos Suevos ao cristianismo, se incluir esta aldeia como uma das trinta freguesias que faziam parte da diocese de Braga.

Conhece-se relativamente bem a história da aldeia desde o início da nacionalidade portuguesa.² A comunidade aldeã parece ter consciência dessa antiguidade e construiu para si narrativas de historicidade a maior parte das quais ligadas à figura de D. Nuno Álvares Pereira, o Condestável no tempo de D. João I, que casou com uma senhora oriunda de uma família desta região.

À primeira aproximação, nota-se que o aglomerado antigo da aldeia mantém uma aparência relativamente imutável e as transformações originadas pela emigração deste século não se deram no seu interior, como acontece em muitos aglomerados rurais portugueses, mas deram nascimento a novos arroteamentos e construções na sua quase totalidade situados para norte, em terrenos baldios e de nula produtividade agrícola. Um tal conjunto de factos tem uma explicação específica decorrente da organização socio-económi-

ca e familiar e tem estruturado a vida desta aldeia, tanto quanto agora sabemos, desde o século XVII.³

A investigação de tal organização interessou-nos desde os primeiros contactos que tivemos com a aldeia. E os indícios conjugaram-se numa percepção de que os sistemas de organização doméstica, o domínio da produção agro-pecuária e, culminantemente, as estratégias de herança e transmissão do património familiar estariam na base da compreensão do modo de ser característico desta aldeia. A importância dessa investigação pareceu-nos advir do facto de que poderia trazer um contributo considerável ao estudo das estruturas rurais portuguesas, da história da família em geral, das práticas de herança em particular.⁴ Tal estudo poderia ainda incluir-se nas investigações que se têm vindo a fazer na Europa do Sul, designadamente no Norte de Espanha, no Sul de França, na Itália e na Grécia.⁵

Para além da observação directa e entre outros métodos utilizados, realizámos entrevistas pessoais quer com famílias moradoras no núcleo antigo da aldeia quer com os moradores das novas habitações que se têm construído para norte. Essas entrevistas deram-nos a certeza de que a hierarquização social assentava numa distinção entre as famílias de lavradores, as "Casas", e os "pobres" ou famílias de criados e seus descendentes.⁶ Por exemplo, tradicionalmente só os lavradores têm estatuto e recursos suficientes para organizar a festa anual a Santa Maria de Salto, a Senhora do Pranto, padroeira da freguesia. Só os lavradores eram terratenentes e dominavam a produção agrícola, sendo o resto da população seus criados e por vezes assalariados. O nosso objectivo era compreender como se estruturou e manteve esta orgânica.

Descobrimos que as famílias das *Casas* guardavam conjuntos muito significativos de documentos notariais e manuscritos pessoais que de certa maneira nos contavam a história da família e nos revelavam os passos legais mais importantes dados pelos sucessivos proprietários. Noção que logo explicaremos, a *Casa* apresenta-se como estrutura básica e a sua transmissão e manutenção indivisa como objectivos essenciais de todas as estratégias domésticas e sociais.⁷

As "Casas" de lavoura que existem em Salto são 6: a do Capelo, a do Jorge, a do Borrallheiro, a do Eirô, a do Capitão e a do Ferreiro. A sua situação actual não é homogénea. As duas últimas estão praticamente extintas visto que uma foi vendida recentemente e outra encontra-se sem explorações agrícolas e a sua proprietária é solteira, idosa e doente, sem descendência a quem possa transmitir a Casa. Aliás esse é também o drama dos proprietários das Casas "do Capelo" e "do Borrallheiro" que, por serem solteiros, não vêem solução para a transmissão do património, tanto mais que nenhum dos sobrinhos que têm se mostra interessado em aceitar o encargo de dar "seguimento" a uma Casa de lavoura. De qualquer modo, quatro destas Casas estão em franca dinâmica produtiva e em condições de evolução e manutenção no que se refere aos aspectos económicos. Embora não seja aqui lugar para essa questão, é claro, que o aparecimento de problemas para arranjar herdeiros interessados no trabalho agrícola e na ligação à terra é uma questão de mudança de valores. As próprias Casas acompanharam esta mudança na medida em que proporcionaram uma mobilidade geográfica e social aos seus descendentes. Isto é, pretenderam acompanhar os critérios de estatuto social elevado, mandando estudar os seus filhos mais novos e encaminhando-os para profissões liberais.

Estas seis Casas mantêm o domínio sobre os recursos fundiários e consequentemente sobre a produção desde, pelo menos, o princípio do século XVII. De facto, os documentos encontrados guardados nas Casas, em caixas e arcaas, remontam aos primeiros anos de seiscentos e já nos dão clara notícia destas famílias e da organização social e familiar da aldeia. Também em documentos interessantes do princípio do século XIX que incluem listas das contribuições predial e industrial, a chamada décima, vemos que são estas seis famílias que pagam mais de quinhentos reis, pagando todos os outros contribuintes cerca de cem ou menos. Tal situação mantém-se em documentos idênticos da segunda metade do mesmo século. Tudo nos levou, como dissemos, a compreender que estas famílias se mantinham no topo da hierarquia social da aldeia há vários séculos e que as Casas eram realidades permanentes na base da organização social local. Como foi isto possível? Como se manteve a indivisibilidade da Casa? Que mecanismos actuaram em ordem a este funcionamento uniforme? Que estratégias foram adoptadas com vista a este objectivo englobante de defesa da Casa?

A organização das informações recolhidas permitia-nos fazer emergir um modelo de actuação dos proprietários das *Casas* quando se confrontavam com a necessidade de transmitirem o seu património e de, após a sua morte, assegurarem o "seguimento" da Casa. Quando esse modelo começou a ficar suficientemente claro, concluíamos que conhecíamos bem a história de muitos dos proprietários das *Casas* de diferentes séculos e que alguns se adequavam quase perfeita e completamente a esse modelo e que poderiam servir como exemplos elucidativos desses processos de actuação que pretendemos evidenciar.

Na "Casa do Jorge", hoje propriedade de Manuel António Barroso, foi-nos facultado o estudo de mais de uma centena de documentos, a maior parte dos quais são traslados de escrituras de testamentos, dotes, contratos de compra e venda, notas de empréstimo e dívida, sentenças cíveis de raiz, manuscritos pessoais, cartas, etc. Esses documentos cobrem o final do século XVII, todos os séculos XVIII e XIX, sendo o mais antigo de 1675 e o mais recente já de 1936, embora apareçam referências a esta *Casa* em documentos mais antigos que encontrámos noutras.

Quando encontramos conjuntos significativos de documentos sobre um único proprietário, é lícito concluir que durante a sua vida à frente da Casa, esta passou por um período de grande prosperidade e mesmo acrescentamento patrimonial e que o facto de guardar os documentos mostra a sua preocupação com o andamento e transmissão dela. São portanto proprietários modelares na condução das estratégias essenciais à manutenção patrimonial que pretendemos agora compreender.

Encontrámos na "Casa do Jorge" 25 documentos todos referentes a alguém denominado e assinado sempre como PEDRO JORGE, tetravô do actual proprietário da *Casa* entre 1753 e 1800. Pensámos de início que a casa devesse o seu nome a esta pessoa, pois os apelidos dos elementos masculinos no século XVII foi Gonçalves, no século XVIII foi Gonçalves Pereira, julgamos que por causa do apelido da esposa de Pedro Jorge, como veremos, e hoje é Barroso por a linha de herdamento ter passado no princípio deste século para uns sobrinhos da parte feminina. Duvidamos agora disso pois grande parte do património que, como se verá, herdou de seu pai, António Gonçalves, este o tinha recebido em doação de um tio que morreu sem filhos

e se chamava também PEDRO JORGE (ver Diag. nº 1). Existe também o texto desta doação.

Do conjunto de documentos referido depreendemos toda a teia de relações e movimentações domésticas e sociais, ao menos nos seus fios fundamentais, que nesta *Casa* se tramou durante meio século e tornou eficazes as estratégias conducentes ao objectivo essencial: a sua preservação e indivisibilidade.

No final deste trabalho, daremos em anexo uma relação sucinta deste conjunto de documentos que servirá de base mais próxima às nossas afirmações.

A Transmissão Patrimonial e as Estratégias de Preservação da Casa

Passemos então à história de PEDRO JORGE, lavrador e morador na freguesia de Santa Maria de Salto, termo da Vila de Montalegre, proprietário da *Casa* da lavoura chamada "do Jorge", com casa de morada, eira, canastro, cobertos e cortes no centro da aldeia sobredita de Salto, e com propriedades diversas e moinho com sua levada nos limites da mesma aldeia.

Os seus dados genealógicos mais directos e importantes encontram-se no diagrama nº 1 e desse diagrama podemos concluir, acrescentando outras informações que temos, os passos mais importantes da sua relativamente longa vida. Pedro Jorge era o filho mais velho de António Gonçalves e Catarina Gonçalves, neto paterno de Jorge Gonçalves e Maria Alves. Não conhecemos o seu registo de nascimento mas deve ter nascido no início da terceira década, casa em 1753 com Joana Pereira, filha de Domingos Gonçalves e Maria Pereira, lavradores do lugar de Pereira, uma das 18 freguesias de Salto. Desse casamento tem 9 filhos (ver Diag. nº 1). Pedro Jorge morre em 1800 ou 1799 e sua mulher sobrevive-lhe 15 anos, habitando a casa em companhia do seu quinto filho, Padre Domingos que é coadjutor em Salto, após o que se torna proprietário e senhor da *Casa* o filho varão mais velho António, como iremos ver.

Achámos por bem transcrever na íntegra os documentos limites, digamos assim, desta existência: aquele em que recebe de seus pais o terço de todo o património familiar - o treslado da escritura de dote e contrato de casamento e aquele outro em que ele próprio transmite o património recebido e aumentado, assegurando a continuidade da sua *Casa* - o seu testamento conjunto com a mulher. Parece-nos importante uma leitura total destes dois documentos pois eles representam o veio de funcionamento orgânico dos mecanismos da manutenção indivisa da casa, o núcleo central do sistema cujo modelo se pretende evidenciar. Ao longo deste trabalho iremos fazendo referências a estes e outros documentos indicando-os pelo número que lhes cabe na lista anexa a que fizemos alusão.

Como vemos pela leitura do Documento A, os pais de Pedro Jorge decidem casá-lo com uma rapariga do mesmo nível social e económico, dotam-no com o terço de todos os seus bens e dão-lhe como condição o viver com eles, isto é, residirem na casa de morada da família, para não falar na obrigação de lhes "fazer os bens da alma", ou seja o enterro e as dezenas de missas de sufrágio. Em contrapartida, ele é o "morgado nomeado". Nota-se claramente que este documento e o momento que ele representa, é o ponto de chegada de toda uma movimentação familiar, é o acordo de todas as vontades dos elementos da *Casa* naquele que receberá a incumbência de a "fazer seguir". Como vemos na segunda parte da escritura de dote a que nos estamos a referir, também os tios solteiros que ficaram vivendo na casa se apresaram a transmitir-lhe todos os bens quer móveis, quer de raiz. E, pelas condições que lhe impõem, não para fazerem de seu sobrinho Pedro Jorge um homem rico, mas para uma reconcentração de bens no património da Casa.

Aliás também seu tio João o fizera herdeiro dos bens de prazo, como podemos ver no conjunto de documentos em que ele pede autorização ao Colégio de S. Jerónimo de Coimbra para se tornar titular desse emprazamento. (Todas as outras casas de Salto tiveram propriedades em regime de prazo do referido Colégio, assim como do Mosteiro de Santa Maria de Bouro ou de um fidalgo de Lanego).

O pai de Pedro Jorge, pode fazer uma partilha igualitária pelos filhos o que, como é obvio, não lhe permitirá atingir o objectivo em causa. A al-

ternativa que ele procura é um processo que, em última análise, lhe possibilite transmitir a *Casa* na íntegra a um só dos filhos. Manter a integridade da casa significava que, além da casa de habitação familiar, a casa de morada como ainda hoje se diz, se transmitem também os bens necessários à prossecução da produção agrícola e da reprodução da situação social. Além da vertente material da transmissão, é igualmente importante a transmissão do estatuto, das responsabilidades ou "deveres", e do nome. Não raras vezes o nome tradicional da *Casa* sobreviverá e perdurará para lá das mudanças dos apelidos dos proprietários. E esta "Casa do Jorge" é bem exemplo disso, como já se referiu.

Portanto, o sistema de transmissão patrimonial organiza-se com um fim englobante: manter a perenidade da *Casa* e do seu Nome, e as estratégias concorrentes a tal objectivo formam um modelo que estamos tentando descrever.

Os pais de Pedro Jorge possuíam a possibilidade de disporem de uma quota de seus bens segundo a sua vontade. É esse terço ou terça que vemos neste primeiro documento e que encontramos em dezenas de testamentos referentes às seis casas de Salto. Os restantes dois terços constituem o conjunto patrimonial a que os herdeiros em conjunto têm direito e que dividido por todos atribui a cada um a sua "legítima". Parece não haver grandes possibilidades de manobra dentro deste quadro legal. Mas essa quota disponível que o testador possui, aliada ao espírito tradicional de "pertença" e "entrega" à Casa, acrescidos de um processo de inventário e selecção de bens a que chamaremos "nomeação", permitiram pôr em funcionamento um sistema eficaz na prossecução do objectivo primordial.

Assim, o dono da Casa, que se põe a si mesmo o problema da hora da morte (em todos os testamentos isto aparece referido) sabe que se pegar na tal quota disponível, o seu terço, se nela discriminar/incluir/nomear os bens materiais necessários à manutenção de uma "casa de lavoura" barrosa, tais como o lar, a cira, as cortes e os cobertos, o moinho, propriedades/campos importantes, alfaias suficientes, e transmitir tudo isso ao filho mais velho ou aquele que o merecer (veja-se o que diz Pedro Jorge no seu próprio testamento. Doc B), então reuniu as condições para que a *Casa* sobreviva à sua morte. Pelo menos, o "Morgado" receberá um terço dos bens, mais a sua parte

"legítima" dos restantes dois terços. Chama-se a este processo "nomear um morgado" ou "nomear os bens ao morgado".

Tal processo encontra-se também no próprio testamento que Pedro Jorge faz cinquenta anos depois. De facto, embora a responsabilidade de dispor os bens do terço tenha sido, neste caso, passada para o elemento do casal que ficasse viúvo e, no caso de este o não fazer, para o filho Padre Domingos, a intenção era nomear bens àquele que "melhor merecesse", isto é, àquele que mais garantias desse de continuidade à *Casa*. Temos dois aspectos a considerar. Primeiro, que o filho Padre, após a sua ordenação, foi nomeado coadjutor em Salto e ao viver junto de seus pais e depois com a mãe viúva ganhou uma autoridade moral que o responsabilizou pelo bom andamento e preservação da *Casa*. (Por exemplo, o último testamento da viúva de Pedro Jorge é feito em conjunto com este filho Padre). Segundo, que a escolha do filho varão mais velho para suceder na *Casa* é uma tendência, isto é, não é uma regra obrigatória, pois se ele não der garantias poderá ser escolhido outro filho ou até mesmo um sobrinho. Não se trata portanto de um sistema de morgadio rígido assente na sucessão do filho varão mais velho, como no caso do morgadio aristocrático, mas de um conjunto de estratégias consuetudinárias enquadradas legalmente em ordem ao objectivo familiar e social da manutenção da indivisibilidade da *Casa* e da permanência do seu nome tradicional. Nas figuras 2 e 3 vemos esquematizado o processo de partilha em vida e de "nomeação de um morgado" através da quota de 1 terço de que os testadores dispõem livremente e de como nesse terço de bens se incluem os mais importantes para a continuidade da casa como Unidade de produção agrícola. Esquematizam-se ainda as estratégias que levam alguns irmãos do morgado a não levantarem o seu quinhão legítimo aumentando assim o conjunto patrimonial que permanece indiviso. Trata-se de um caso real acontecido no nosso século, na "Casa do Capelo".

Estratégias adoptadas em relação aos filhos-segundos

Logicamente, o trasmissor "soube", ao longo da sua vida à frente da Casa, aumentar o património, quer em terras, quer em bens móveis, pois só assim foi possível fazer face às "legítimas" dos restantes herdeiros sem tocar

nos bens essenciais que ele queria "nomear", como vimos atrás. É assim encontramos, durante todo o século XVII, XVIII e XIX, várias escrituras de compra e venda de propriedades ainda hoje reconhecidas como altamente valiosas, numa concentração patrimonial, ou pedidos de agricultura de terrenos baldios numa espécie de alargamento de terratenência destas famílias de Salto. Esse tipo de documentos fazem parte da lista relativa a Pedro Jorge, aliás como a outros proprietários das outras *Casas* da aldeia. Estamos, como se disse, a apresentar este caso como ilustrativo de um modelo.

Os herdeiros não nomeados, sentem como natural este tipo de partilha. Raramente "levantam" o seu quinhão no património, antes o avaliam em dinheiro e, na maior parte das vezes, esperam muitos anos que o irmão morgado lhes possa satisfazer a "paga" da "legítima" a que têm direito. Entretanto ou permanecem em casa, solteiros, aumentando a mão-de-obra disponível para a produção doméstica, ou então, através de um casamento ou outros processo, como iremos ver, "destinam a sua vida" e abandonam a Casa. De qualquer modo nunca exigem a partilha imediata dos bens de raiz e muito raramente a dos bens móveis. Esta é uma estratégia muito importante pois demonstra por um lado a convergência moral dos elementos da família e, por outro, revela que na verdade existe consciência do objectivo: fazer seguir a *Casa* indivisa. Um exemplo bem interessante do que fica dito foi o que se passou com os filhos de Pedro Jorge. Por um segundo testamento, feito em 1815 conjuntamente com seu filho Padre Domingos, e a que já nos referimos, a viúva de Pedro Jorge, nomeia, nos bens de seu terço, o filho mais velho António. Nenhum dos outros irmãos retira ou "levanta" da *Casa* os bens que lhes couberam por inventário. É assim vamos encontrar nos anos de 1817, 1818, e na terceira década, vários documentos de paga e quitação das "legítimas". É normalmente o irmão morgado, António, que toma a iniciativa de contactar os irmãos, alguns deles bem longe como em Ponte de Lima ou Guimarães.

É importante realçar que o facto de um entre vários filhos, ou por vezes sobrinhos, ser "nomeado morgado", herdeiro do núcleo da *Casa* e dos seus elementos constitutivos essenciais, não é sentido pelos outros herdeiros ou parentes como situação de privilégio ou injustiça. Eles vêem-no como aquele em que recai a responsabilidade, o "dever de fazer seguir" a *Casa* a que todos pertencem. Estes "deveres do morgado" jogam um papel essencial na rede de relações familiares e na estrutura do parentesco.

O testador deverá assegurar o destino, digamos assim, dos outros filhos

Como primeira estratégia, as raparigas são casadas com morgados ou rapazes de outras famílias do mesmo nível social geralmente de outras aldeias dentro da freguesia, isto é dentro da classe dos lavradores. O seu envio para o casamento é acompanhado de um dote geralmente composto por uma quantia substancial de dinheiro e, por vezes, por algumas propriedades. Vemos claramente este procedimento no contrato de casamento de Pedro Jorge com Joana Pereira em que esta traz um dote de 240.000 réis, quantia considerável na época. Vemo-lo também nos contratos de casamento das suas filhas Dominga que casa com um lavrador de Ormeche, e Isabel que casa surpreendentemente com um artesão de Guimarães. Ou ainda de Maria que casa com um filho de lavradores de Beçós, lugar hoje quase desaparecido da freguesia. Acontece também muitas vezes não casarem, ficando na casa, o que traz evidentes vantagens. Quer sejam os pais, quer seja o irmão mais velho, já morgado da Casa, a fazer o dote este fica já por conta da legítima dela e da sua reserva no testamento.

Já que o limite endogâmico matrimonial é muitas vezes o limite da própria freguesia, os dotadores das noivas e dos noivos têm consciência de que a riqueza representada no dote se movimenta num meio fechado relativamente pequeno e que, mais tarde ou mais cedo, poderá de algum modo, regressar ao património da Casa. O casamento parece também ele contribuir para a manutenção das *Casas* de lavoura ao manter a riqueza patrimonial dentro desse pequeno círculo ou categoria social de famílias tradicionais teratenentes. Estando o poder na posse da terra, as estratégias na escolha das alianças matrimoniais contribuem para a reprodução das estruturas de conservação. A "Casa do Jorge", como as outras *Casas* de Salto, mostra relações de aliança com muitas famílias dos outros lugares da freguesia, numa teia vasta de primos direitos, segundos, terceiros, etc., significando em alguns casos casamentos consanguíneos.

As estratégias de "arranjo de vida" em relação aos rapazes não nomeados são geralmente de três tipos, como podemos ver em relação aos ir-

mãos e aos filhos de Pedro Jorge: o casamento com raparigas filhas de outros lavradores com a consequente saída de casa, o encaminhamento para as "ordens sacras", ou seja, a vida eclesiástica, e por último, a partir de meados do século XVII, a emigração para o Brasil.

Vemos assim dois dos filhos de Pedro Jorge, João e Pedro que vão ambos casar e residir em casa de lavradores abastados de Ponte de Lima. Sabemo-lo por cartas escritas por eles aos familiares de Salto nas primeiras décadas do século XIX e pelos documentos de paga e quitação das partes legítimas do testamento dos bens, que o irmão morgado liquida. Ao terem assim a sua vida destinada, podiam facilmente prescindir de, como dissemos, retirar imediatamente a sua quota do património e esperar antes uma paga em dinheiro, quando possível. É clara uma intenção de não atomização patrimonial, de defesa do estatuto económico da *Casa*. Acontece também muitas vezes que rapazes ficam solteiros e como tal permanecem na casa, de certa maneira sob as ordens do irmão morgado. Tal situação traz evidentes vantagens. Como no caso das raparigas, é mais um quinhão da partilha do património familiar que fica indiviso na casa, assim como acresce a mão-de-obra.

O segundo tipo de estratégias em relação aos rapazes era o do encaminhamento para as "ordens sacras". De facto temos conhecimento de que as seis "*Casas* de lavoura" de Salto tiveram várias dezenas de sacerdotes durante os séculos XVII, XVIII e XIX. Sabemo-lo pelos documentos das próprias *Casas* e até pelos arquivos da arquidiocese bracarense nos quais se guardam as inquirições "de genere", uma espécie de investigação a que eram sujeitos os pretendentes ao sacerdócio para se provar que eram bons cristãos-velhos, de sangue puro e de boa e rica família. As *Casas* consideravam a existência de sacerdotes na sua parentela como um importante factor de "status" social e como demonstração externa do seu poder económico. E realmente "ordenar um clérigo" exigia uma disponibilidade financeira considerável. A Igreja exigia que a família atribuisse ao candidato um património suficiente para o seu sustento para toda a vida. Podemos ver que Pedro Jorge, sua mulher e sua tia Isabel dotam o seu filho Domingos com bens no valor de 600.000 réis, soma notável. Nos documentos da "*Casa do Jorge*" e nos das outras *Casas* encontrámos várias escrituras de dote e património para "ordens sacras" (ver Documentos 8 e 9 da lista anexa).

Durante todo o século XIX, os filhos segundos destas *Casas* começaram também a ser dotados para estudos em Coimbra, geralmente para atingirem o bacharelato em Direito ou em Medicina. Alguns lavradores mais antigos recordam ainda o tempo "em que nesta *Casa* existiam Doutores". O século XIX aparece como um tempo de apogeu social e cultural destas "*Casas* de lavoura". A época das festas e etiquetas, das bibliotecas e salas. Por outro lado esse século é também o século da emigração para o Brasil. Encontrámos várias cartas de filhos-segundos destas casas, escritas do Brasil, datadas dos finais do século XVIII e de todo o século XIX, que nos revelam um pouco do objectivo dessa emigração e da relação que eles continuavam a manter com a casa paterna. Efectivamente pretendiam adquirir riqueza e regressar um dia a *Casa* aumentando o património desta.

Dois aspectos se tornam relevantes nestas estratégias em relação ao destino dos filhos e filhas "não nomeados". Primeiramente que elas exigem uma disponibilidade financeira considerável designadamente para o dote das raparigas que casavam ou para os "estudos" dos rapazes. Essa liquidez financeira era conseguida sobretudo pela comercialização periódica do gado que sempre foi o produto destinado à venda quebrando o ciclo da produção com fins domésticos e ainda pela aquisição de bens móveis através de alianças matrimoniais com outras famílias numa espécie de sistema de curso e recurso, de ida e volta, dos dotes matrimoniais. Essas quantias dos dotes e dos patrimónios descontavam-se desde logo na "legítima", o quinhão a que o dotado tinha direito no testamento de seu pai. Em segundo lugar o facto de todos sentirem que a *Casa* é um colectivo ao qual o destino individual está sujeito. O irmão nomeado "morgado" não é um indivíduo privilegiado mas sim um responsável pelo destino da Casa, aquele por quem passa a preservação dessa instituição, dos seus bens, do seu nome e da sua história, à qual todos pertencem. Este "espírito de pertença" está equilibrado com um conhecimento consciente de que nas condições ecológicas vigentes e considerados os recursos que o meio físico oferece, a divisão igualitária do património fundiário iria pura e simplesmente inviabilizar qualquer exploração agrícola e num curtíssimo período de tempo teria que regressar à reconstrução das propriedades. É preferível portanto estabilizar a exploração, preservar a "*Casa* de lavoura" numa dimensão equilibrada e criar os mecanismos de segurança para todos

os filhos, esconjurando essa instabilidade que a parcelização das propriedades certamente ocasionaria.⁸

Conclusões

O caso de Pedro Jorge foi apresentado como exemplo do modelo que funcionou na aldeia de Salto durante séculos e que hoje se encontra numa encruzilhada crítica que a mudança económica e cultural implica.

Os pontos essenciais desse modelo são a organização doméstica da produção agrícola, a família de tipo patriarcal dentro da instituição a Casa, o sistema de herança em precípua, por alguns chamado de "morgadio popular", com o objectivo de preservar a referida instituição Casa, numa sucessão tendencialmente agnática, e a residência patrilocal do filho escolhido para essa sucessão.

A *Casa* aparece assim como o valor englobante dos comportamentos domésticos e sociais e como determinante das estratégias de transmissão patrimonial. O objectivo de todos os mecanismos domésticos é a sua preservação. Tentámos mostrar isso. E também que a *Casa* era transmitida indivisa em regime de favorecimento de um descendente, quer através de uma dotação por casamento, quer através de um testamento à hora da morte do testador. Os lavradores e habitantes da aldeia costumam designá-lo por expressões já instituídas: "dar o terço" ou "nomear o terço ao morgado". O sistema apresenta flexibilidades evidentes, visto que poderá ser outro descendente para lá do filho varão mais velho, um sobrinho, um afilhado. Essa flexibilidade é necessária à prossecução do objectivo: preservar a Casa. Tentámos também mostrar que a *Casa* é um colectivo com uma vertente material onde se incluem as casas, os cobertos, os terrenos e demais propriedades, as alfaias, o gado, etc. e uma vertente ideológica organizadora que integra as pessoas, o nome, os valores comportamentais, as narrativas, as referências, etc. formando essas vertentes uma unidade institucional que a linguagem dos camponeses designa por "a *Casa* do Jorge" ou "a do capelo", "a do Borracheiro", etc., para uma identificação externa.

É essa unidade que importa preservar e transmitir de geração em geração. É essa unidade que se tem mostrado equilibrada em termos sociais e adequados ao meio ambiente em termos produtivos.

Parece importante estabelecer comparações com estudos de outras regiões que têm modelos idênticos ou muito semelhantes.

De facto as práticas de herança com vista à preservação da *Casa* que se verificam ainda hoje nesta aldeia são quase idênticas às verificadas no passado com bastante evidência por Fátima Brandão no vizinho Concelho de Vieira Minho.⁹ Também aí se verificava a "existência de um beneficiado, precisamente o filho que casa em Casa". Igualmente a *Casa* ou Casal é a unidade englobante e convergente de comportamentos e onde se produz e reproduz o sistema social. Ela própria já aproxima as Casas, como unidades de produção e reprodução de idênticas instituições camponesas na Galiza, em Castela, no País Basco e em Aragão, nos Pirinéus e no Maciço Central francês.

Devemos realçar os estudos sobre as *Casas* galegas realizadas por Lisón-Tolosana e depois por Raul Iturra o qual pretende fazer uma aproximação antropológica deste aspecto entre Galiza e o Norte português.¹⁰

As estratégias hereditárias por ele estudadas nas aldeias galegas permitem mais que uma aproximação: permitem determinar uma área específica de organização familiar e de sistemas de transmissão patrimonial. Os próprios problemas presentes que o sistema parece estar a atravessar colocam-se de igual modo em ambos os lados da fronteira: as casas parecem não ser capazes de arranjar herdeiros e caminham para uma situação crítica que obrigará a uma rápida estruturação.

Dentre vários estudos realizados nas aldeias e comunidades rurais francesas, deverão ser salientados os de Anne Marie Rieu Gout e Marie Lise Suzéon Broueilhe no vale de Barèges e o de Elisabeth Claverie na Margeride Lozérienne.¹¹ Três aspectos fundamentais dos seus estudos nos permitem estabelecer uma relação estreita com o que se evidenciou na aldeia de Salto. Primeiramente, o ponto de partida teórico de que as práticas de herança revelam a teia de relações de parentesco, as alianças e a produção, têm um sentido englobante. Segundo, tanto num caso como noutro, encontrou-se como objectivo dessas práticas a conservação do domínio familiar e seu património

bem como a continuidade do nome da Casa. E terceiro, é a "maison" ou "ousta" como colectivo que une todos os comportamentos e estratégias nesse objectivo.

Concretamente poderemos encontrar uma mancha geográfica que se estende do Norte de Portugal até ao Centro e Sul de França, passando pelas regiões do Norte de Espanha, em que o modelo de transmissão do património familiar camponês obedece aos mesmos imperativos, adopta estratégias similares e prossegue o mesmo objectivo: preservar o nome e a unidade da Casa.

Não cabe no âmbito deste artigo, mas é impossível não referir que o modelo agora evidenciado passa por problemas estruturais graves. Estas casas sofrem o que poderíamos chamar "o drama de linhada". Isto é, têm tido dificuldades enormes no estabelecimento de alianças matrimoniais, abundando casos de "morgados" que permanecem solteiros, e por outro lado vêem-se quase impossibilitados de recrutar herdeiros "que queiram fazer seguir a Casa de lavoura" entre os sobrinhos, que recusam sistematicamente.

Quem quiser estudar as perspectivas de mudança e reestruturação destas "Casas de lavoura", deverá explicar esta situação explicitando as modificações, económicas por um lado e culturais por outro, que vão alternando os comportamentos adoptados e os valores procurados pelos seus descendentes e que põem em crise o sistema de funcionamento que mantêm há vários séculos.

DOCUMENTOS DA "CASA DO JORGE"

ESCRITURA DE DOTE (DOC. 1 da lista anexa)

Diz Pedro Jorge do lugar de Salto deste tro. q pa. certos req.tos q tem lhe he nro. q o t.am Fran.co X.er lhe pace por cert.am o theor da escriptura de dote q lhe fizerão Seus Paiz Ant.o Gls e m.er e seus tios do m.mo Lug.r de Salto e porq o d.escri.am duvida passarlha por ter passado mais.

Passe

Soares P a vm.ce Snr. D.r Juiz de fora seja serv.o mandarilha
passar semcemb.o da duvida

E RM.cc

Traslado da escritura de dote pedido na pctição asima e mandado passar
pello dcspacho

Em nome de Deos Amen Saibam coantos este publico instrumento de escritura de dote ou como em direito melhor logar haja e mais valido seja virem que sendo no anno do nasimento de Noso Senhor Jasus Christo de mil setecentos sincoenta e tres annos Aos coatro dias do mes de outubro do dito anno neste lugar de Salto que he do termo da villa de Monte Alegre aonde eu tabalião chegucy ahi parante mim e das testemunhas ao deante nomeadas e no fim desta asinadas que a tudo forao presentes apparecrao de presentes e outorgantes em suas proprias pessoas Antonio Gonsalves (?) e sua mulher Catrina Gonsalves e seu filho Pedro Jorge labradores e moradores neste mesmo lugar de Salto e da outra Domingos Gonsalves Pereira e sua mulher Maria Pereira e sua filha Joana Pereira labradores e moradores no lugar de Pereira todos do termo da villa de Monte Alegre pessoas reconhesidas de mim tabalião e das testemunhas serem as proprias por quem se nomeam de que dou fe e pellos ditos Antonio Gonsalves e mulher e Domingos Gonsalves e mulher foi dito que elles com ajuda e favor de Deos tinhao justo e contratado de casar o dito seu filho Pedro Jorge com a dita sua filha Joana Pereira e que sendo o dito casamento feito e sendo recebidos hum com outro em fase de Igreja na forma do Sagrado Consilio tridentino lhe davao e dotavao em dote e casamento ao dito seu filho Pedro Jorge para elles espusados e filhos que dentre elles vierem digo que de entreambos vierem e desenderem de todos seus bens moveis e de Rais que por seus falesimentos se acharem com condesam de que elles espusados viverão com elles dotadores e que nao podendo viver huns com outros por causa dos dotados ou dotadores em tal caso parteram o meio todos os frutos asim no movel como na raiz pagas pre-

meyro todas as despezas que na cultura se fezerem e que outrosim rezervavam elles dotadores Antonio Gonsalves e mulher dez mil reis cada hum pera testarem na hora de sua morte ou coando melhor lhe pareser e nao despondo delles ficarão aos dotados ou seus herdeiros e que alem da dita rezerva os dotados lhe farao seus bens dalma conforme o uzo e costume desta fregezia e pellos ditos Domingos Gonsalves e sua mulher foi fito que da mesma sorte sendo o dito cazamento feito como asima fica davao e dotavam a dita sua filha Joana Pereira em dote e casamento para ella e seu futuro esposo e filhos que de entreanhos desenderem a coantia de Duzentos e quarenta mil Reiz e que esta coantia lhe pagariam sincoenta no dia do Recebimento e dali a hum anno outros sincoenta e a outra coantia lha pagarao em cada anno quarenta mil Reiz emthe lhe satesfazerem a dita coantia e que os ditos Duzentos e quarenta mil Reiz que nesta lhe davao e dotavao elles dotadores hera a conta das legitimas e heransas herdadas e por herdar que por morte delles dotadores pode vir a herdar e asim o deserao huns e outros e outrogarao e por elles todos juntos foi dito e cada hum de presi que nao tendo os ditos espuzados filhos de emtreanhos por morte do primeiro que faleser se levantarao os herdeiros do falecido com o seu dote e a metade dos adequeridos e asim o deserao e outrogarão huns e outros e os dotadores todos juntos se obrigarão por suas pessoas e todos seus bens moveis e de raiz havidos e por haver e tersos de suas almas a fazerem bom este dote e depos aos dotados seus filhos sem o poderem rebogar nem reclamar por coalquer via que seja e logo apareserão em suas proprias pessoas Mathias Gonsalves e suas irmans Maria e Isabel solteiros filhos que ficaram de Jorge Gonsalves labradores e moradores neste dito lugar de Salto pesoas reconhesidas de mim tabaliam e das testemunhas serem os proprios por quem se nomeam e de que outrosim dou fe e maores de quarenta annos e por elles dito Mathias Gonsalves e suas irmans Isabel e Maria foi dito que elles davão e dotavao em dote e casamento ao dito Pedro Jorge seu sobrinho e a sua futura espoza Joana Pereira para elles e seus filhos e herdeiros que de entre elles vieram e desenderem todos os seus bens moveis e de Raiz que por seus falecimentos se acharem com condesao que os dotados herdaram os ditos seus bens tam somente por morte do ultimo dos dotadores e que os mesmos dotados faram os bens dalma tambem conforme a desposicao que o ultimo dos dotadores Mathias Goncaldes e suas irmans e que so por morte do ultimo destes tres herdaram seus bens e não despondo o ultimo

screm seus bens dalma conforme o costume desta freguezia e que alem dis-
to rezervavam os dotadores Mathias Gonsalves e suas irmans cada hum delles
dois mil reis para desporem delles o que lhe parecer coando quezerem e que
nao despondo ficaram tambem por morte do ultimo dotador aos dotados e
asim o outrogaram e se obrigaram por seus bens moveis e de raiz havidos e
por haver e tersos de suas almas e pessoas a fazerem este dote aos dotados seus
sobrinhos bom sem o poderem rebogar nem reclamar por coalquer via que
seja e pellos dotados foi dito que aseitavao este dote que seus pais e tios lhe
faziam com todas as clauzollas penas e condisois asima declaradas sobe a
obrigação de suas pessoas e todos eus bens moveis e de Raiz havidos e por
haver e huns e outros ascitaram de parte a parte e mandaram fazer o presente
de que foram testemunhas presentes a seu rogo chamadas Manoel Dias Al-
cayde da villa de Monte Alegre a quem as dotadoras e dotada rogaram asi-
nase por ellas por serem mulheres e dezerem nao sabiam escrever o coal a seu
rogo asinou e forao mais testemunhas Domingos (?) Joao deste lugar de Sal-
to e Domingos Barroso do lugar da Cerdeyra todos deste termo que todos
aqui asinarao com os dotadores e dotado depois deste lhe ser lido e declara-
do a todos que reconheso de que dou fe Francisco Xavier Teixeira de Ma-
gualhais tabaliam que o escrevi e asiney Francisco Xavier Teixeira de Magal-
hais A rogo dellas Manoel Dias Antonio Gonsalves de Mathias tenho uma
cruz Domingos Gonsalves Percira Domingos Barroso Domingos Joao Pedro
Jorge e nao se conthinha mais em a dita escritura de dote o coal trasllado de-
la eu sobredito tabaliam do publico judicial e notas nesta dita villa de Monte
Alegre e seu termo por sua Magestade que Deos guarde ettra trasladei o que
bem e fielmente de meu proprio libro de notas que ficou em meu poder e car-
torio e a elle me reporto e por verdade e em fe delle me asino de meus sinais
publico de que uzo em esta villa Aos vinte de Mayo de mil setecentos
e setenta e sete annos Francisco Xavier Teixeira de Magalhais tabaliao o es-
crevi e asineci

(Seguem-se a assinatura e os sinais do notário)

DOC. JORGE / SALTO

TESTAMENTO (Doc. 21 da lista anexa)

Manda e testamento que fazem Pedro Jorge e sua
mulher do lugar de Salto do termo de Monte Alegre

Em nome de Deos amem Saibão quantos este publico instrumento de manda e testamento ou como mais em direito valer possa e lugar haja virem como no anno do Nascimento de Nosso Senhor Jezus Christo de mil e sete centos noventa e nove annos aos vinte e seis dias do mes de Janeiro do dito anno ao pe de Marco de Graçalhos da parte de cá que he termo deste Coutto de Dornelas aonde eu Tabalião fui ahi perante mim e das testemunhas ao diante nomeadas e assignadas apparecerão em suas proprias pessoas a saber apparecerão Pedro Jorge e sua mulher Joanna Goncalves Pereira moradores no lugar e freguezia de Santa maria de Salto do termo da villa de Monte Alegre pessoas de mim tabalião e testemunhas reconhecidos serem os proprios por quem se nomeião de que dou fe e outrosim dou fe estarem em seu perfeito juizo e entendimento que Deos Nosso Senhor lhes deu segundo delles parecia e as testemunhas assim os virao e por elles ambos juntamente e cada hum de persi foi dito que por se temerem da morte e dezejarem por suas almas no caminho da salvação por não saverem o que Deos Nosso Senhor delles quer fazer e quando sera servido levalos para Si faziao sua manda e testamento na forma e maneira seguinte Promeiramente disserão emcomendavão suas almas a Santissima Trindade que os creou e rogão ao Eterno Padre que pelo amor de Seu unigénito filho os queira receber e a Virgem Maria Senhora e aos Anjos de suas goardas e Santos dos seus nomes e a todos os Santos e Santas da Corte do Ceo sejam seus intressores quando suas almas deste mundo partirem para que vão gozar da Bem aventurança para que foram creados por que como verdadeiros cristãos portestam viver e morrer na Santa Fe Catholica e querer tudo o que tem e cre a Santa Igreja (de) Roma em cuja fe espeream salvar suas almas pelos merecimentos da Paixão e morte de Nosso Senhor

Jezus Christo Disserrão instituhião seus filhos por seus herdciros e que o terço de seus bens tanto moveis como de raiz como taobem os seus bens de prazo que he de libre nomeação o deixavão hum ao outro para aquelle que atraz ficar o dispor em hum filho ou filha de entreamos que milhor lho merecer e não o dispondo o havião por disposto e deixavão os ditos bens de Prazo e terço a seu filho Padre Domingos Gonçalves Pereira para este o dispor naquelle filho ou filha que tomar conta da caza irmão ou irmaa do dito Padre e que os seus bens de alma se lhe farão na forma do uzo e costume de sua Igreja e freguezia e que por suas almas se lhes dirião por cada hum delles testadores trinta missas todas rezadas por esmolla de cento e vinte reis ditas por huma so vez e que esta era a sua ultima vontade e que nesta forma havião o seu testamento por bem feito e acabado e pedião a todas as justiças assim Ecleziasticas como seculares lhe deão inteiro cumprimento por assim ser a sua ultima vontade e assim o disserão quizerão e outorgarão e aceitarão e me pedirão e rogarão lhes fizesse este instrumento nesta nota e delle dar hum e muitos e eu tabelião como pessoa publica assijm lho estipulei e aceitei em nome das mais pessoas não presentes a que toca e tocar pode estando a tudo por testemunho presentes João Fernandes Pereira do lugar de Salto a quem a testadora rogo assignase por si e por ella o que assignou a seu rogo seño mais testemunhas presentes Andre João do lugar da Revoreda ambos do termo de Monte Alegre e Antonio Pires Alvares e Manoel Antonio Rodrigues e Estevão Gonçalves do Antigo deste Coutto que todos aqui assignarão depois desta lhes ser lida e declarada por mim tabalião de que dou Pedro Affonso que o escrevi e assignei = E eu rogo da sobredita João Fernandes Pereira = Pedro Jorge = Andre João = Manoel Antonio Rodrigues = Antonio Pires Alvares = Estevão Gonçalves = Pedro Affonso - E não se continha mais no dito testamento que (instrumento que) eu Tabalião aqui fiz escrever e treladar por pessoa de minha confidência sem couza que duvida faça do proprio libro de notas que fica em meu poder e cartório a que me reporto e por verdade em fe della me assigno de meus signais de que uzo hoje aos dezassete dias do mes de Agosto de mil oito centos e dez e Eu Cactano Affonso Pereira Tabaliam que o sobscrevi e asiney.

(Seguem-se assinatura e sinais de Caetano Afonso Pereira)

LISTA DE DOCUMENTOS

Centro das quase duas centenas de documentos que nesta *Casa* do Jorge estavam guardados e cujo estudo e organização nos foram facultados e que nos permitiram conhecer a história desta antiga família de Salto, apresentamos uma lista dos 25 que se referem ao tempo de vida de Pedro Jorge à frente da Casa.

Doc. 1 - documento A transcrito na íntegra no artigo.

Doc. 2 - Escritura de venda que fizeram António Fernandes Pereira e sua mulher Maria Pereira a Pedro Jorge e sua mulher todos do lugar de Salto - 04.10.1753.

Doc. 3 - Conjunto cosido de documentos de Pedro Jorge - 1759

a. procuração feita a Ant. de Azev. Vargas assistente na cidade do Porto para tratar da posse do prazo em que fora nomeado.

b. Pedido de autorização ao colégio de S. Jerónimo de Coimbra da nomeação no prazo que lhe fizera seu tio João Gonçalves, 3a. vida do mesmo. É-lhe concedida pelo Abade do Colégio.

c. Instrumento de ajuntamento de manda com que faleceu João Gonçalves / inclui o testamento em que nomeia seu sobrinho seu herdeiro - datado de 1758. Pedro Jorge pede que o testamento in scriptis seja pública forma / segue-se processo longo de auditoria das testemunhas do testamento.

d. Pedro Jorge pede para tomar posse dos bens de prazo, segue-se lista desses bens.

Auto de posse datado de 13.03.1759

- Doc. 4 - Nota de dívida de Pedro Jorge a seu tio Ant + onio Gonçalves Pereira de uma quantia que este pagou a André João da Cerdeira. No final um assinado do tio a dizer que está pago. Datada de 01-11-1769.
- Doc. 5 - Nota de dívida. Pedro Jorge deve a João Gonçalves de Ameal 3000 réis. datada de 11.11.1774.
- Doc. 6 - Sentença cível de libelo móvel a favor de Isabel Gonçalves solt.a. contra Pedro Jorge. datada de 1779. Nos autos, de 02.06.1777, Isabel diz que o pai de Pedro Jorge ficou a dever a Matias Gonçalves a quantia de 13680 réis à razão de juro de 5% + 20000 réis. Seguem-se dois assinados de Ant. Gonçalves de 1752.
- Doc. 7 - Sentença cível: Pedro Jorge contra Ant. Gonçalves Pereira Capelo por este lhe fazer atravessadouro numa propriedade. Seguem-se vistoria, despacho, resposta e sentença favoráveis. No fim auto de posse. 1782.
- Doc. 8 - Escritura de dote e património. Pedro Jorge, Joana Pereira e Isabel Gonçalves pretendem que seu filho e sobrinho Domingos Gonçalves Pereira se ordene de ordens sacras e para isso fazem-lhe património em bens de raiz de 600000 réis. Segue-se lista das propriedades dotadas e mais condições do dote, datada de 15.07.1782.
- Doc. 9 - carta de sentença cível de justificação de património de Domingos Gonçalves Pereira. Contém um treslado do doc. anterior, uma sentença da Câmara eclesiástica e um auto de posse datado de 16.01.1788.
- Doc. 10 - Sentença cível de requerimento de agricultura a favor de Pedro Jorge. Este apresenta uma petição de um pedaço de baldio junto aos seus castanheiros da Valla para 2 alqueires de sementeira de centeio, mais um pedaço no moinho da Ferreira (1 alqueire) e

pode produzir mesmo amoreiras. Parecer favorável da câmara e sentença favorável da comarca. 10.06.1791.

- Doc. 11 - Sentença cível de libelo de raiz de Pedro Jorge contra Ant. José Alves Barroso e suas irmãs e tutor de Paredes de Salto. Pedro Jorge, que é herdeiro de Ant. Gonçalves, diz que seu pai vendeu umas propriedades ao reitor Thomas Rebello Freire que estavam na posse do Reverendo Ant. Alves de Sousa, tio dos réus que lhas deixava querendo-as eles remir com missas. Pedro Jorge diz que o prazo já passou e que ele como herdeiro de Ant. Gonçalves as quer remir. Segue-se o testamento do Padre Ant. Alves de Sousa feito na rua de S. André em Braga. Sentença favorável em 27.02.1794.
- Doc. 12 - Paga de dote. Diz Franc. Xavier Ferreira de Ormeche que recebeu 20000 reis da mão de Pedro Jorge por conta do dote prometido pelo seu casamento com Domingas Gonçalves. Datada de 14.7.1795.
- Doc. 13 - Pedro Jorge e Joana Gonçalves devem a João Fern. Cazinha da Corva 14840 reis de uma escritura. 22.05.1796. No fim um recibo de paga feito pelo Padre Domingos G. Pereira em 28.05.1815.
- Doc. 14 - Idem ao doc. 12. 30000 reis. 15.02.1797. Nas costas outro recibo da mesma quantia de 04.09.1798.
- Doc. 15 - Nota de dívida de 40000 reis de Pedro Jorge a maria Barroso viúva de Cerdedo. Nas costas recibos de dinheiro e centeio passados por Ant. Dias Pereira (filho da viúva) ao Padre Domingos (1800) e a Ant. Gonçalves Pereira (24.11.1816). datada de 09.03.1798.
- Doc. 16 - idem 35000 reis. Nas costas recibos idênticos pagos pelo Padre Domingos em 1806 e 1814.
- Doc. 17 - O Padre Ant. Gonçalves de Miranda certifica que disse 60 missas pela alma de Tomás Rebello e Maria Clara mandadas dizer pelo

Padre Domingos Gonçalves Pereira. Datado de 22.08.1798. Relacionado com o doc. 11.

Doc. 18 - idem o Padre Ant. José Barroso reitor de Juguelhe, 30 missas. 16.7.1798.

Doc. 19 - idem o Padre Manuel Ant. Pereira Ferraz de Santo André de Riódouro. 25.?.1798.

Doc. 20 - idem o Padre Felix Barbosa de S. Martinho de Soengas. 26.09.1798.

Doc. 21 - Manda e testamento que fazem Pedro Jorge e sua mulher Joana Pereira. 06.01.1799. (Documento 8 transcrito na íntegra no artigo).

Doc. 22 - Paga do dote de Domingas a seu marido Francisco Xavier pelo Padre Domingos Gonçalves Pereira. Recibo de 9600 reis. datado de 03.?.1799.

Doc. 23 - O Padre Felix Barbosa certifica 150 missas que o Padre Ant. Gomes Barroso lhe deu de comissão, mandadas dizer por Pedro Jorge pela alma do reitor na forma do seu testamento. 04.06.1799. Relacionado com o doc. 11.

Doc. 24 - idem o Padre José Lopes Pereira de Cerdeira, 10 missas.

Doc. 25 - Rol da décima (contribuição predial) da aldeia de Salto 1800.

NOTAS

1. Para os aspectos da história eclesiástica, pode ver-se COSTA, P. A. da, *O Bispo D. Pedro e a Organização da Diocese de Braga*. Fac. de Letras, Univ. de Coimbra, 1959 ou ainda: Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*.
2. Para os aspectos da história regional, ver: por exemplo, Costa, J. G. da, *Montalegre e terras de Barroso, Notas históricas sobre Montalegre, freguesias do Concelho e região de Barroso*. Ed. da C. M. de Montalegre, 1968.
3. As relações entre a organização social em geral e a familiar em particular por um lado, e a configuração espacial agrária por outro, foram amplamente estudadas por Armindo dos Santos na sua tese de doutoramento de 1986 na E.H.E.S.S., Laboratoire d'Anthropologie Sociale du Collège de France, sobre a região da Beira Baixa. Devem ver-se também os artigos por ele publicados nos números 1 e 2 de *Meridies, Revista de Sociologia Rural da Europa do Sul*. O nosso trabalho em Salto, aproxima-se do seu, designadamente no estudo das relações dos sistemas de parentesco com a estrutura da terratenência. Os dados que recolhemos são diferentes e levaram a modelos diferentes, mas alguma da metodologia e muito da terminologia que adoptámos a ele as devemos.
4. Vejam-se, por exemplo, os artigos de Fernando Medeiros e Fátima Brandão "Image et Réalité" in *Les campagnes portugaises de 1870 à 1930*. Actes du Colloque, Aix-en-Provence, 2-4 Dec. 1982, Fund. Calouste Gulbenkian, Paris, 1985.
5. São bons exemplos os artigos de Roxane Caftanzoglou e Matina Naoumi (EKKE, Atenas) in *Meridies* nº 3, 1986: ou o excelente estudo de Anne Marie Rieu-Gout e Maria Lise Sauzeon Broueilh. "Parenté et Alliance dans la vallée de Barèges" in *Ethnologie Française*, nouv. série, tome 11, nº 4, oct-dec. 1981.

6. Dessas entrevistas, possuímos alguns registos sonoros bem como documentação escrita avulsa. Toda essa informação tem-nos para outros trabalhos de tipo quer etnográfico quer antropológico.
7. Sobre o estudo destes documentos notariais e sua importância, pode ver-se um bom exemplo em Elizabeth Claverie, "L'ousta et le notaire, le système de dévolution des biens en Margeride Lozérienne au XIXe siècle" in *Ethnologie Française*, nouv, série, tome 11, nº 4 oct-dec. 1981.

· Ou ainda o trabalho de Fátima Brandão (ibidem).

A *Casa* como estrutura básica de produção e reprodução social tem sido estudada detalhadamente na Galiza e no norte de Portugal por vários investigadores, nomeadamente Raul Iturra que vem escrevendo estudos importantes, concretamente os artigos "Estratégias na organização doméstica da produção na Galiza rural" in *Ler História* 1, jan-abr. 1983 e "Casamento ritual e lucro numa aldeia portuguesa (1862-1983), in *Ler História*, 5, 1985.

8. Como já referimos, (ver nota 3.) Armindo dos Santos mostra como a filiação e a residência se inscrevem na paisagem fundiária agrícola, na aldeia que ele estudou - Chãos, Beira Baixa. Nesta aldeia as famílias gerem a parcelização originada por estratégias de herança e práticas de partilha sucessiva muito próprias. Inversamente em Salto, todos os sistemas conduzem ao benefício de um só dos herdeiros, em termos de património fundiário e imóvel, e portanto à preservação e não-parcelização.
9. Ver ainda nota 4.
10. Ver nota 7.
11. Ver notas 5 e 7.

*LE MIGRANT CONSTRUCTEUR**
Transferts de pratiques et de savoir-faire
dans l'habitat au Portugal.

Roselyne de VILLANOVA (IPRAUS-CNRS, Paris)

Les années 60 marquent un tournant dans les flux migratoires des Portugais ruraux. Le Brésil, pôle d'attraction principal depuis le XVI^e siècle, est laissé pour l'Europe et en particulier la France. Celle-ci reçoit en effet 72% des émigrants et devance ainsi la RFA. En France, la communauté représente 10% de la population du Portugal.

Avec la France, les conduites migratoires se modifient: les migrants employés en majorité dans les entreprises du bâtiment (INSEE 1982) rentrent régulièrement au pays où ils font construire ou construisent eux-mêmes leur maison. Le paysage rural bâti se transforme sous l'effet des maisons industrialisées surgissant çà et là au milieu d'un habitat rural très rudimentaire.

Les déplacements annuels réguliers des familles vont être le lieu de déplacements de pratiques culturelles qui se cristallisent dans l'espace construit, la maison au village qu'il faudra analyser comme bien matériel et symbolique.

Ce nouveau bâti traverse un habitat traditionnel, celui de la casa do Noroeste avec ses variantes "casa serrana", "casa minhota" (M. Moutinho 1979).

Un tel phénomène marque sans transition un bond immense dans l'histoire de la construction populaire rurale. Face aux maisons rurales en murs de granit ou schiste taillé à la main, souvent non maçonnés, dont les intérieurs sont fréquemment encore en terre battue, la maison industrialisée oppose ses façades composites de faïences à dessins voisinant avec le granit,

le jeu de balcons qui serpentent et se croisent prolongés par l'inévitable escalier servant d'accès au premier étage.

Heurtant le patrimoine de l'architecture populaire, ce type de construction n'est pas simplement l'importation du modèle pavillonnaire français, mais l'effet de multiples recompositions de différentes expériences de l'espace qui composent le trajet entre la société rurale et la société urbaine.

Les deux villages que nous avons choisi d'étudier dans le district de Viana do Castelo et de Braga (voir carte annexes 1 et 1 bis) sont en effet remarquables par la transformation du paysage bâti lié à la construction des émigrants.

Dès les années 50, ces deux districts présentent des taux d'émigration élevés, ces villages se trouvent dans les "concelhos" où l'émigration est essentiellement française (voir tableau annexe 2 de 1955 à 1974).

Parada do Monte, concelho de Melgaço, distrito de Viana do Castelo

En 1981, la population résidante s'élève à 820 habitants, il y a environ 500 familles émigrées, c'est à dire probablement plus de la moitié de la population.

Village frontalier, il se situe au coeur même de ce mouvement. A cette région montagnaise agro-pastorale, différents auteurs (Silva M. et Roque A. 1984) attribuent de fortes traditions communautaires que nous allons retrouver dans la permanence quasi-généralisée de l'auto-construction. La pratique d'auto-construction perdure là même où se rencontraient précisément les tailleurs de pierre.

Ici les maisons industrialisées se mêlent au bâti en pierre brut de montagne. La partie la plus ancienne du village est tracée de ruelles pavées de pierres taillées à la main et extraites de la montagne proche. Sous les treilles qui les recouvrent entièrement courent des cascades qui retiennent en été la fraîcheur qu'ailleurs donneraient les arbres. On trouve là préservé dans sa totalité, le centre ancien du village domestiquant à sa manière une topographie accidentée dans un climat continental.

Ici les maisons neuves se mêlent à l'habitat rural ancien en occupant d'anciens terrains de culture sans arbres. Ailleurs on verra des lotissements prolonger, dans un tracé linéaire, le plan villageois initial. Le migrant quitte la casa serrana pour celle dont il est question, après une trajectoire résidentielle mouvementée en France.

Escariz, concelho de Braga

Plus facile d'accès, il se situe dans une zone plus industrialisée, plus urbanisée où l'architecture baroque a laissé les traces d'un clergé autrefois richissime et de l'établissement de l'ancienne royauté. C'est une région encore fortement agricole et de culture de primeurs. Le village se trouve dans une zone verdoyante à proximité de la forêt dont on exploite le bois pour la construction. L'habitat traditionnel y est plus généralement celui de la casa minhota. L'état d'avancement des travaux de terrain ne permet pas encore une présentation plus précise du lieu qui n'a fait l'objet que d'un bref repérage.

L'esquisse des différences entre ces deux villages présentés ici, dévoile déjà l'intérêt de leur mise en perspective, de leurs incidences particulières sur la production de l'espace.

Transferts financiers et projet de maison

Déjà en 1983, la question des transferts des émigrants dans l'immobilier avaient été abordée pour la première fois lors d'un colloque organisé par G. Simon (voir notes) sur différents pays d'immigration.

Pour ce qui est de la communauté portugaise, nous avons pu observer déjà dans les enquêtes faites en France, l'ampleur du phénomène de construction de maison au village. Dans le cadre de différentes enquêtes sur

les conditions de logement en France, nous avons pu remarquer l'importance de la maison dans les projets. En posant le problème plus systématique des stratégies résidentielles (Villanova 1987), nous avons pu noter sur un échantillon de 20 familles seulement deux cas sans projet de maison au pays. Ce projet n'était d'ailleurs pas exclusif, pour certains d'entre eux, de l'occupation d'une maison individuelle (achetée ou louée) en banlieue parisienne. Ceci peut témoigner du peu d'incidences du logement (en France) sur le projet de maison au village.

Dans un autre domaine d'investigation, les enquêtes statistiques révèlent l'importance du phénomène à travers l'affectation de l'épargne. Plusieurs enquêtes réalisées entre 1975 et 1982 sur les transferts financiers montrent précisément que dans les projets d'utilisation de leur épargne, les émigrants réservent la somme la plus élevée à la construction de la maison.

"São os "franceses" os que mais tem aplicado as suas poupanças na construção ou compra de casa: 82% contra 77% (RFA), 61% outros países europeus e 76% (não europeus)" (Roque Amaro 1984).

Certains auteurs portugais (M. Silva et Roque Amaro O. 1984) y voient des comportements plutôt d'échec à l'investissement productif par manque d'instruction et en raison des mauvaises conditions du salariat immigré en France.

Remarquons cependant que les retours de France sont les plus nombreux des pays européens en chiffres absolus (Carvalho Arroiteia 1983) et que l'émigration vers l'Allemagne ne présente pas les mêmes caractéristiques - les pôles d'émigration vers l'Allemagne sont dispersés sur le territoire portugais avec néanmoins une prédominance pour le sud, tandis que la France reçoit essentiellement des populations du nord rural avec leurs traditions structurelles propres.

Ces caractéristiques influent différemment sur le phénomène de la construction ne serai-ce déjà que pour l'effet de concentration spatiale particulier aux retours de France.

Les facilités accordées par le gouvernement portugais à travers le système bancaire, témoignent de la reconnaissance du phénomène. Les prêts à la construction accordés aux migrants (prêts à taux préférentiels et avan-

tages fiscaux) ont bien entendu une valeur incitative. Profitables dans le cadre des prêts, les transferts de fonds bénéficient des écarts entre monnaie française forte et monnaie portugaise plus faible.

Ceci facilite d'autant mieux l'acquisition des matériaux de construction que le coût de certains d'entre eux est moins élevé au Portugal (tel le marbre, les carreaux de faïence, le bois par exemple). Parallèlement, les produits manufacturés plus diversifiés et plus accessibles en France seront rapportés lors des déplacements en vacances.

Ainsi la construction de la maison et son aménagement sont-ils l'objet de calculs extrêmement précis où les difficultés liées à la mobilité du travailleur, au déracinement, peuvent être favorablement exploitées dans des investissements en biens matériels (au pays) qui, dans notre hypothèse, n'en sont pas moins symboliques.

Le Migrant constructeur

Si la migration marque une série de ruptures d'ordre affectif et culturel, elle n'exclut pas des continuités qui nous apparaissent mêmes pour certaines comme des réinvestissements de savoir-faire.

A Parada do Monte, le tailleur de pierre, où l'auto-constructeur qui émigre vers l'industrie du bâtiment en France, réinvestira quelque chose de ses manières de faire, de sa conception du travail, d'une certaine familiarité avec l'objet. Il pourra être plus motivé par son expérience en France pour l'apprentissage de nouvelles techniques, le maniement d'autres matériaux, l'évaluation de leur performance. Ces expériences seront réinvesties dans la conception et la réalisation de sa maison au village.

Le dessinateur de Melgaço dont l'agence fonctionne toute l'année pour la clientèle immigrée, affirme que les migrants sont d'abord des constructeurs. Il constate cependant que la situation change après 1974 (fermeture des frontières), les jeunes se dirigent vers la Suisse avec des contrats de travail: ils n'ont plus de projets de construction car pas d'assurance pour l'avenir. Ils investissent dans le commerce.

Quoiqu'il en soit des prochaines années, la pratique communautaire de construction de la maison au village jusqu'ici, peut d'une certaine façon aller de soi, actualisant par l'expérience migratoire, une pratique traditionnelle.

A Parada, on trouve fréquemment les façades en granit maçonné sans revêtement. mais si l'on restaure la maison rurale, elle sera revêtue en couleur, sinon "ça fait vieux". L'usage ancien de la pierre oriente le choix de nouveaux matériaux vers la pierre taillée industriellement souvent localement, valeur soutenue par les modèles français (pierre de taille contre béton).

"Ils aiment la pierre", remarque le dessinateur, le granit de Ponte de Lima qui offre des possibilités variées de teinte, de taille, auxquelles on associe des couleurs de joint variables.

Les récentes réglementations limitent l'usage des couleurs de revêtement, limitent le nombre d'étages, interdisent les toits mansardés et l'usage des azulejos.

Les références aux matériaux traditionnels y sont de ce fait plus visibles.

Escariz est exemplaire d'une production d'avant les réglementations locales, on y trouve une très grande variété de façades dans les revêtements d'azulejos où sont assemblés dessins et couleurs différentes, dans les jeux de balcons croisés qui recouvrent certaines d'entre elles.

La politique de réglementation telle qu'elle se présente aujourd'hui, produit ses propres effets pervers: le souci d'intervention d'urgence sur le fait esthétique opère surtout par réduction sans susciter la production d'un fond culturel commun: c'est le fait d'une absence de politique d'intervention complémentaire sur les formations professionnelles, sur la production des matériaux, sur la diffusion de connaissances dans les domaines esthétiques et techniques.

Le choix des deux terrains aux traditions d'activités différentes comme aux politiques de réglementation urbanistique locale dissemblables permettra une mise en perspective des conditions de transmission des savoir faire, des influences réciproques entre modèles industrialisés et modèles traditionnels.

La tradition familiale et son actualisation

Comparé aux pays européens, le taux de fécondité au Portugal est resté très élevé jusqu'en 1960. La baisse qui survient peu après correspond à la vague migratoire qui emporte vers l'Europe, la jeunesse en âge de faire des enfants. Mais le fait de la migration va influencer aussi directement les comportements de fécondité pour diminuer le nombre d'enfants moyens par ménage.

Du fait de l'émigration, la famille restée au pays se trouve vieillie, touchée par la baisse de la natalité, désorganisée dans sa structure et ses conduites tel que l'effet se répercutera sans doute sur le fonctionnement des règles de parenté.

Pourtant, il n'en reste pas moins les traces d'une forte unité familiale de référence (au pays) ou de relations pratiques maintenues avec l'un et l'autre pays.

Nous avons pu voir en France à quel point, dans l'espace résidentiel, les liens de sociabilité et l'entraide passaient obligatoirement par les liens de parenté avant l'ethnie ou l'appartenance au même village.

Ainsi on fréquente plus la parentèle, même dispersée, que la communauté ethnique du proche voisinage. La catégorie ethnique a effectivement peu de signification pour tous ceux qui n'appartiennent pas au réseau associatif portugais en France, lequel n'a de force d'attraction que dans un voisinage proche. (Villanova 1988).

Dans les trajets entre pays c'est encore la famille, par le lien avec les grands parents qui régit les rythmes de déplacements comme certaines conduites. Les retours définitifs se font à 93% dans la même freguesia (Silva et Roque Amaro 1984), les retours annuels en vacances concernent 71% des émigrants. Les liens avec les grands parents sont la première motivation au maintien de la langue maternelle (Villanova 1988).

On a pu voir dans ces villages partir presque en totalité une génération. Les hommes seuls dans une première période d'émigration puis les couples dans une deuxième période conduisant à former l'immigration actuelle de peuplement avec les enfants nés ou scolarisés en France. La communauté villageoise n'a donc pas connu d'affrontements ni de rivalités entre mi-

grants et non migrants; vivant les mêmes départs, les mêmes retrouvailles, les mêmes évolutions, elle s'est séparée entre générations et non entre familles: grands parents d'un côté, actifs et enfants de l'autre.

A chaque pôle du trajet, la famille tend à reconstituer des unités générationnelles relativement soudées (entraide dans la recherche d'un emploi, accueil du migrant, rencontres en fin de semaine. La maison au village symbolise un resserrement partiel sans signifier obligatoirement un projet de retour définitif.

Il semble que dans les cas étudiés, ce soit bien majoritairement la matrilocalité qui se maintienne selon la tradition du Minho (C. Callier-Boisvert, 1968).

Par son pouvoir d'influence, la famille assure la transmission des règles locales par son autonomie relative elle contourne en permanence les règles institutionnelles. Ainsi les transmissions de biens par héritage s'effectuent généralement sans acte juridique; la réglementation locale de la construction est continuellement transgressée. La société familiale prédomine devant l'Etat et ses institutions. Ces micro-pouvoirs ne sont sans doute pas sans lien avec le pouvoir des communautés villageoises face à l'Etat que décrit M. Espirito Santo à travers l'influence de l'Eglise locale.

Nous sommes dans des régions de petites propriétés ou de métayage vivant d'autosubsistance et souvent d'échanges de services, entraide dans les tâches agricoles, division familiale du travail.

La maison y représente un capital nécessaire, un bien premier qui peut signifier la première sortie de la précarité: du statut de métayer au statut de propriétaire; d'une prise d'indépendance vis-à-vis d'une exploitation familiale indivise.

A Parada, l'organisation familiale et communautaire perpétue des conduites traditionnelles telle l'autoconstruction mais aussi des comportements économiques comme l'épargne qui reste souvent celle "du bas de laine" et se passe des prêts bancaires; la maison est alors construite peu à peu au fur et à mesure de l'argent économisé.

Alors que les habitants d'Escariz, zone plus industrialisée, semblent avoir plus communément intégré les formes modernes de crédits; ils utilisent plus généralement les professionnels pour tout ou partie de la construc-

tion, (distinction difficile à faire car le professionnel membre de la communauté villageoise peut avoir aussi un lien de parenté avec le migrant).

Les pratiques de coopération villageoise au niveau de la construction ne sont probablement pas uniquement le fait de régions du Portugal. Elles ont fait ailleurs l'objet d'analyse sur les liens communautaires et les conduites de solidarité villageoise comme au Japon avec l'article de Tushio-mi 1976 intéressant notamment pour être le fait d'un pays industrialisé où perdure le travail artisanal. Weber a étudié dans un autre pays industrialisé, l'est de l'Allemagne, ces pratiques dont on ne sait si elles sont toujours actuelles (in Sociologie Rurale 1976).

Le Portugal reste néanmoins un pays rural puisqu'en 1980 la population urbaine ne représente que 31% de la population totale (la France en compte 78%). Les retours définitifs à 93% dans la même freguesia, se font en majorité dans l'agriculture.

Les estimations des retours annuels ont été évalués à 25000 à 30000 par an. pour les autres, la maison est une résidence secondaire utilisée annuellement ou bi-sannuellement pour les vacances, et pour fêter les événements familiaux, baptêmes, communions, mariages....

Il n'y a donc jamais de rupture complète avec la famille ou la communauté et l'importance du maintien de la langue maternelle en France en est la première traduction.

Cette dynamique des pratiques de "l'habiter" dans l'espace rural, doit être comprise sur le fond d'une situation économique générale du pays: sa population restée majoritairement rurale continue à exercer une force d'attraction par rapport aux centres urbains industrialisés qui restent des bassins d'emploi insuffisants, et du fait de l'absence d'une politique de construction. La petite propriété rurale qui prédomine dans le nord du pays s'en trouve alors revalorisée.

L'espace de la famille nucléaire

Au-delà d'un questionnement sur la permanence des règles matrilocales de la résidence, la migration entraîne une redéfinition des rôles des sexes dans la constitution du projet de maison et sa conception, qu'il ne faut pas négliger.

Ce projet de migration est toujours le projet de l'homme - et la femme suit - bien souvent à regret (dans la première période la migration était plus communément celle d'hommes seuls; s'ils proposaient aux femmes de les rejoindre, elles refusaient, alors que plus récemment elles ne veulent plus les laisser partir seuls).

Lorsqu'il y a retour, c'est majoritairement le projet de l'homme et les femmes suivent à regret une fois de plus. (Villanova opus cité).

Dans ce cheminement de couple qui masque parfois de profonds désaccords, la maison aussi apparaît comme le projet de l'homme:

"c'est l'homme qui décide, ils viennent à deux avec la femme. La femme ne compte pas. Les enfants ont peu d'influence sauf le fils aîné. La femme est consultée pour l'intérieur de la maison, mais lui c'est le patriarche".

Il reste à savoir si cette situation décrite par le dessinateur de Melgaço peut être généralisable, comment elle se maintient avec une tradition matrilocale de la résidence.

A l'intérieur, l'espace domestique ne va pas suivre cette différenciation mais adopter le mouvement de la société urbanisée.

Lorsqu'on demande aux migrants de décrire leur maison, ils commencent par dire "elle est grande". Aux vues des plans, cela se traduit surtout dans le nombre de chambres à coucher, la dimension de la cuisine mais aussi de la salle à manger/séjour.

Comme l'analyse Marion Segaud dans anthropologie de l'espace (1983):

"L'apparition de la chambre à coucher ne repose pas sur un besoin quantitatif d'espace mais sur une nouvelle logique du rapport entre sexes et âges".

L'agrandissement de l'espace renvoie aussi aux normes d'occupation définies pour le logement en France mais dont les migrants n'ont pas toujours bénéficié. L'analyse des trajectoires résidentielles montre qu'ils ont souvent commencé par habiter dans le logement inconfortable et souvent en surpeuplement avant d'être relogés dans le meilleur des cas en HLM ou d'accéder à un pavillon.

Par rapport au modèle rural traditionnel, il y a augmentation de l'espace domestique et individualisation de celui-ci pour chacun des membres de la famille, délimité par la maison, et rétrécissement des espaces intermédiaires et communautaires. La maison rassemble toutes les fonctions qui pouvaient antérieurement être réparties dans plusieurs bâtiments.

Cette recomposition de l'espace familial prend une forme nouvelle après l'expérience des grands ensembles collectifs, l'espace familial se ferme en espace protégé, sans plus de transition que les balcons et le jardin, dans la dualité moderne privé/public.

"Une maison, c'est plus agréable, ça à 100%, moi, j'ai toujours aimé les maisons, je vous dis franchement... au fond du coeur... j'aime bien avoir une maison tranquille... l'entrée il n'y a que moi qui entre là- dedans et c'est tout... j'aime bien avoir un machin tranquille quoi: ...une maison où on va entrer... je m'en fous de voir tout le monde passer devant ma porte mais ça c'est à moi, je ne peux pas le dire ici... ça ce n'est pas à moi. l'entrée, c'est public... ce que je voudrais c'est une chose privée."

Les circuits d'influence et l'influence des trajets

Retracer les circuits d'influence relève d'une double appréhension: celle plus pragmatique, première phase de l'étude, consiste à repérer les sup-

ports de diffusion de modèles telles que les revues par exemple, puis les différents intervenants dans le projet, des plus professionnels (dessinateurs, architectes) aux plus informels (entourage familial ou amical par exemple). L'identification de ces supports et de ces intervenants apporte une première difficulté du fait de la grande part d'éléments inconscients qui composent ces relations et la perception des rôles de chacun. On peut tenter de dessiner, de formaliser des supports d'influence sachant que le questionnement de deuxième niveau sera d'analyser leur pôle d'efficacité, leur mode de transmission à partir d'un matériel parfois difficile à collecter. Ce deuxième niveau relève aussi du champ de l'expérience cognitive des différents agents où les structures familiales et sociales participent à la réinterprétation des modèles.

Ainsi le dessinateur ne semble pas jouer de la même influence sur le client. Qu'est-ce qui est en jeu? La technique professionnelle, le statut social, l'éthique de la profession?

Les dessinateurs ont souvent un double métier. Ici l'un d'entre eux est professeur dans une école secondaire. L'autre est employé dans une petite mairie. Quels supports utilisent-ils? L'un propose des modèles sur plans qu'il dit être en harmonie avec le patrimoine rural local; l'autre dit n'avoir que les modèles originaux des maisons déjà construites, et aussi des revues françaises et brésiliennes. Il ajoute que les migrants apportent généralement un dessin ou un plan déjà fait.

Les migrants utilisent effectivement les revues mais également des photos de maisons qu'ils ont vues, ici et en France.

Un client avait ainsi poussé à l'extrême le principe en apportant à l'architecte une série de photos de maisons différentes, l'une pour le toit, l'autre pour l'entrée, etc... mais les supports ne sont pas toujours aussi clairement identifiables, aussi conscients chez les uns et les autres. L'architecte précise qu'il y a ceux qui viennent avec un projet déjà fait, puis ceux dont la demande n'est précisée que par rapport au nombre de pièces et à leur affectation.

"A partir de là, moi j'essaie de leur faire quelque chose de beau, je fais chaque maison différente. Car je pourrais simplement copier, je ne gâche pas plus en faisant ainsi".

L'architecte n'attribue pas tant les fautes de goût à l'habitant qu'à ses pairs:

"Ils font des maisons au mètre, ils s'en foutent. C'est après que le client se rend compte. Il dit: j'aurais pu faire quelque chose de meilleur, quand c'est construit, c'est trop tard".

Lui-même montre bien comment la relation avec le client relève d'une négociation et non d'une relation simplifiée de commande de produit; elle se traite dans la confrontation de références culturelles différentes: demande/projet où l'architecte doit apporter plus que le respect de la réglementation, la création architecturale sur les bases de la demande qu'elle soit précise ou non. La professionnalisation lui donne par les connaissances techniques et les savoirs, une marge plus grande de négociation et des solutions de rechange vis-à-vis des exigences du client. Le dessinateur quant à lui, se trouve plus facilement pris dans les oppositions de modèles, les réglementations:

"Ils apportent des plans avec des toits très inclinés, des mansardes. Là-bas, c'est bien car il y a des types de matériaux adaptés. Ici, non... c'est difficile de faire respecter la réglementation".

Il s'agit pour l'intervenant d'opérer certaines traductions entre la demande du client et les possibilités du contexte local.

Le "voyage" ou le trajet migratoire répercute sur le projet des éléments empruntés aux traits dominants de la construction industrialisée,

- que ce soit l'influence plus générale du paysage bâti: on retrouve des éléments du chalet suisse chez le saisonnier revenu; comme on retrouve le toit très pentu et mansardé chez les migrants de France, lequel contraste avec la tradition portugaise régionale des toits plats.
- que ce soit dans l'espace domestique où sont introduits des éléments de mode ou des détails dans l'assemblage des boiseries, des huisseries, rapportés comme des techniques françaises, connais-

sances acquises par le migrant qui travaille en France dans l'entreprise du bâtiment.

Ces opérations de traduction ne sont pas l'effet du simple passage de la demande de l'usager à la conception, de sa "compétence" (H. Raymond) pratique à la professionnalisation (architecte).

L'univers de référence culturelle de l'architecte où entre pour partie son expérience vécue d'habitant, de praticien et d'érudit, peut rester hors du champ d'expérience spatiale du migrant vivant la succession des passages que représente sa trajectoire résidentielle.

Cette trajectoire est en effet longue depuis l'espace rural qu'il retrouve en partie, pour lequel demeure des attaches concrètes (retours en vacances) autant que symboliques (partie des habitus constitués) (Bourdieu), jusqu'aux nombreuses étapes du logement en France; à partir de cette expérience dans l'urbain, périphérique ou non, du parc ancien inconfortable, au parc locatif collectif, du pavillon individuel ancien, et de sa pratique professionnelle de travailleur du bâtiment, il met en forme sa demande.

Plus encore que l'expérience des différences de modèles, sa demande voudra projeter dans la maison cette diachronie vécue dans l'expérience du morcellement de son espace.

Ainsi considérée, la maison aura son efficacité symbolique en tant que langage, dans son inscription spatiale - hypothèse qu'il reste encore à vérifier.

Dans cette perspective, les processus culturels en jeu dans la production et dans la transformation des dispositifs spatiaux, peuvent faire l'objet d'une première grille d'analyse. Ces quelques opérateurs provisoires et non exhaustifs des processus de déplacement et de transferts de pratiques culturelles orienteront par la suite l'analyse des transferts de savoir-faire.

1) Les transferts dits simples

a) permanence de la tradition

1) Elle apparaît dans la définition formelle, elle provient de caractères fonctionnels dont la fonction n'est plus claire et semble prendre valeur décorative ou emblématique.

Ainsi beaucoup de maisons marquent encore la différenciation soubassement/étage par les variations dans la taille de la pierre, son origine, la couleur des joints, les lits plus ou moins serrés. Elle peut encore être marquée par la pierre de taille en soubassement et revêtement en étage.

2) La double entrée est presque constante. L'entrée utilisée couramment par la famille se fait par la cuisine en rez-de-chaussée où à l'étage (par escalier): la 2e entrée se fait par le séjour ou entrée qui le précède.

L'escalier et le balcon sur la façade sont aussi une constante. Ils rappellent l'escalier de la maison rurale avec sa véranda ouverte à colonnes de bois ou de pierre, faisant accéder aux pièces d'habitations tandis que le rez-de-chaussée était réservé au bétail et à la conservation des produits de la terre.

Les balcons occupent toujours une grande partie de la façade soit en décrivant des volutes, soit en se distinguant par étage, ils se prolongent par un escalier imposant. Ils deviennent des objets d'ornementation avec une fonction plus décorative que distributive ou intermédiaire entre dedans/dehors.

La distinction soubassement/étage qui séparait l'espace domestique de l'espace réservé au bétail continue à opérer une hiérarchisation entre l'étage de la cuisine/garage/pièces de conservation attribué aux fonctions ordinaires ou non nobles, et l'étage du salon et de la salle à manger utilisés pour les réceptions où se trouvent également les chambres.

"Ils ne se préoccupent que du salon, le salon c'est tout, pour les visites, il faut qu'il soit très grand... Pour ne pas abîmer l'étage, ils font une cuisine au rez-de-chaussée avec "lareira" pour cuire la viande."

Dans certains cas, il peut y avoir une très grande salle indépendante, réservée aux réceptions familiales (baptêmes...) que l'on fête pendant les vacances: cette salle qui est aussi souvent réclamée dans les HLM en France pourra être analysée comme l'espace communautaire ou de la famille élargie, disparu qui s'aménageait ponctuellement dans les dépendances de la ferme. Ceci reste à l'étude.

Cet usage de la tradition traduit toujours la permanence ou les traces d'habitus anciens, de "racines" inscrits dans de nouvelles pratiques; la permanence de la tradition en ce sens a toujours plus qu'une valeur formelle.

b) Les juxtapositions

Elles n'impliquent pas de transformation dans l'importation des éléments. Ces éléments sont sortis d'une classe d'objets (pays d'accueil) pour entrer dans une autre classe d'objets (village) et choquent les modèles d'harmonie et de classification admis communément.

exemple 1: le toit incliné à la française souvent, ou mansardé voisine avec les toits presque plats.

exemple 2: les balcons avec balustrades en plexiglas ou verre fumé, conçus pour immeubles en France, sont utilisés pour la maison et voisinent avec des matériaux artisanaux locaux.

exemple 3: l'emplacement de la maison sur un terrain initialement de culture longe la route. Elle a sa valeur de représentation "façade vue par les autres", elle répond en même temps à la valorisation de la rue, de la route, du moyen de communication, structurant l'espace rural.

exemple 4: la surélévation de la maison s'oppose au bâti traditionnel qui suit le tracé topographique.

2) Les transferts dits complexes

a) les emprunts

Ils procèdent de nouvelles pratiques acquises telles qu'elles produiront une redéfinition de l'espace, redistribuant les fonctions domestiques par rapport au mode de vie actuel et par rapport à l'expérience culturelle accumulée.

Ces transferts produiront une nouvelle conception de l'espace se voulant plus adéquate, plus choisie, par rapport à la tradition rurale, par rapport à la fonctionnalité et au confort du modèle industrialisé. Les transferts sont des choix qui se veulent rationalisés.

exemple 1: la redistribution de l'espace collectif ou commun du logement incluant une salle de télévision, un salon et une salle à manger avec une pièce plus grande réservée aux cérémonies familiales.

exemple 2: la séparation salle de bains/wc qui n'est pas d'usage courant au Portugal mais considérée comme plus fonctionnelle et rapportée de l'expérience en France.

exemple 3: la répartition jardin d'agrément ou décoratif et jardin potager. Le jardin d'agrément distingue les "maisons industrialisées, sans pour autant prendre la place du potager, essentiel dans la gestion de l'économie familiale (même si on est absent presque toute l'année), car liée encore à la conception de l'autosubsistance qui se retrouve dans la résidence en logement collectif en France. D'ailleurs certaines familles rapportent les produits du potager lors des retours de vacances. Ils font partie de ces biens qui circulent d'un pays à l'autre dans les deux sens selon leur provenance d'origine.

Ces transferts sont ainsi des opérations complexes et non de simples juxtapositions car elles nécessitent un agencement et procèdent d'une redéfinition de l'espace, ils vont jusqu'à des "reformulations" "de l'espace familial.

Ces opérations de reformulation analysées par M. Segaud (opus cité) sont produites par des changements exogènes liés aux contacts de cultures différentes.

b) Les effets de singularité

On verra ainsi des éléments qui ne seront pas généralisables à une période de construction, ni à une région mais qui seront les particularités apportées par chaque habitant faisant la maison singulière par son assemblage. Ici ce sera un portail, là la conception d'une mansarde ou à l'intérieur une cheminée, à l'extérieur un four à pain.

On trouvera des emprunts remodelés tantôt à partir de la conception rurale, tantôt à partir du pavillon ou de la résidence secondaire. Ils résultent de la créativité de l'entrepreneur, du dessinateur ou de l'habitant marquant l'écart d'avec le modèle standard.

Cette attitude et cette expression de la singularité rompent autant avec une identité communautaire villageoise qu'avec l'uniformisation du logement collectif urbain.

c) Les signes de représentation ou valeurs emblématiques

Revèlent d'un niveau interprétatif de l'analyse. Ils permettent de rendre lisible la mobilité sociale acquise dans l'émigration, concernent parfois la transposition d'éléments d'usage fonctionnel qui n'ont plus cours ou qui sont sur-investis décorativement (certains balcons par exemple). Ce niveau ne s'applique pas bien entendu qu'aux maisons d'émigrants, il est le fait d'une certaine lecture savante ou ordinaire de l'architecture.

Si nous parlons de transferts, c'est qu'ici il ne s'agit pas seulement d'influence mais du déplacement, effectué par les migrants eux-mêmes, de certains dispositifs spatiaux dont ils ont fait l'expérience ailleurs. Ils créent eux-mêmes les conditions de ces déplacements qui se superposent aux transferts financiers. Ils entraînent une redéfinition de l'espace à partir des habits déplacés.

La maison est le pivot des stratégies d'amélioration du mode de vie, qui, étudiées à partir des situations en France, montre que celui-ci prime sur l'ascension professionnelle, sur l'acquisition d'une formation ou d'un changement de statut.

Il y a surinvestissement du bien-logement au détriment d'un projet d'investissement productif (achat de terre, d'équipement agricole, ouverture d'un commerce). Il y a plus de retours en vacances que de retours définitifs et pas de projets claires de retour pour la retraite.

On peut relever le comportement dynamique des migrants dans la mise à distance de la tradition et la résolution de certaines contraintes de la modernité.

Qu'est-ce qui organise ces stratégies? Les liens communautaires et familiaux résiduels? la trajectoire professionnelle? (et cela dans quelles pratiques spécifiques de l'espace?), les possibilités limitées d'intégration en France?

On peut s'interroger sur la durée de ce phénomène qui touche actuellement les primo-migrants et non la génération scolarisée en France, ou très peu; que deviendra alors la maison en héritage?

Projection spatiale de la migration, la maison construite n'engendrera peut-être pas de styles - mais des productions éphémères. Comme au langage son discours, elle est d'abord actualisation et sens de l'aventure migratoire.

NOTES

- * Il s'agit d'une présentation de recherche commencée très récemment en coopération franco-portugaise, avec Maria Carolina Valente P. Leite. L'état actuel d'avancement des travaux ne permet pas d'apporter des données plus précises et des éléments d'analyse plus décisifs. Nous avons

volontairement ici retenu le terme *migrant* comme sens général du déplacement d'un individu ou d'un groupe, plutôt que de privilégier tantôt son état par rapport à la société d'accueil (immigré), tantôt son état par rapport à la société d'origine (émigré).

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU Pierre. 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève, Paris; Droz, p. 184:

"c'est leur position présente et passée dans la structure sociale que les individus entendus comme personnes physiques transportent avec eux, en tout temps et en tout lieu, sous la forme des habitus qu'ils portent comme des habits, et qui, comme des habits, font le moine, c'est à dire la personne sociale, avec toutes ses dispositions qui sont autant de marques de la position sociale..."

CALLIER-BOISVERT C., 1968, "Remarques sur le système de parenté et sur la famille au Portugal", *L'Homme*, 2.

CARVALHO ARROTEIA, 1983, *A emigração portuguesa, suas origens e distribuição*, Biblioteca Breve, Lisboa.

INSEE 1982, Recensement, *Documentation Française*.

MATTHIEU O., 1986, Essai d'évaluation des conséquences économiques et sociales de l'émigration au Portugal... "Memoire de Sociologie, dir. A. Medeiros, Université de Paris X.

MOUTINHO M. *A Arquitectura popular portuguesa* ed. Estampa Lisboa, s. d.

PAUL-LEVY F et M. SEGAUD, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris: Alors CCI.

PINA CABRAL, J. et al. A casa do Noroeste, *Análise Social* Lisbonne: vol. XXIII, 1987,-1-, 151/163

RAYMOND H. 1984, *Les aventures spatiales de la raison*. Paris. Alors CCI.

SILVA M. et ROQUE AMARO R., 1984, Retorno, emigração e desenvolvimento regional em Portugal. Caderno 8, *Instituto de Estudos para o Desenvolvimento*, Lisbonne.

Actes de la Table Ronde "transferts de revenus et projets immobiliers, 5/7 déc. 1983, Poitiers, dir. G. Simon, *Etudes Méditerranéennes*. fas. 6 1984.

USHIOMI, 1976: Du hameau à l'Etat, in *Sociologie Rurale*, dir. R. Rambaud Paris: Mouton.

VERPRAET G. et VILLANOVA R. de., 1988, *Cohabitation, modes de vie, professions*, DRE/MATELT.

VILLANOVA R. de. 1988, "Le Portugais, une langue qui se ressource en circulant", in *25 communautés linguistiques en France*, Paris: l'Harmattan.

WEBER M. A l'origine, le voisinage, in *Sociologie Rurale* opus cité

Annexe 1

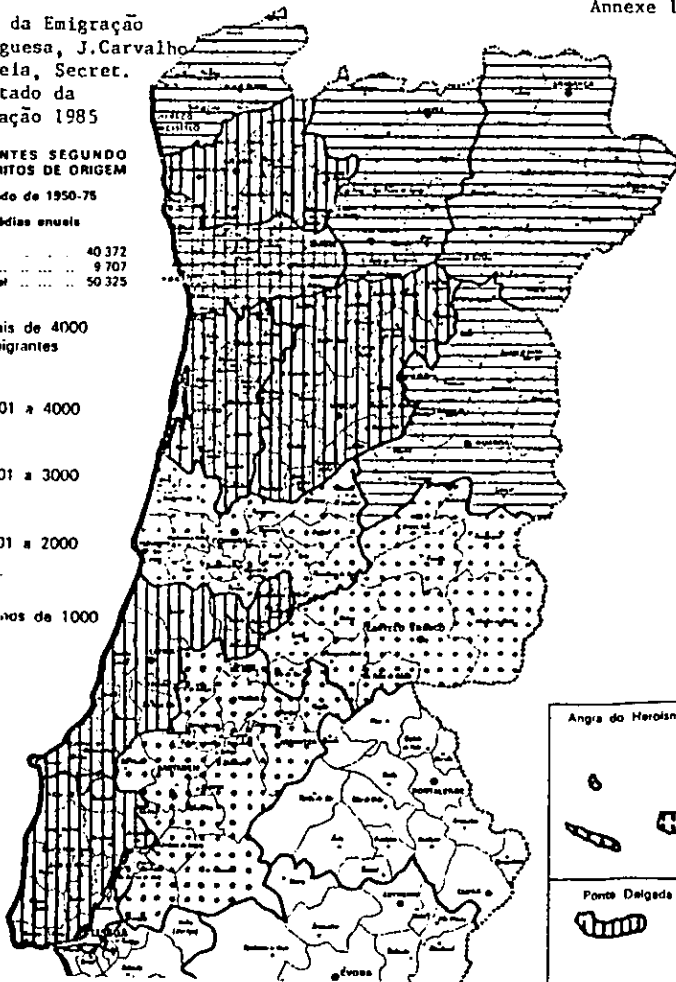
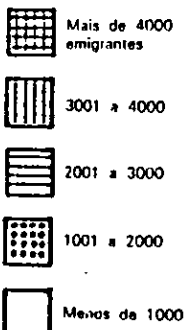
Atlas da Emigração
Portuguesa, J.Carvalho
Arroteia, Secret.
de Estado da
Emigração 1985

EMIGRANTES SEGUNDO
OS DISTRITOS DE ORIGEM

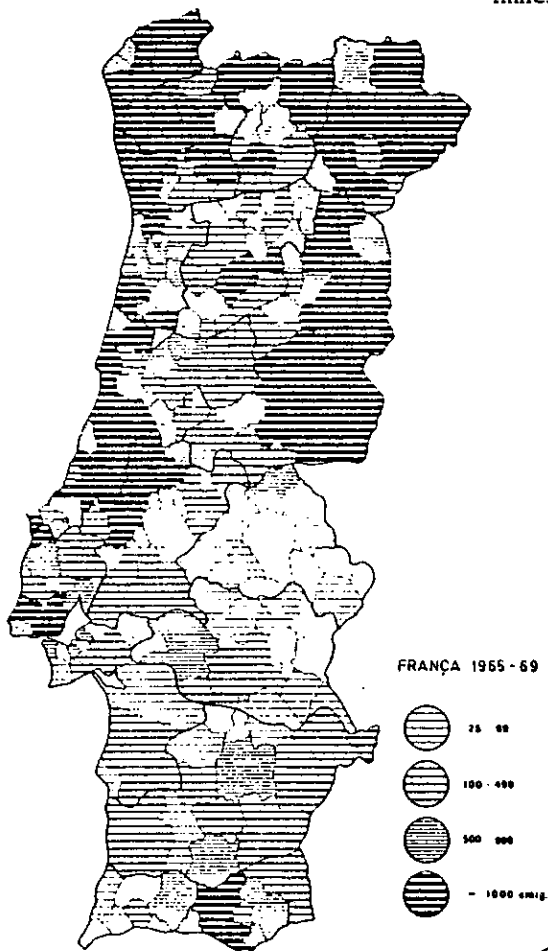
Período de 1950-75

Médias anuais

Continente	40 372
Ilhas	9 707
Genl	50 325



Annexe Ibis



79

Atlas da Emigração Portuguesa, J. Carvalho Arroiteia, Secret. de Estado da Emigração, Centro de Estudos 1985

Atlas da emigração portuguesa, J. Arroteia Carvalho, Secretaria de Estado da Emigração, 1985

Annexe 2

	Cód. Conc.	TOTAL	A.SUL %	CAN. %	E.U.A. %	BRAS %	VEN. %	FR. %	ALEM. %	
Emigration 1955/74	V. DO CASTELO	01	9 167	—	13,4	15,7	10,1	1,5	56,0	0,9
		02	1 037	0,1	3,1	2,6	17,3	0,8	66,2	4,3
		03	3 620	0,1	4,1	0,2	6,5	0,2	87,3	0,4
		04	5 289	0,1	3,2	2,3	19,0	0,8	70,9	0,9
		05	2 852	0,1	1,8	2,5	28,5	0,4	62,3	2,2
		06	3 730	0,2	14,0	7,1	11,0	0,8	56,7	9,2
		07	6 553	0,2	1,7	0,7	35,3	2,2	53,7	3,0
		08	3 621	0,7	15,5	18,1	7,7	0,6	51,4	2,5
		09	14 455	0,6	2,4	1,0	5,6	0,9	80,0	2,9
		10	2 000	0,6	10,1	10,6	14,3	0,9	58,9	1,9
Emigration 1955/1974	BEJA (cont.)	11	1 828	0,6	1,5	1,3	1,1	0,5	30,0	60,3
		12	584	0,2	1,9	1,9	2,4	—	31,7	56,0
		13	1 841	0,1	2,0	3,3	2,3	—	31,2	53,1
		14	363	0,3	—	2,2	1,1	—	36,1	44,4
	BRAGA	01	3 258	0,1	9,0	2,4	8,5	2,4	70,0	4,5
		02	9 767	0,9	2,0	2,6	20,7	5,4	50,4	12,2
		03	12 288	0,4	2,4	1,4	6,1	0,6	61,9	24,7
		04	1 805	0,4	—	1,9	15,1	0,1	78,7	2,7
		05	2 544	0,2	0,5	1,0	21,3	0,5	71,0	2,4
		06	5 003	0,3	1,9	0,2	27,5	0,8	51,9	2,6
		07	9 965	0,1	0,3	0,2	20,1	0,2	75,7	2,3
		08	18 499	0,2	0,4	0,3	3,3	0,2	74,2	19,5
		09	4 886	0,1	1,1	0,1	14,5	0,6	79,1	2,1
10		1 494	—	5,4	3,1	24,6	1,3	46,7	6,4	
11		2 833	0,3	1,6	0,4	31,6	0,2	57,2	4,9	
12		10 508	0,5	2,7	0,4	8,8	2,8	54,8	27,3	
13		8 550	0,2	3,4	2,0	20,7	1,2	64,2	6,8	

district
Braga

Annexe 3

Boletim Annual, Secretaria de Estado da Emigração 1975
 2.4. Emigrantes, segundo as origens — 1950 a 1975.
 Médias anuais.

DISTRITOS	1950-59		1960-69		1970-74		1950-75	
	Emig	Média anual	Emig	Média anual	Emig	Média anual	Emig	Média anual
Aveiro	36 830	3 683	42 821	4 282	21 592	4 318	102 901	3 958
Beja	619	62	7 015	701	7 398	1 480	15 182	584
Braga	20 715	2 071	60 215	6 021	20 848	4 170	102 694	3 950
Bragança	21 673	2 167	24 451	2 445	6 148	1 230	52 412	2 016
Castelo Branco	4 895	489	33 447	3 345	6 297	1 259	44 940	1 728
Coimbra	16 449	1 645	18 343	1 834	12 117	2 423	47 549	1 829
Évora	329	33	2 427	243	2 534	507	5 335	205
Faro	7 720	772	23 886	2 387	7 882	1 576	39 786	1 503
Guarda	23 186	2 319	37 538	3 754	6 436	1 287	67 511	2 596
Leiria	13 633	1 363	49 555	4 955	22 526	4 505	87 056	3 348
Lisboa	7 439	744	52 400	5 240	31 457	6 291	95 381	3 668
Portalegre	529	53	2 384	238	1 017	203	3 968	153
Porto	35 909	3 591	55 295	5 529	25 074	5 015	117 238	4 509
Santarém	6 668	667	24 517	2 452	10 829	2 166	42 632	1 640
Setúbal	1 114	111	11 305	1 130	8 253	1 651	21 094	811
Viana do Castelo	15 901	1 590	36 432	3 643	8 887	1 777	61 909	2 381
Vila Real	18 990	1 899	25 122	2 512	11 735	2 347	56 683	2 180
Viseu	36 300	3 630	30 607	3 061	17 878	3 576	85 402	3 285

*DISCOURS CULINAIRE
ET PRATIQUES ALIMENTAIRES
CHEZ LES TRAVAILLEURS IMMIGRES
PORTUGAIS DE LA REGION PARISIENNE*

Sandra FROSSARD URBANO (CEP - EHESS, Paris)

Les cultures humaines ne sont jamais isolées et leur diversité est plus fonction des relations qui unissent les groupes que de leur isolement (C. Levi-Strauss, 1973). Ainsi l'étude des relations inter-culturelles dans l'anthropologie devient essentielle pour la compréhension de la diversité et du maintien des cultures humaines (F. Barth, 1976).

C'est cette problématique fondamentale qui nous a amenés à étudier, sur le terrain, le contact des travailleurs immigrés portugais avec la "société française" ou, plus précisément, parisienne.

Nous utiliserons la notion de contact inter-ethnique plutôt que celle de contact inter-culturel car elle définit mieux la situation que nous aborderons ici. "La notion d'ethnie exprime une forme d'interaction entre groupes culturels articulés dans un contexte social commun". Ainsi les populations nationales deviennent des ethnies, qu'elles soient en minorité du point de vue sociologique, ou qu'elles soient majoritaires, en interaction avec des groupes minoritaires, en se revêtant d'identités sociales fondées sur le partage de valeurs fondamentales et sur un système d'appartenance et d'exclusion (R. Cardoso de Oliveira, 1976).

Cette étude n'a pas porté sur des contacts tangibles et directs entre les individus des deux ethnies. Elle a été menée à l'intérieur d'une seule de celles-ci, c'est-à-dire sur un échantillon de petite taille d'immigrés portugais vivant dans la région parisienne, et par l'analyse des forces compensatrices que produit la situation de contact: d'un côté, la résistance de cette ethnie

pour le maintien de son identité et, de l'autre côté, la convergence avec autrui.

Les données recueillies ont été soumises à une analyse qui n'était pas destinée à fournir des informations quantifiées, mais à identifier des mécanismes et à les restituer dans leurs aspects qualitatifs.

Les enquêtes ont été faites en langue portugaise par des entretiens non-directifs et semi-directifs; quelques-uns ont été enregistrés. Un autre instrument de travail important a été évidemment les repas que nous avons partagés avec nos informateurs.

Les familles, objets de l'enquête, sont originaires de la moitié Centre-Nord du Portugal comme c'est le cas pour la majorité des immigrés portugais en France (C. Callier-Boisvert, 1978-1979), et particulièrement des provinces du Douro et du Minho. Les femmes sont surtout gardiennes d'immeubles ou femmes de ménage et les hommes, dans leur majorité, sont ouvriers spécialisés ou travaillent dans le bâtiment. Parmi les seize familles rencontrées, la moitié au moins est d'origine paysanne.

A cause de l'ampleur du sujet, nous avons décidé de choisir un seul aspect de la culture - l'alimentation - dont la connaissance pourrait faire apparaître des éléments pertinents pour la compréhension de la dynamique du contact. En ce qui concerne le groupe minoritaire, objet de cette recherche, il s'agirait d'apporter une contribution à l'étude de la construction, de la maintenance et de la transmission de l'identité du groupe; à celle de la composition des forces qui régissent la cohésion du groupe ainsi qu'à l'analyse de la communication qui s'établit avec la société majoritaire.

Dans cette perspective, l'étude des représentations et pratiques alimentaires nous paraissait intéressante. En effet, les pratiques alimentaires - recherche, choix, préparation et consommation des aliments - sont des faits culturels par lesquels l'homme se révèle, simultanément et très profondément, créateur et produit de culture. A travers la cuisine il montre d'une part sa capacité transformatrice et inventive, d'autre part, son insertion quotidienne dans le processus récursif d'une sagesse ancestrale.

La nourriture transcende ainsi ses fonctions nutritionnelles et acquiert des valeurs sémantiques intrinsèques à un système de communication. Notre tâche a donc été de faire apparaître non ce qui est, mais ce qui signifie (R. Barthes, 1970). Dans les sections "Les aliments", "La préparation" et "La

consommation", nous avons examiné les éléments qui, dans notre matériel, pouvaient avoir une signification dans la dynamique du contact. La cuisine peut alors être le lieu où s'équilibrent le désir de singularité et celui de se conformer à l'image d'autrui.

Les Aliments

Les aliments qui voyagent¹

Au cours de l'année, il existe toujours des Portugais d'"ici" ou de "là-bas" qui "montent" vers la France ou qui "descendent" vers le Portugal dans un va-et-vient permanent. Ce phénomène a été relevé antérieurement par M. A. Hily et M. Poinard, 1984. Au mois d'août, moment où les immigrants portugais de France prennent en général leurs vacances, le mouvement s'intensifie.

L'idée que le bagage peut être un élément révélateur de la culture - "Quem diz do viajante é a bagagem que leva": le bagage du voyageur parle pour lui (L. C. Cascudo, 1983:264) - nous a conduit à considérer le contenu comestible des valises de ces portugais qui se déplacent entre les deux pays.

a) Vers la France

Les aliments sont rapportés par l'immigré lui-même, par des membres de sa famille ou par des amis. Le transport des denrées est facilité par la tendance qu'ont les immigrants portugais en France à se regrouper en fonction de leur appartenance au même village ou à la même zone géographique (M. B. Rocha Trindade, 1977; J. Fatela, 1985).

Parmi les aliments qui peuvent arriver à Paris, le vin de Porto et le "chouriço" sont les voyageurs précieux.

Le porto est toujours présent dans les valises. Il est facile à partager avec l'étranger qui vous rend visite, symbole de l'ouverture, du désir insurmontable de s'ouvrir aux autres (J. Fatela, 1985; J. Kristeva, 1985).

Il est un émigré auquel on peut s'identifier. *Le vin de Porto a émigré avant nous*, dit Mme A. I. Comme les Portugais, le porto s'est en effet éparpillé aux quatre coins du monde; où l'on va, il est déjà. De plus, le porto est certainement un "émigré" qui a réussi: un "vin de liqueur portugais très estimé" dit le Petit Robert, et, pour Mme P. M., il est en quelque sorte l'équivalent du champagne. Une bouteille de porto est le cadeau par excellence qu'on offre au patron français. Peu importe par notre propos, s'il a été créé par les Anglais. Quand on s'identifie à lui et quand on l'offre "il est facile et même glorieux d'être Portugais" (M. A. Hily et M. Poinard, 1984).²

Les autres aliments qui voyagent sont réservés à l'intimité de l'univers familial; consommés en famille et avec des amis. Parmi eux, le "chouriço"³ est celui auquel les familles observées accordent la primauté. En effet, en direction de Paris, le "chouriço" est comparable au porto par sa présence assidue dans les valises.

Pour le groupe étudié, le "chouriço" est irremplaçable dans le "cozido português" (potée), un plat très valorisé et fortement maintenu. Le "chouriço" colore, parfume et assaisonne.

Il apparaît que non seulement le "chouriço", mais la charcuterie d'une manière générale, joue un rôle important dans le maintien et le renouvellement des liens d'appartenance au niveau de la famille ou du village au Portugal. Monsieur M. P., par exemple nous a dit qu'à Paris, lui et les siens ont du "chouriço" toute l'année car il s'entend bien avec les deux familles au Portugal, la sienne et celle de sa femme.

Grâce à la proximité des deux pays et à la rapidité des moyens de transport, les immigrés portugais peuvent ainsi, à travers les aliments qui voyagent, rapprocher un peu plus la France de leur pays.

Mais il existe d'autres façons de réaliser ce rapprochement. L'aliment peut être préparé en France; c'est le cas de certaines spécialités en charcuterie. Il peut être cultivé dans le pays d'accueil; par exemple des variétés de choux, notamment la "couve galega" (chou vert communément appelée en France "chou à lapin"). Il peut aussi être acheté sur les marchés parisiens, grâce aux stands tenus par les Portugais qui connaissent les produits auxquels les immigrés portugais sont le plus attachés.

L'aliment au contraire peut, lorsqu'il ne voyage pas, attendre le retour en août au Portugal dans une "arca" (congélateur). Comme cela se passe pour une lamproie surgelée dans le Minho.

Pendant toute l'année, on peut ainsi, par le palais, communiquer avec le lieu d'origine.

b) Vers le Portugal

Parmi les denrées qui voyagent vers le Portugal, nous avons relevé essentiellement les bonbons - *Je rapporte des bonbons parce qu'il est traditionnel de les distribuer aux enfants* dit Monsieur A. P. - et le champagne qui remplacera quelques bouteilles de "vinho espumoso" (vin mousseux) dans les fêtes multipliées au mois d'août par la présence des immigrés en vacances (M. A. Hily et M. Poinard, 1984).

Mais à côté des bonbons et du champagne, nous trouvons aussi la morue, aliment qui devient rare et cher au Portugal et auquel le Portugais est traditionnellement attaché.

La morue

Dans un article consacré à la cuisine et à la confiserie portugaises, Fernando Castelo Branco (1959), affirme que la morue est sans aucun doute, un des liens puissants qui relient les Portugais nés entre le Tage et le Minho (moitié nord du Portugal) à leur pays. Pour appuyer cette thèse, il se réfère au discours de Portugais qui ont vécu ou vivent actuellement à l'étranger. Il cite en particulier Eça de Queiros, grand écrivain du XIXe siècle, qui se dit être "presque totalement Français, si l'on excepte toutefois un certain fond de tristesse lyrique qui est une caractéristique portugaise, un goût dépravé pour le cher Fado, un amour justifié pour la morue aux oignons". Puis il dit avoir observé lui-même l'existence du goût pour ce poisson chez presque tous les Portugais qu'il a rencontrés dans les "cinq parties du monde", et qui au bout

de quelques heures d'entretien, se mettent à parler de leur "saudade" (sorte de nostalgie) de morue. Il raconte aussi comment l'un de ses amis, "notable homme de lettres", rencontré à Paris, l'a informé de sa découverte: il avait trouvé "l'unique boulique qui vendait de la morue toute aplatie et étalée et avec des arêtes car la morue en filets sous emballage de cellophane ne le satisfaisait pas".

Mais L. Castelo Branco ne donne la parole qu'à des intellectuels. Nous, nous aimerions bien savoir si la prédilection pour ce poisson se retrouve dans les pratiques et les représentations des immigrés portugais "non intellectuels" qui habitent au jourd'hui à Paris.⁴

La rareté de ce produit n'est plus un problème aujourd'hui. Nous avons pu constater nous-mêmes qu'on le trouve exposé sur de nombreux étals dans les marchés parisiens à ciel ouvert, avec les caractéristiques énoncées ci-dessus. Il est fort probable que l'offre se soit adaptée à la forte demande provenant de l'importante concentration actuelle de Portugais de la région parisienne, ce qui ferait apparaître une continuité dans le goût pour ce poisson dans le milieu considéré.⁵

Par ailleurs, lors de nos enquêtes sur la consommation de la morue, nous avons pu observer que celle-ci avait lieu uniquement au cours de repas familiaux, soit pour l'ordinaire, soit pour des fêtes ou réunions à caractère intime. Pour le dîner de la veille de Noël, le plat "bacalhau cozido com batatas e couves" (morue cuite à l'eau avec pommes de terre et choux verts) - traditionnel dans beaucoup de régions du Portugal (E. Veiga de Oliveira, 1984: 211) - a été maintenu. Dans les familles avec qui nous avons eu des relations non approfondies, cet aliment n'apparaît ni dans les repas qu'ils nous ont offerts ni dans leur discours spontané.

Les comportements de la deuxième génération vis à vis de la morue sont différents. Quelques adolescents refusent ce plat. De jeunes adultes l'abandonnent dans le quotidien: *on oublie de la mettre à dessaler; il faut y penser à l'avance* dit Madame F. D., jeune mariée de 27 ans, depuis 20 ans en France, très attachée à la culture portugaise. Cependant, si cette jeune femme ne se donne pas le mal de préparer de la morue pour elle et son mari, elle ne manquera pas d'en faire pour ses amis français afin qu'ils puissent y goûter, reconnaissant par là, mais de façon distanciée, la valorisation du plat dans la "cuisine portugaise".

Et c'est aussi chez les adolescents ou chez de jeunes adultes de la deuxième génération qu'apparaît un élément frappant, quelque chose à quoi F. Castelo Branco n'avait pas songé: "la morue, signe d'infériorité". Lisons les réflexions de Monsieur A.E., 29 ans, arrivé en France à l'âge de 10 ans: *Il y a des Portugais qui n'aiment pas qu'on sache qu'ils mangent de la morue parce que la morue était un signe d'infériorité. Quand les Portugais sont arrivés ici, ils étaient tous des "bacalhoeiros" (mangeurs de morue). [Rire collectif]. C'est vrai, ils nous appelaient même "la morue" [...].*

Ces réflexions, extraites d'un entretien enregistré où se trouvaient des personnes de la première et de la deuxième génération, ont déclenché des réactions. La première génération a reconnu, pour la première fois dans nos enquêtes, la réalité de cette désignation et confirme l'avoir perçue comme un signe d'infériorité.

Dans ce même entretien, Monsieur J. P., première génération, originaire de la province de la Beira Alta, a ajouté:

[...] Parce qu'il n'y avait aucun Français qui en achetait. Il n'y avait que nous. Ni l'Arabe, ni le Français n'en achetait. On la préparait et on leur en donnait; c'est à partir de là que les Français ont commencé à en acheter et à s'interroger sur la manière dont elle était préparée. Maintenant ils en achètent, je vois ça aujourd'hui. La morue n'était pas chère parce que seuls les Portugais l'achetaient mais en ce moment, si on veut en acheter c'est cinquante et un francs le kilo. C'est plus cher que le bifeck [...].

Ici la morue distingue le Portugais parce qu'elle est l'aliment spécifique de sa cuisine. Consommateur, le Portugais est aussi détenteur du savoir de sa préparation, capables de traiter cet aliment en l'imprégnant de pratiques culturelles: le dessalage, l'accommodement, la cuisson.

La morue apparaît comme un aliment de l'identité construite dans l'altérité. C'est cette identité que le Portugais qui se cache pour la manger protège. Et, dans un mouvement contraire, la volonté de ressembler à l'autre peut amener l'adolescent au refus de la morue.

Le signe d'infériorité de la désignation métonymique "mangeur de morue" est devenu une affaire du passé, pensent les participants de l'entretien en question. Ce caractère a disparu à partir du moment où l'aliment a été adopté par la cuisine du groupe majoritaire et parce qu'il est devenu produit de luxe.

L'analyse de l'importance de la morue dans les pratiques alimentaires et les représentations des immigrés portugais vivant à Paris est complexe et nécessiterait d'être approfondie. Nous nous sommes efforcée de la dégager du point de vue romantique en la situant sous l'éclairage de l'ambivalence née du désir d'être soi, joint à celui de converger vers l'autre en cachant ou en niant la différence.

Les mangeurs de pommes de terre et les mangeurs de "légumes"

Quelques femmes interviewées associent pomme de terre et embonpoint lorsqu'elles distinguent alimentation des Portugais et alimentation des Français. Les Portugais, selon elles, mangent plus de pommes de terre et les Français, pour ne pas grossir, mangent plus de "légumes". Certaines femmes disent faire en France moins de pommes de terre qu'elles n'en faisaient au Portugal; l'une d'entre elles dit les remplacer par "des légumes, haricots verts et choux-fleurs, par exemple".

Cela nous amène à émettre l'hypothèse que la femme portugaise à Paris peut devenir, sous l'influence d'un code esthétique et diététique français, un agent de changement au sein de la famille sur le plan alimentaire.

Car il est vraisemblable que, parmi les personnes interviewées, les femmes (pour la plupart femmes de ménage) plus que les hommes (qui souvent travaillent dans des milieux immigrés), découvrent dans l'intimité des ménages parisiens et aussi à travers la publicité ou en observant chariots et paniers dans les lieux publics, une préoccupation des Français d'aujourd'hui: le souci du régime et l'obsession de garder la ligne. Ce sujet suffit à occuper un quart du livre de publication récente, *La France à table*. Son auteur, un sociologue, y écrit: "Tirailé entre la fierté de la maîtrise de soi extériorisée dans le corps svelte, et les plaisirs de la bouffe consolante, il se livre à des adaptations approximatives, conciliant ses nostalgies boulimiques et sa mauvaise conscience" (P. Pynson, 1987: 10). Adaptations qui, dans le cas précis de la pomme de terre, conduisent le Français à se méfier de la valeur calorique de

celle-ci, alors que dans le même temps "le steak-frites maintient sa vitesse de croisière, en battant bien haut pavillon gaulois" (J. P. Rioux, 1987).

L'image du corps svelte existait-elle pour nos informateurs avant l'émigration? N'oublions pas que la majorité des familles est originaire de petits villages. Un journaliste portugais écrivait récemment qu'au Portugal, "gordura é formosura e um gordo não é gordo, mas 'forte'" (l'embonpoint est beauté et un gros n'est pas gros: il est fort) (M. Esteves Cardoso, 1987:17). Mais cela est certainement en train de changer au Portugal.

Si l'on en croit Noëlle Châtelet qui écrit dans *Le corps à corps culinaire* que la femme "sollicite traditionnellement les regards extérieurs" et que "pour cette raison, son désir conscient et ses fantasmes ne se développent qu'au travers de l'image corporelle mise en avant par la société du moment" (N. Châtelet, 1977:131), on comprend que la femme portugaise puisse ne pas rester insensible au code diététique français. C'est bien en rêvant aux perfectionnements du modèle que Linda de Suza ("linda" veut dire "belle" en portugais) immigrée portugaise devenue chanteuse, critique dans son livre *La valise en carton* son image reflétée et multipliée dans le miroir des écrans de sa première présentation télévisée et conclut: "Pascal Auriat m'a fait faire des progrès depuis cette époque, mais, à ce moment-là, sans être moche, j'étais plutôt rondouillarde". (L. de Suza, 1984:184).

Dans le groupe étudié, nous avons constaté que la femme portugaise peut être à l'origine de transformations du style alimentaire de la famille non seulement parce qu'elle détient le pouvoir de la pratique culinaire, mais parce que, nous venons de le voir, sa qualité de femme d'une part, le lieu de connexion des habitudes alimentaires des deux groupes où la situe son travail d'autre part, peuvent la rendre plus sensible au style alimentaire de la société d'accueil.

Mais la femme nous est aussi apparue comme très soucieuse des goûts du mari, souvent le plus attaché au style alimentaire du pays d'origine, alors que les enfants, surtout les adolescents, manifestent un goût plus prononcé pour la cuisine française.

Il apparaît donc que, plus que manipulée par la société d'accueil, la femme portugaise acquiert des outils qui l'investissent d'un pouvoir de médiation entre les tendances gustatives en présence au sein de la famille.

La Préparation

Huile / Beurre

Les informateurs estiment que la principale différence entre les deux cuisines, c'est que la française est au beurre et la portugaise à l'huile. Ils ont une préférence marquée pour la cuisine à l'huile et certains manifestent même un fort rejet de la cuisine au beurre et se disent incapables de manger un plat pré préparé avec cet ingrédient.

On observe ce même attachement à un corps gras culinaire dans les styles alimentaires régionaux français; malgré le développement de la commercialisation, la zone du beurre (France du Nord) et celle de l'huile (Midi) continuent à s'opposer (Y. Serville, M. Guilloud-Bataille, 1980).

Parmi les huiles consommées par les immigrants portugais, l'huile d'olive a un statut particulier. Son utilisation se limite aux "plats ethniques" - nous entendons par là "toute spécialisation culinaire pratiquée par le groupe, socialement estimée, valorisée par lui et intégrant sa culture" (M. Calvo, 1982) - comme par exemple le "caldo verde" (sorte de soupe aux choux), les préparations de la morue, de la lamproie, du poulpe. On rajoute l'huile d'olive telle quelle à un plat cuit ou cru, à moins qu'elle ne serve de fond de cuisson. Pour le reste, les salades, les fritures, les "braisés", les rôtis, etc., nos informateurs utilisent indistinctement les autres huiles qu'on trouve sur le marché (certaines préférences sont possibles, mais plutôt en fonction de la marque, qu'en fonction de la nature des graines dont elles sont extraites).

Cette utilisation restreinte de l'huile d'olive est quelquefois justifiée par un argument diététique: l'huile d'olive est une huile grasse. Ainsi, il se pourrait, comme nous l'avons vu au sujet de la pomme de terre, que l'image idéale du corps renvoyée par la société d'accueil (ainsi que les préoccupations actuelles de diététique) ait une incidence sur la fréquence de son emploi.

Dans d'autres cas, au contraire, il n'est question que de prix. Mme I.A., en train de préparer du travers de porc, coupe l'huile d'olive avec une autre huile et nous explique: l'huile d'olive est une huile chère. Et dans sa recette "canja dourada" (consommé doré) elle ne considère pas ce corps gras

comme nocif pour la santé, mais comme un élément de décor puisqu'il fait *des petits yeux*.

Braisé / Bouilli

La deuxième opposition que mentionnent souvent nos informateurs concerne le mode de cuisson du riz et des pâtes. Selon eux, les Français les font cuire dans l'eau puis les égouttent et mettent un peu de beurre.

A ce mode de cuisson considéré facile et rapide, on oppose celui qu'on fait avec "l'estrugido" (ou "refogado"). L'"estrugido" correspond aux deux premières étapes d'une chaîne opératoire (si nous nous basons sur le discours et les pratiques des personnes originaires du Douro et du Minho) qu'on pourrait décrire ainsi:

1) le frit: on fait revenir l'oignon haché dans un peu d'huile jusqu'à ce qu'il prenne une couleur brune;

2) le déglçage: on verse un peu d'eau; le bruit de l'eau sur l'huile doit être à l'origine du nom "estrugido" (fracas en Français);

3) la cuisson: on mélange le riz et les pâtes à ce liquide puis on ajoute la quantité d'eau nécessaire et l'on fait cuire;

4) le moment où l'on fait réduire: évaporation totale ou partielle de l'eau suivant le résultat recherché.

Dans cette recette, très valorisée par le groupe, on n'apprécie pas seulement la saveur mais aussi la couleur, comme nous pouvons le déduire de la réflexion de Mme A. M.:

Au Portugal on n'aime pas le riz blanc, c'est pour ça qu'on fait revenir les oignons; le riz blanc est pour les malades à l'hôpital.

A l'évidence, le bouilli français (sans coloration, facile, rapide et avec assaisonnement au beurre) est bien fade, comparé au braisé portugais (coloré, à la préparation travaillée et longue, et avec de l'huile comme fond de cuisson) dans la codification hiérarchique des modes de cuisson de nos informateurs.

Viande cuite /Viande saignante

Dans un article sur l'alimentation des enfants de travailleurs migrants d'origine portugaise dans la banlieue parisienne, M. Cohen et collaborateurs (1979) prétendent que parmi les recettes qui ont été adoptées, le bifteck-frites est la première à être mentionnée. Or, il se peut qu'ils aient adopté l'association de ces deux aliments, le bifteck et les frites, mais sûrement pas leur mode de préparation. La nouveauté peut être réinterprétée: le bifteck est préparé à la portugaise, comme nous le montre Madame F. A.:

Un Français prépare un bifteck seulement avec un peu de beurre; il le tourne d'un côté puis de l'autre et c'est prêt. Un peu de sel à la fin. Ils disent que ça retient le sang dedans, je ne sais pas... Non, c'est vrai, ça c'est vrai.

Nous, on mange un bifteck plus cuit qu'eux. On le fait cuire pendant plus de temps. Et il y a des gens, moi, par exemple, qui mettent un peu d'ail, un peu de vin blanc, poivre, laurier. Il y a un petit goût.

En premier lieu, le bifteck de Madame F. A. est fait à l'huile et non pas au beurre, ce qui, comme nous l'avons vu, est, selon nos informateurs, le premier trait distinctif entre les deux cuisines.

Notre deuxième remarque portera sur la cuisson. De toute évidence, le bifteck préparé par Madame F. A. ne ressemble en rien au bifteck saignant ou bleu de R. Barthes (1957). Il doit être bien cuit et le sang y est caché, altéré, délayé. Le sanguin n'est pas la raison d'être de ce bifteck.

Enfin, le bifteck de Madame F. A. est bien assaisonné et le *petit goût* dont elle parle n'est pas le goût naturel de la viande mais un goût artificiel. Ce moyen trompeur et habile pour déguiser le goût naturel des aliments est, selon L. Camara Cascudo, un trait de la cuisine portugaise en général, et d'une des anciennes colonies portugaises, le Brésil, où l'on retrouve ce refus de "la nourriture 'nue', 'léchée', sans les arômes ni les ornements qui agrémentent le plat prêt à servir ou qui, placés avant ou pendant la cuisson ou le rôtissage, le relèvent" (L. C. Cascudo, 1983:273).

Cuisson mélangée / Cuisson séparée

La cuisine française est moins épicée;⁶ ils ne font pas la cuisine avec du "colorau", jamais, c'est rare. Les autres épices de base sont les mêmes dans les deux cuisines: oignon, ail, laurier, à part le thym qu'on n'utilise pas au Portugal. C'est la façon de faire qui est différente. Par exemple, dans mon pays, un lapin est "guisado" (cuit en ragoût) avec du "colorau" et il y a moins de sauce;⁶ c'est-à-dire, dans la sauce du lapin nous avons l'habitude de cuire les légumes. Et ça, ça veut dire pour tout. Tandis qu'ici c'est à part, les Français font les légumes à l'eau (Mme F. A.).

Dans cet extrait d'entretien enregistré, nous constatons que la question de la couleur intervient à nouveau (cf. p. 1007). Madame F. A. nous a parlé d'une épice - le "colorau" - quand nous lui avons demandé s'il y avait des différences entre les deux cuisines. Le "colorau" est une variété de piment doux utilisé en oudre; sa propriété principale est, comme son nom l'indique, de colorer les mets. Nous relevons aussi, dans les paroles de notre informatrice, un autre trait distinctif de la "cuisine portugaise" qui apparaît effectivement dans un grand nombre de recettes: la pratique de cuire le *légume* (l'aliment de base?) avec la viande ou dans la sauce de la viande. Cette pratique doit être comprise, à notre avis, non seulement en termes de goût mais aussi en termes d'économie: d'une part, une seule cuisson (comme autrefois dans le chaudron), d'autre part, une façon de multiplier une petite quantité de viande ou de poisson. C'est comme si les légumes ou les céréales se transformaient ainsi en viande ou en poisson.

Pur / impur

La cuisine se trouve dans un lieu privilégié sur la frontière entre le pur et l'impur et le rôle de douanier attentif est octroyé au cuisinier. Dans la société moderne, les industries alimentaires essaient de plus en plus de s'emparer de cette place en lançant sur le marché des produits sélectionnés, net-

toyés, stérilisés, enveloppés, conditionnés sous vide et revêtus d'une date de validité qui en assure la pureté.

Dans la sphère des représentations, la notion de "cuisine" chez les femmes portugaises interviewées n'a pas été séparée de l'action d'approprier l'aliment; cuisiner est aussi, pour ces femmes, éplucher, couper, laver. Et il arrive qu'elles trouvent paresseuses et mauvaises cuisinières les femmes françaises qui essaient de se délivrer de ces tâches.

Dans la pratique, il nous semble en effet que les femmes contactées continuent à faire beaucoup de leurs mains, en utilisant peu de produits d'alimentation moderne, tout au plus la purée en sachet, le court-bouillon "Knorr" et quelques boîtes de conserve. Ces faits ont été observés antérieurement par C. Petonnet qui ajoute que la circonspection envers la nouveauté est basée sur l'idée que "ce qu'on achète, c'est du poison" (C. Petonnet, 1985: 94).

Ce mode de concevoir et de faire la cuisine doit se fonder sur le fait que la majorité de ces femmes sont originaires de régions où la production et la préparation de la nourriture se faisaient sur place et occupaient une part essentielle de la vie quotidienne et sociale de la famille ou du village.

Il se peut que dans cette résistance à la modernité, les femmes portugaises conservent leurs propres critères de "pureté" et pratiquent des opérations de purification auxquelles elles étaient habituées au Portugal ou qu'elles ont reçues de leur éducation.

Madame M. P. qui, dans une interview enregistrée faisait un retour aux pratiques alimentaires du Portugal de son enfance, a répondu à notre question "comment faisiez-vous le lapin?":

On tue - je sais tuer mais je n'ai pas le courage - on écorche - mon frère qui est ici le sait - on le lave "bem lavado" (on le lave "très très bien"), mais il faut que ce soit avec de l'eau froide, le poulet c'est avec de l'eau chaude. Mais, d'abord on l'ouvre, on retire tout l'intérieur. On coupe toute la viande en petits morceaux et puis on la laisse en "vinha-d'alho": ail, laurier, poivre, sel et vin blanc.

Quelquefois, la force d'une représentation et d'un "habitus" fait qu'une nouveauté alimentaire - par exemple un poulet prêt-à-cuire - est "interprétée" et traitée de la même façon que l'aliment auquel elle renvoie dans un passé portugais. Dans la même interview, à la question posée "y a-t-il des

différences entre la cuisine portugaise et la française?" Madame M. P. a répondu:

Il y a beaucoup de différences... Par exemple, quand mes patronnes arrivent des courses avec un poulet, elles le prennent, ajoutent un peu de sel et un peu d'huile; elles le mettent au four et elles le mangent comme ça.

Moi, pour rôtir un poulet, je dois bien l'arranger, bien le nettoyer à l'intérieur (elles, elles le mettent directement); moi, je dois l'ouvrir et très bien le nettoyer puis je l'assaisonne quelque temps avant de le mettre au four avec du sel, un tout petit peu de laurier, d'oignons, d'ail, de poivre, d'huile et d'eau pour faire la sauce (Madame M. P.).

Colette Petonnet nous apprend que les repas de fête dans les zones rurales du Nord-Est du Portugal, d'où vient justement Madame M. P., étaient composés de volaille et de lapin préparés en sauce et qu'après le relogement, le poulet rôti a été le premier emprunt à la cuisine française (C. Petonnet, 1985: 93).

Nous voudrions revenir sur cette notion d'emprunt pour la dégager, dans ce cas précis, de l'élément de passivité que l'acte d'emprunter peut contenir. Nous la définissons ici positivement comme le fait de prendre, en réinterprétant l'objet d'emprunt. Dans cette perspective, nous proposons que derrière l'apparent "emprunt" du poulet rôti à la cuisine française, ne soient pas oubliés les actes de purification, assaisonnement, cuisson (les deux derniers, déjà relevés pour la "préparation portugaise" du bifteck) et qui, dans le cas du poulet rôti, semblent s'accomplir comme un rituel si l'on est attentif à la répétition de l'expression "je dois" dans le discours de Madame M. P. Ce sont ces actes qui marquent la "recette interprétée" au sceau de l'identité de l'immigré portugais.

La Consommation

Repas, menu, convivialité

Au Portugal on mange tout ensemble; là-bas, il n'y a pas cette façon de manger "aos bocados" (en morceaux). Après manger on ne mange plus, ni fromage, ni rien (Mme A. M.).

A l'occasion d'une rencontre avec Joaquim Pais de Brito (1987), ethnologue portugais, nous avons appris qu'au Portugal, dans le milieu d'où viennent les immigrés portugais en général, l'habitude de prendre des apéritifs n'existait pas; on ne préparait pas d'entrées hormis la soupe; les salades (laitue, cresson, tomate) accompagnaient les plats et on ne mangeait pas de fromage à la fin du repas.

Dans l'extrait d'entretien qui suit, Madame F. D., originaire du Minho, jeune mariée, deuxième génération nous laisse clairement entendre que pour sa mère, l'ordonnance du repas français avait été quelque chose de vraiment inédit et qu'il faut encore actuellement une situation qui sorte de l'ordinaire pour qu'elle l'adopte. A la question posée "Est-ce que vous respectez un ordre dans la présentation des plats?", Madame F. D. répond: *J'ai une plus grande tendance à le faire. Puis elle ajoute: Ma mère, elle, ne le fait que le dimanche. Auparavant, quand on était petit, quand il y avait des gens de la famille à la maison, ma mère faisait toujours suivant la tradition portugaise: "cozido" (une sorte de potée), haricots, riz, "assado" (rôti); on n'arrêtait plus de manger!... Quand j'ai commencé à grandir, à aimer la cuisine, je lui ai dit: oh! maman. Pourquoi faites-vous une si grande quantité de choses? Ça ne vaut pas la peine! Alors, pourquoi ne pas faire comme les Français? Une entrée, un plat de viande ou de poisson, un légume ou deux pour accompagner, fromage et dessert.*⁷

De même, nous constatons, en nous basant sur les "repas extraordinaires" auxquels nous avons participé, que les familles observées tendent, dans leur majorité, à adopter l'ordonnance du groupe d'accueil. Ce fait a été observé également par M. E. Leandro (1987). Précisons que dans cette catégorie "repas extraordinaires" nous rassemblons d'une part, ceux de l'"extraordinaire" vécu dans l'intimité - repas de fêtes commémoratives (Noël, anniversaires, Pâques), ceux des dimanches et jours fériés avec retrouvailles de pa-

rents ou d'amis - tous repas que nous avons pu partager dans les familles avec qui s'étaient établies des relations plus intimes; d'autre part, les repas auxquels nous participions en hôte venu étudier les pratiques alimentaires; cette présence de l'étranger suffisant à sortir le repas de son ordinaire.

Remarquons que si, à l'échelle de l'ensemble de ces "repas extraordinaires" il est facile d'y retrouver les phases - apéritif, entrée, plat, fromage, dessert, café - l'observance rigide de cette ordonnance se vérifie rarement lorsqu'on considère un repas dans son individualité. Nous allons décrire et commenter chacune de ces phases et, quand il le faudra, nous ferons ressortir les traits spécifiques des repas de fêtes commémoratives ou de dimanches et jours fériés avec retrouvailles, par comparaison à ceux des repas préparés pour l'étranger curieux.

On ouvre souvent le repas sur un apéritif: porto et, plus rarement, whisky ou Ricard. Ce sont les hommes qui prennent ces derniers.

Les entrées sont presque toujours présentes dans ces repas mais elles sont toujours froides, non cuisinées à la maison (à l'exception d'une jardinière de légumes et, à l'occasion d'un anniversaire, d'un saumon frais frit); elles présentent une forte proportion de produits exogènes à la cuisine du Portugal d'avant l'émigration (artichaut en conserve, avocat, céleri-rave acheté chez le traiteur, charcuterie française, etc.).

Les éléments exogènes apparaissent aussi les jours de fête. A Noël, chez Madame A. M., on a servi les tranches d'un grand saumon fumé (cadeau de l'ex-mari). Pour le repas du lundi de Pâques, Monsieur J. A. a acheté des omelettes chinoises chez un traiteur.

Nous remarquons que dans tous les repas où les entrées sont présentes, aucune "spécialité culinaire portugaise" n'est introduite. La soupe, si importante au Portugal (J. Pais de Brito, 1987) n'apparaît pas.

Au contraire de l'entrée, les plats sont toujours chauds, cuisinés à la maison et ne présentent pas d'éléments exogènes (à l'exception des champignons de Paris dans la sauce du lapin et d'une langue de boeuf).

Ici, nous relevons une dichotomie importante entre les repas préparés pour l'étranger curieux et les repas "extraordinaires" de l'intimité. Dans les repas pour l'étranger, les plats servis, si nous n'en considérons que les composants et la présentation, sont toujours des plats "communs": poulet avec haricots verts, viande de boeuf accompagnée de pâtes, langue de boeuf et la-

pin braisés aux champignons de Paris, garnis de riz ou de pommes de terre, etc. Par contre, dans les repas "extraordinaires" de l'intimité, nous avons pu goûter certains des plats que Manuel Calvo appelle "ethniques" (cf. p. 1006): le "cozido" (sorte de potée), des plats de morue, un autre de lamproie. Le pain et le vin sont toujours sur la table.

Ce n'est qu'au cours d'un sur deux de ces repas "extraordinaires" que le fromage nous a été servi; toujours du fromage doux, particulièrement de la marque "Caprice des Dieux".

Nous remarquons que les jours de fêtes commémoratives, le fromage est nettement moins fréquent que dans les autres repas "extraordinaires" analysés.

Dans l'ensemble il nous a été servi, en dessert, peu de pâtisserie maison, mais plutôt des gâteaux français, achetés la plupart du temps à l'extérieur et/ou des fruits de saison ou en conserve. Le cas échéant, les fruits précèdent les mets sucrés.

Les jours de fêtes commémoratives, les mets sucrés s'imposent. Le gâteau français qu'on achète pour l'occasion ne manque jamais avec le champagne, même après la consommation des "spécialités sucrées portugaises".

Après les repas, nous buvions souvent du café. Les hommes, boivent de la "bagaccira" (alcool fait à partir du marc de raisin), dans le café ou ensuite.

Les descriptions précédentes permettent d'ordonner les traits pertinents des repas observés dans le tableau ci-joint où les signes + et - correspondent à la présence ou à l'absence de chaque trait.

Dans le tableau ci-contre, nous ne relevons que deux traits distinctifs entre les deux types de repas (repas préparés pour l'étranger et "extraordinaires" de l'intimité): 1) la présence ou absence des "plats ethniques" dans les phases III et V (plat et dessert);

2) la faible (+) ou forte (+ + +) présence du fromage doux.

A souligner, implicite dans le tableau, un trait commun aux deux types de repas: la tendance à suivre l'ordonnance qui va de l'apéritif au dessert/café, probablement pratique nouvelle consécutive à l'émigration.

Nous continuerons l'exploitation de ce tableau dans la conclusion de ce travail, puisque le diagramme issu de ces données suscite des réflexions propres à l'ensemble de cette étude.

Tableau I

		extraordinaire inimitable	extraordinaire étranger
PHASE I	a p p r i t i f	Porto, whisky, Ricard	+
			+
PHASE II	e n t r e e	chaude	-
		cuisinée	-
		éléments exogènes	+
PHASE III	p l a t (s)	chaud	+
		cuisine	+
		éléments exogènes	-
		ethnique	+
PHASE IV	f r o m a g e	doux	+
			+++
PHASE V	d e s s e r t (s)	fruits	+
		gateau français	+
		ethnique	+
PHASE VI	café		

Conclusion

Dans trois articles récents sur l'immigration portugaise en France intitulés: "Les Portugais entre l'ouverture et le repli", "Un million de silencieux, les Portugais" et "Une réussite: les Portugais en France", on s'interroge sur la discrétion de ces "bons immigrés" et sur leur quasi absence "dans les débats qui traversent l'immigration" (J. Fatela, 1985; M. A. Hily et M. Poinard, 1984 et R. Solé, 1985). Dans le premier de ces articles, l'auteur prétend que cette "invisibilité" ne doit pas être expliquée naïvement par l'observation d'une ressemblance physique plus marquée avec les Français, non plus que par un jugement hâtif qui présupposerait une intégration effective dans la "société française". Au contraire, affirme ce même auteur, derrière cette invisibilité se cache la majorité des immigrés portugais, celle qui met en retrait ses différences en les renvoyant en quelque sorte à l'espace privé (J. Fatela, 1985). L'espace privé et par extension les pratiques alimentaires acquièrent ainsi une dimension importante dans la manifestation de la différence.

Dans les repas "extraordinaires" préparés pour l'étranger et que nous avons présentés précédemment, la phase III (voir Tableau) - "plat(s)" - est celle où peuvent se manifester des distinctions ethniques, puisqu'elle est la seule où l'on cuisine. C'est là le moment capital où les ménagères peuvent s'exprimer davantage, par exemple, dans l'utilisation de l'huile, dans la préparation du "braisé", dans la cuisson prolongée de la viande, etc. Cette raison est déjà suffisante pour que nous séparions le "plat(s)" des autres phases du repas préparé pour l'étranger dans la représentation graphique, figure 1.

De plus, l'intimité du foyer qu'implique le plat chaud ainsi que la fermeture aux éléments exogènes que nous avons relevée antérieurement, font ainsi du "plat(s)" une phase plus fermée aux influences extérieures. Autre raison pour la séparer sur ce graphique.

Si nous faisons un diagramme pour les repas "extraordinaires" de l'intimité, la présence de "plats ethniques" (voir Tableau) justifierait à nouveau la place à part de la phase III. La présence de "desserts ethniques" dans les repas des fêtes commémoratives justifierait aussi une place à part pour la phase V. Mais, comme le gâteau français qu'on achète est aussi présent dans cette phase, celle-ci devrait se situer dans une position intermédiaire dans notre graphique. Quant au fromage, il disparaît plus ou moins.

Nous n'avons pas fait le graphique pour faciliter notre exposition. Nous préférons, tout en gardant présentes à l'esprit les particularités des repas extraordinaires de l'intimité, nous limiter à la représentation graphique des repas "extraordinaires" pour l'étranger.

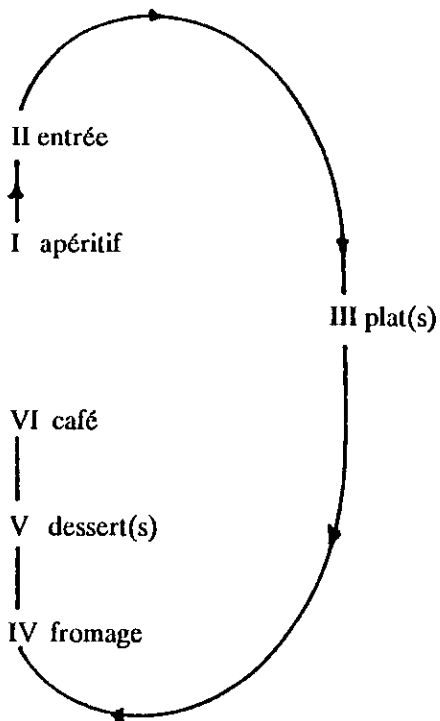


figure 1. Repas extraordinaires pour l'étranger. La ligne fléchée représente le déroulement du repas; les chiffres romains indiquent les phases.

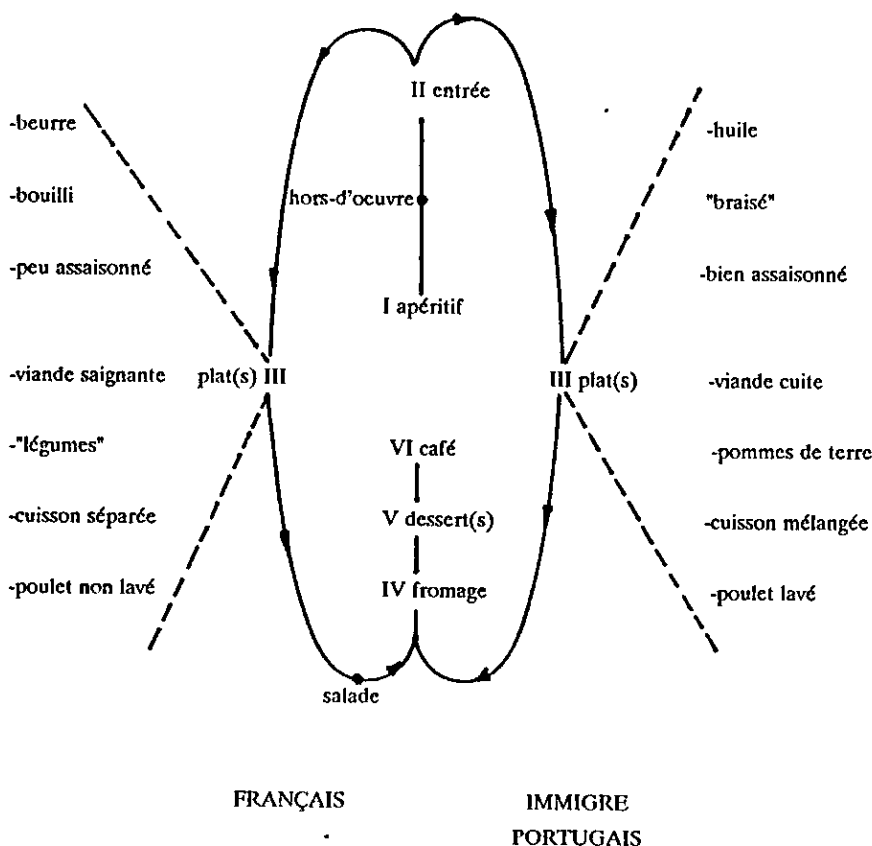


Figure 2. Repas "extraordinaire" pour l'étranger chez l'immigré portugais (courbe à droite) confronté à un repas français idéal (courbe à gauche). Les phases du déroulement du repas qui ont été adoptées par l'immigré portugais se retrouvent confondues avec celles du repas français sur la ligne centrale. Celles qui se distinguent, phases III, sont éloignées l'une de l'autre. Les éléments potentiels qui les caractérisent sont énumérés dans l'angle en pointillé.

Nous y rapprochons de façon symétrique une courbe idéale représentant cette fois le cours d'un repas français (voir Figure 2). Nous pouvons grâce à la symétrie des deux graphiques retrouver la tendance de nos informateurs à suivre l'ordonnance du repas à la française. La ligne centrale met en évidence les phases que nos informateurs ont adoptées. La symétrie montre encore que la phase III - "plat(s)" - s'insère dans cette ordonnance.

Cette symétrie qui fait ressortir des comportements similaires dans les pratiques alimentaires, peut être considérée comme une ouverture de la part du groupe étudié, ouverture qui peut se faire dans l'esprit du "jeu de la réussite", par l'adoption d'une pratique du groupe majoritaire. On peut voir aussi dans cette ouverture, l'utilisation de "l'invisibilité" (J. Fatela, 1985) pour mieux recevoir l'autre lorsque la similitude se manifeste les jours où le foyer s'ouvre, si l'on peut dire, au public: jours de fêtes commémoratives, dimanche et jours fériés de retrouvailles de parents et d'amis et jours de visite de l'anthropologue. On peut y voir enfin la manifestation d'un simple désir de convergence vers l'autre.

Nous avons mis en évidence sur le graphique (voir Figure 2) la non-convergence. Elle trouve sa représentation graphique dans la distance sur notre diagramme. Elle s'applique à la phase "plat(s)". Nous avons encadré à gauche et à droite les éléments diacritiques retenus à partir des représentations que se font nos informateurs de leurs préparations culinaires lorsqu'ils les comparent aux préparations culinaires françaises: huile/beurre, "braisé"/bouilli, bien assaisonné/peu assaisonné, viande cuite/viande saignante, pommes de terre/"légumes", cuisson mélangée/cuisson séparée, poulet lavé/poulet non lavé. Le "plat(s)", chez l'immigré portugais, n'est pas seulement le lieu de manifestation de ces éléments diacritiques mais il est aussi l'engagement dans un processus. Même dans le plat préparé pour l'étranger qui pourrait paraître "commun" et par là laisser se méprendre l'observateur naïf, des distinctions ethniques peuvent se cacher.

L'écart, marqué par la distance qui, dans notre graphique, existe entre "plat(s)" de l'immigré portugais et "plat(s)" français est variable. Dans un autre diagramme pour les repas "extraordinaires" de l'intimité nous la verrions augmenter du fait de la présence des "plats ethniques". De même, l'écart peut diminuer ou même disparaître jusqu'à la convergence des plats, comme par exemple pour les adolescents de la deuxième génération.

Notre diagramme exprime un champ de tensions entre des forces opposées, de convergence et de divergence, tendant à la fois vers l'unité et vers la diversité. Le discours culinaire et les pratiques alimentaires chez l'immigré portugais doivent donc être compris comme combinatoire de ces forces, elle-même signe et vecteur de l'identité du groupe.

NOTES

1. J'emprunte l'expression à Manuel Calvo (1983).
2. Ces deux auteurs nous parlent de la "vigueur de la lusitanité". Ils croient que subsiste dans la mémoire collective portugaise une "conscience de la grandeur passé".
3. Le "chouriço" est un boyau rempli de viande maigre de porc marinée en morceaux, le tout fumé. Cette spécialité fait partie de l'industrie domestique de la viande de porc, très ancienne au Portugal.
4. Il nous est déjà apparu que la sardine, consommée dans le milieu portugais de la région parisienne, pouvait être elle aussi chargée de sens. Les limites de notre exposé nous conduisent à en reporter l'étude.
5. I. Chiva (1987) nous indique qu'en dehors du Vendredi Saint où l'usage en était répandu, la morue, il y a une vingtaine d'années, n'était consommée en France que près des côtes de la Méditerranée (en ailloli), dans l'ensemble de la Provence ("brandade"); et, curieusement, près de l'Atlantique, à l'intérieur des terres (par exemple le stockfish, l'estouffinado, dans le Lot) ou encore, un peu, en Bretagne. Selon lui, la présence cou-

rante de la morue, étendue à toute la France, serait probablement due à la demande des Portugais.

6. Ce dernier mot a été dit en Français.
7. Nous voyons ici le rôle qu'un enfant peut avoir dans l'introduction des éléments du style alimentaire de la société majoritaire.

BIBLIOGRAPHIE

BARTH Fredrik, 1976, *Los grupos étnicos y sus fronteras. La organización social de las diferencias culturales*, Mexico, Fondo de cultura economica, pp. 9-49.

BARTHES Roland, 1957, *Mithologies*, Paris, Ed. du Seuil, pp. 77-79. 1970, "Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine", in J.-J. Hemardinger, ed., *Pour une histoire de l'alimentation*, Paris, Mouton & EPHE (VIe section), pp. 307-315 ("Cahiers des Annales", 28).

CALLIER-BOISVERT Colette, 1978-1979, "Immigrés portugais en France: rôles masculins et rôles féminins au sein du groupe domestique", *Bulletin des études portugaises et brésiliennes*, Paris-Lisbonne, nouvelle série, Tomes 39 et 40, pp. 273-297.

CALVO Manuel, 1982, "Migration et alimentation", *Informations sur les sciences sociales*, Londres et Beverly Hills, SAGE publications, vol. 21, n° 3, pp. 384-446.

CARDOSO de OLIVEIRA Roberto, 1976, "Reconsiderando etnia", *Identidade, Etnia e Estrutura Social*, São Paulo, Pioneira, pp. 79-118.

CASCUDO Luis da Camara, 1983, *História da Alimentação no Brasil*, Belo Horizonte/São Paulo, Ed. Itatiaia, Ed. da Universidade de São Paulo, vol. I, pp. 255-385; vol. 2, pp. 699-778.

CASTELO BRANCO Fernando, 1959, "Culin'aria e doçaria", *A Arte Popular em Portugal*, Lisboa, Ed. Verbo, vol. 1, pp. 299-334.

CHATELET Noëlle, 1977, *Le corps à corps culinaire*, Paris, Ed. du Seuil, p. 183.

CHIVA Isac, 1987, Communication personnelle.

COHEN M., SOARES L. B., MORDELLES A., 1979, "Quelques observations sur l'alimentation des enfants de travailleurs migrants d'origine portugaise", *Cahier de nutrition et de diététique*, Paris, 1, pp. 19-23.

ESTEVES CARDOSO Miguel, 1987, *A causa das coisas*, 4ème ed., Lisbonne, Assfrio & Alvim, 352 p.

FATELA João, 1985, "Les Portugais entre l'ouverture et le repli", *Esprit*, Paris, 102, pp. 126-130.

HILY Marie-Antoinette et POINARD Michel, 1984, "Un million de silencieux, les Portugais", *Politique aujourd'hui*, Paris, 4, nouvelle série, pp. 87-98.

KRISTEVA Julia, 1985, "le nouveau monde solitaire", *Le genre humain*, Paris, 11, pp. 207-214.

LEANDRO Maria Engrácia, 1987, "Un plat portugais: la morue aux choux", *Hommes & migrations*, Paris, 1105, pp. 35-39.

LEVI-STRAUSS Claude, 1973, "Race et histoire", *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, pp. 378-422.

PAIS de BRITO Joaquim, 1987, Communication personnelle.

PETONNET Colette, 1985, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 324 p.

PYNSON Pascale, 1987, *La France à table, 1960-1986*, Paris, Ed. La Découverte, 269 p.

RIOUX Jean-Pierre, 1987, "Vive la consommation", *L'Histoire*, Paris, 102, p. 88-100.

ROCHA TRINDADE Maria Beatriz, 1977, "Structure sociale et familiale d'origine dans l'émigration au Portugal", *Ethnologie française*, Paris, VII, 3, pp. 277-286.

SERVILLE Yvonne, GUILLOUD-BATAILLE Monique, 1980, "La subsistance des styles alimentaires régionaux", *Ethnologie française*, Paris, 10, 3, pp. 325-334.

SOLE Robert, 1985, "Une réussite: les Portugais de France", *Le Monde-Dossiers et documents*, Paris, n° 143, avril 1987, p. 1.

SUZA Linda de, 1984, *La valise en carton*, Paris, ed. Carrère-Michel Lafon, p. 209.

VEIGA de OLIVEIRA Ernesto, 1984, *Festividades Cíclicas em Portugal*, Lisbonne, Dom Quixote, 6, 357 p. (Coll. Portugal de Perto).

**POUR UN ENSEIGNEMENT DU PORTUGAIS
EN FRANCE: LES ARGUMENTS INVOQUÉS
EN 1971-1972 PAR DES PARENTS
D'ORIGINE PORTUGAISE.¹**

Danièle FAVRE (enseignante - Paris)

Cinq cent vingt cinq lettres de parents portugais vivant en France ont été remises par Monsieur Jorge Reis, au fur et à mesure de leur réception, à l'Institut d'Etudes Portugaises et Brésiliennes à la fin de l'année 1971 et au début de l'année 1972. Ce sont les réponses aux appels lancés à la radio lors des émissions que Monsieur Jorge Reis et ses collaborateurs assuraient quotidiennement à France Culture, le matin à 6h40. Cette intervention entrait dans le cadre d'une campagne mise en route par les autorités françaises pour connaître le nombre d'intéressés par un enseignement du portugais en France.²

Les premiers appels ont eu lieu en novembre 71. Les seconds, concernant plus précisément l'enseignement secondaire et signalant qu'à partir de sept demandes un professeur pouvait être nommé, datent d'avril 72. Quatre cent quarante trois lettres répondent au premier appel; quatre vingt au second. Une lettre du dossier est antérieure à ces appels. On y trouve la demande d'information suivante: "[...] se temos direito reclamar por um professor Portuges é se temos direito o não" (si nous avons le droit de réclamer un professeur de portugais et si nous avons le droit ou non).³

L'appel de Monsieur Jorge Reis est venu cristalliser une attente et lui donner la parole. Les lettres dans lesquelles la demande est accompagnée des raisons qui consciemment la motivent sont nombreuses. Et les arguments ne manquent pas, qu'on se situe par rapport au vécu actuel ou qu'on se projette dans l'avenir au moment du retour; qu'on se situe aussi en fonction des anciens cadres de référence ou qu'on se place sur un plan revendicatif ou politique. Nous nous limiterons ici à la première perspective.

I Lorsqu'on se situe par rapport au vécu actuel

Une situation difficile à vivre⁴

Nombreux sont ceux qui, parmi les correspondants, ont choisi de laisser l'enfant au Portugal plutôt que d'abandonner l'enseignement de leur pays. Aussi mettre fin à la séparation est un des arguments majeurs de la demande. On le retrouve dans plus d'une vingtaine de lettres. Un des correspondants évoque sa solitude, très mal supportée depuis quatorze mois et qu'il envisage cependant de prolonger faute d'"école" pour ses enfants.

D'autres sont sur le point d'envoyer leurs enfants faire leurs études au Portugal, qu'ils se soient enfin décidés ou que leurs petits aient atteint l'âge scolaire. L'existence d'un enseignement en France leur permettrait alors d'éviter la séparation.

Il y a ceux qui ont renoncé à celle-ci, trop pénible pour les parents et surtout pour la mère. L'éloignement coûte aux parents mais l'enfant en pâtit aussi. Un père, qui, lui, est séparé de ses enfants, exprime nettement ces deux aspects en écrivant: "Eu gostava imenso de ter os meus filhos juntos de mim" (J'aimerais énormément avoir mes enfants avec moi) puis, à la ligne: "alem disso faz falta o respeito do pai, o amor da mãe." (Par ailleurs l'autorité du père et l'amour de la mère font défaut.)

Quant à ceux qui ne se sont pas résolus à la séparation, ils vivent l'angoisse des problèmes à venir. Ils craignent la perturbation de la relation parents-enfants qu'entraîne la détérioration ou l'inexistence du moyen privilégié de communication entre les deux générations: "a língua dos pais" (la langue des parents). Moyen d'échange dans la cellule familiale, elle est "don", ce qui, une fois reçu sera susceptible d'être donné à son tour: "[...] o ensino da Língua portuguesa [...] uma das coisas que tanto desejava dar aos meus filhos" (l'enseignement de la langue portugaise [...] une des choses que je désirerais tant donner à mes enfants). Nous touchons là à un point fondamental, celui de la dimension affective du langage.

Il arrive que la solution adoptée soit le retour de toute la famille au pays lorsque les enfants atteignent l'âge scolaire. Le préjudice porté à la vie des parents par le retour forcé est évoqué alors comme mobile essentiel de la demande.

Toujours en se référant au vécu actuel, certains parents mettent l'accent moins sur la séparation que sur la **situation conflictuelle** dans laquelle ils se trouvent, partagés qu'ils sont entre le désir de faire leur vie et le souci de l'avenir des enfants, cet avenir qu'on ne veut pas leur voler: "[...] estamos anciosos por os trazer junto de nós, mas tambem nao queremos roubar-lhe o seu futuro" (nous sommes impatients de ramener nos enfants près de nous mais nous ne voudrions pas leur voler leur avenir), cet avenir dont ils sont responsables: "[...] a nossa obrigação temos a olhar por nossos filhos" (notre devoir est de nous préoccuper de nos enfants). Le conflit d'intérêts apparaît clairement dans l'extrait de lettre suivant; "[...] entreça a todos nos Portugueses que nos encontramos neste país onde ganhamos a vida é certo, mas onde temos os nossos filhos ocultos de aprenderem a nossa lingua Portugues" (c'est important pour nous tous Portugais qui nous trouvons dans ce pays où nous gagnons notre vie c'est vrai, mais où nous tenons nos enfants à l'écart de l'apprentissage de notre langue portugaise); ce que résume sentencieusement un correspondant attristé: "[...] não é só o dinheiro que tem valor" (ce n'est pas seulement l'argent qui a de la valeur).

Enfin, c'est au nom d'une certaine **liberté individuelle de l'enfant** rendue impossible par la méconnaissance de la langue d'origine que la demande d'enseignement est faite dans trois lettres: liberté de choix pour l'étude, liberté de retour.

La nécessité de maintenir le lien avec le pays d'origine

Toujours pour ceux dont l'argumentation est fonction de leur vécu actuel, l'enseignement du portugais en France peut être réclamé, non plus parce que la situation est difficile à vivre, mais parce qu'on désire maintenir un lien avec le pays d'origine.

Lien d'ordre instrumental d'abord: que l'on puisse correspondre avec la famille et les amis restés au pays. Le besoin se fait d'autant plus sentir qu'on rencontre soi-même des difficultés pour lire et écrire: "[...] nem eu nem a minha mulher não sabemos ler nem escrever" (ni moi ni ma femme ne savons lire ni écrire) confie un père de quatre enfants qui ajoute: "poriço combiname que eles fossem para a escola Portuguesa para a mode me escreverem para a familia porque eu tenho a que a mulher e os filhos mas tenho os meus pais em Portugal" (cela me conviendrait qu'ils aillent à l'école portugaise de façon à ce qu'ils écrivent pour moi à ma famille car j'ai ici ma femme et mes enfants mais j'ai mes parents au Portugal).

Il ne suffit donc pas que l'enfant sache parler sa langue; il faut qu'il sache aussi l'écrire. Par les répétitions d'une rédaction sans doute maladroite, où se mêle aussi l'inquiétude de ne pas réussir à se faire comprendre, un père révèle le tour obsessionnel que prend pour lui la triste constatation: "[...] um filho que está a fazer 15 anos e não escreve o Português fala-o todo mas não sabe escrever" (un fils qui va avoir quinze ans et n'écrit pas le portugais il le parle couramment mais il ne sait pas écrire), puis explique: "e então é por esta a razão que eu pedia aos Srs. por favor que me informa-sem a onde é que se encontram as escolas" (et alors c'est pour cette raison que je vous demandais, s'il vous plaît de m'informer où est-ce qu'on trouve ces écoles) pour redire quelques lignes plus loin, dans une petite page de texte: "[...] já está quase com 15 anos e não sabe escrever o português é por esta a razão que pedia o favor qual era a escola mais perto de nossa direcção" (il a presque 15 ans et ne sait pas écrire le portugais c'est pour cette raison que je demandais quelle était l'école la plus proche de notre adresse). La préoccupation devient une "paixão" ("passion" avec sa connotation ancienne ou religieuse de souffrance) pour une mère qui écrit en parlant de sa fille: "[...] para mim é uma paixão em não saber ler e escrever o Português correcto" (pour moi c'est un martyre qu'elle ne sache ni lire ni écrire le portugais correct).

On désire pouvoir correspondre avec ceux qu'on a laissés au pays mais aussi ne pas oublier la langue, parce que, par son existence même, elle **rattache sentimentalement, au Portugal**. Plus d'une quinzaine de lettres présentent cet argument à l'appui de la demande.

Il faut que les enfants qui ne sont pas arrivés trop jeunes en France n'oublient pas ce qu'ils ont appris: "[...] as minhas filhas estão a esquecer tu-

do o que enprenderão e o meu filho para futuro esquecerá por completo a lingua Portugueseza pois com idade que tem aprende o Francéz rapidamente isso me da bastante pena pois não queria que eles esquecem o Português é pois esse o motivo que me leva a escrever aqui" (mes deux filles sont en train d'oublier tout ce qu'elles ont appris et mon fils oubliera plus tard complètement la langue portugaise parce qu'à l'âge qu'il a il apprend le français rapidement cela me fait bien de la peine parce que je ne voudrais pas qu'ils oublient le portugais c'est donc cela le motif qui m'amène à vous écrire.). Un correspondant, qui ajoute après sa signature qu'il est de Macedo de Cavaleiros (bourg agricole de Trás-os-Montes) est prêt à envoyer ses enfants au Portugal: il en donne la raison: "[...] eu não quero que os meus filhos aprendam o Francese e deixem esquecer o português" (je ne veux pas que mes enfants apprennent le français et laissent tomber le portugais.).

La langue, symbole de l'attachement qu'on garde pour son pays, se démarque mal encore, dans ces deux exemples, de la langue moyen de communication de la relation parents-enfants. Nous supposons les deux notions intimement mêlées comme elles sont vécues sans doute chez les parents de cette jeune fille qui déclare à leur sujet, pour nous informer de sa joie et de celle de ses parents à l'annonce d'un enseignement du portugais, qu'ils: "[...] desejam muito que nunca deixemos esquecer a nossa lingua Pátria" (souhaitent vivement que nous ne laissions jamais tomber la langue de notre patrie).

Un autre correspondant, lui, précise: "[...] gostaria que eles aprendesse o Francês mas como Portugal não me esquece também gostaria que aprendessem o Portugues" (j'aimerais qu'ils apprennent le français mais comme le Portugal ne sort pas de ma tête j'aimerais aussi qu'ils apprennent le portugais). C'est bien, cette fois, le Portugal qui reste présent par la langue. Il faudrait que les enfants apprennent à écrire et lire le portugais "pois assim não esqueceriam o nosso Portugal" (car ainsi ils n'oublieraient pas notre Portugal) écrit-on ailleurs. Et toute la charge sentimentale de ce lien qui attache le migrant à son pays, alimente le lyrisme de la lettre d'une femme habitant Toulouse qui regrette l'oubli de la langue chez l'enfant: "Ora isso para os pais, e triste sabêr o Portugues e hoje já lhes têr esquecido" (Or cela pour les parents, c'est triste de connaître le portugais et que les enfants aujourd'hui l'aient déjà oublié) et conclue en résumant: "[...] muito obrigada se podessem realizar o curso da Lingua Portuguêsa nas escolas Francesas que assim senti-

ríamos a nossa tão querida Patria mais junto de nós" (grand merci si on pouvait faire qu'il y ait un cours dans les écoles françaises car nous sentirions ainsi notre chère Patrie plus près de nous). La douceur du lien enveloppe l'expression dont elle gratifie ses correspondants: "[...] meus bons amigos e Compatriotas Portugueses" (très chers amis et compatriotes portugais).

Si d'une part, l'oubli ou la méconnaissance de la langue synonyme de "séparation d'avec le Portugal" est source de tristesse - cette tristesse ou cette peine que nous retrouvons comme un leit-motiv dans un grand nombre de lettres -, de l'autre, l'annonce d'un enseignement du portugais devient synonyme de "Portugal retrouvé" et de joie, ce sentiment qui envahit bien des auditeurs à l'annonce du projet. "Considerados amigos não pode resistir á grande alegria que senti quando vos escutei dizer [...]" (Amis distingués je n'ai pas pu résister à la grande joie que j'ai ressentie quand je vous ai entendu dire...), la joie est si forte ici que la lettre s'ouvre sur l'"alegria", agent de l'action: "Como chegou até nós uma grande alegria" (Comme il nous est venu une grande joie).

Dans ce même texte d'une certaine Maria de Jesus, qui habite Provens, nous retrouvons aussi la tristesse, profondément ressentie, cette "profunda pena" (profonde peine) que "todos sentem [...] dos filhos não aprenderem o Português" (que tous ressentent [...] de ce que les enfants n'apprennent pas le portugais), une peine que la mère communique à l'enfant de huit ans: "[...] a minha menina mais velha quer sempre que lhe leia e lhe conte e sente pena de não saber ler" (ma fille aînée veut toujours que je lise pour elle et que je raconte et elle regrette de ne pas savoir lire). La connaissance de la langue devient alors pour la fillette le moyen de découvrir son pays et son histoire: demande qui reste l'exception dans le dossier. Mais ici, le Portugal est celui d'un conte de fée, celui d'un paradis perdu.

Peine et joie se mêlent dans un vécu où l'amour est présent mais le sujet absent et trouvent leur expression au niveau du vocabulaire dès l'ouverture de la lettre où par trois fois la "saudade" (nostalgie à la fois imprégnée de regret et d'espoir) s'inscrit: "saudade",⁵ "saudoso" "saudades". Nous la citons ici: "Caros amigos e compatriotas. Como chegou até nós uma grande alegria de que se sentia uma profunda saudades de que escutei que vão encinar os nossos filhos a escrever e ler o Português conhecerem a linda história de Portugal do nosso querido e saudoso cantinho que a cada instante se recorda com

imenças saudades" (Chers amis et compatriotes. Comme il nous est venu une grande joie imprégnée d'une profonde nostalgie en écoutant qu'on allait apprendre à nos enfants à lire et à écrire et à connaître la belle histoire du Portugal de notre chez-nous que nous aimons et qui nous manque et qu'à tout moment on se rappelle avec de grands soupirs). "Saudades" qui vont inspirer trois pages de texte où l'argument se résume dans le "sentir": "se sentia uma profunda saudade; "a grande alegria que senti"; "todos sentem a mesma profunda pena"; "sente pena" (on ressentait une profonde nostalgie; la grande joie que j'ai ressentie; tous ressentent la même peine profonde; elle se sent peinée), le "sentir" qu'on communique à travers une expression qui, très souvent, estompe l'objet pour laisser place à l'affect. Les substantifs se perdent derrière l'adjectivation répétée et la subjectivité des nombreux diminutifs. D'une part, le grand, le profond ("profunda pena"), la "saudade" profonde aussi ou immense ("profunda saúdade"; "imensas saúdades"), la joie est grande ("grande alegria"). Les amis auxquels on s'adresse sont grands eux aussi: "Considerados amigos", comme le sont les héros de l'histoire du Portugal: "grandes figuras do mundo Portugues". De l'autre, c'est l'intime où l'on met toute la douceur du souvenir: "o maezinha como é lindo o nosso Portugal" (Oh! ma petite maman comme notre Portugal est beau), un Portugal "lindo" qui fait écho à la "linda revista Saudade de Portugal um boletim da Emissora Nacional" (la belle revue Saudade de Portugal un bulletin de la Radio Nationale) que la mère lit à sa fille et à la "linda estória de Portugal do nosso querido e saudoso cantinho" (belle histoire du Portugal de notre coin à nous que nous aimons et qui nous manque). C'est la maison future qu'on rêve de construire au retour qui s'enveloppe elle aussi, dans le diminutif, de toute la tendresse souffrante que porte avec elle la "saudade"; "casinha" apparaît deux fois dans le même passage. Et les vers de Guerra Junqueiro:⁶

*"Ai, há quantos anos que eu parti chorando
Deste meu saudoso, carinhoso lar!"⁷*

(Oh! depuis combien d'années suis-je parti en pleurs / De ce foyer à moi, tendre et regretté.) entrent en résonance, lorsque la correspondante, enveloppant de toute la brume du sentiment les personnes à qui elle s'adresse: "[...] cujo nome desconheço" (dont je ne connais pas le nom), écrit cette

phrase toute de simplicité et de poésie: "Caros amigos meu Senhor e minha Senhora cujo nome desconheço quero contar um pouco do nosso lar"⁸ (Chers amis Monsieur et Madame dont je ne connais pas le nom je veux vous parler un peu de notre foyer). C'est ici le foyer de France; mais dans le présent se projette et se concentre toute la charge affective du "cantinho" passé et de la "cazinha" future en un "Ef. 3 H.L.M.", où l'on vit à cinq, "quentinhos e confortáveis" (bien au chaud et confortables); docteur de vivre qui n'existe que par la préparation d'un retour pour lequel on économise (cf. "Que Deus nos ajude para irmos embora" (Que Dieu nous aide à partir) et porte aussi, avec elle, comme la "saudade", son amertume.

C'est au nom de la "Saudade" qu'un autre correspondant fait sa demande pour ses trois enfants restés au Portugal "para estudarem o Português porque aqui em França só aprendem o francês mas como nós somos Português e que temos saudades ao nosso País a onde fomos criados é de manei-ras que nunca nos esquece" (pour qu'ils étudient le portugais parce qu'ici en France ils apprennent seulement le français mais comme nous nous sommes portugais et que nous avons le mal du pays où nous avons été élevés c'est comme ça nous ne l'oublions jamais). Ailleurs on écrit aussi: "[...] é com o maior prazer [...] em pensar que os meus filhos que vão continuar a ler e a escrever a nosso Português querido que tantas saudades tenho da nossa querida Pátria" (c'est avec le plus grand plaisir [...] à la pensée que mes enfants vont continuer à lire et à écrire notre portugais chéri tant j'ai de nostalgie de notre chère patrie).

C'est parce qu'un bon nombre de correspondants de J. REIS n'oublie pas leur pays qu'ils tiennent à ce que l'enfant en retienne ou en apprenne la langue. Mais cette fidélité prend un caractère différent dans quelques lettres. Elle n'est plus cette passion douce qu'on cultive mais refus de l'oubli synonyme de mépris: "[...] a pesar de gostar muito deste país nunca desprezo o meu é por essa a razão que eu quero que minha filha aprenda o português" (bien que j'aime beaucoup ce pays je ne méprise jamais le mien c'est pour cette raison que je veux que ma fille apprenne le portugais). L'affirmation: "nunca desprezo o meu" (je ne méprise jamais le mien) porte en elle son contraire, le mépris du pays que ceux qui en cernent mal les causes peuvent craindre de trouver en eux-mêmes; celui qu'on peut relever de toutes

façons dans le comportement de l'autre et qu'on refuse comme image de soi-même.

C'est bien de cette image que se défend avec véhémence l'auteur d'une longue lettre fort significative à cet égard. L'argument ici, c'est toute la lettre (trois pages grises de cahier) où l'exposition des idées comme l'expression se renforcent magistralement pour concourir au même effet: une volonté de fidélité au pays, vécue comme un défi.

Le défi apparaît dès la première partie de la lettre dans la détermination affichée au sujet du maintien de la langue portugaise: "nesta questão sou muito político" (sur cette question je suis très politique). Et le père de famille de s'affirmer en s'opposant: après avoir à préciser que ses enfants vont déjà à l'"école portugaise" conseillée par l'émission, ce qui représente des sacrifices de sa part vu le prix des transports, il ajoute: "não desisto nem que tenha que ir a pé" (je n'abandonne pas même s'ils doivent aller à pied); c'est encore par une négative qu'il présente sa position rigide quant à la pratique de la langue dans la famille: [...] não admito que a minha família fale em casa outra Língua que não seja a Nossa" (je n'admets pas que ma famille parle à la maison une autre langue que la nôtre).

Nous retrouvons le mouvement d'opposition agressive dans le besoin qui suit de se démarquer de "a maioria de Portugueses" (la majorité des portugais) qu'il stigmatise: "[...] teem vergonha da Nossa Língua" (ils ont honte de Notre Langue). Démarquage qu'il obtient en dénonçant la fausseté de leur position, dans un langage qui se fait progressivement virulent. Il écrit: "[...] sem tão pouco compreenderem o Francês deixão falar os filhos o Francês" (sans pour autant comprendre le français ils laissent les enfants parler le français) et ajoute que le français de ces enfants n'est qu'un vernis: "só sabem uma terça parte" (ils n'en savent pas le quart) et "falão bem o Francês, claro como voz do Povo, mal e porcamente peço desculpa a minha expressão" (ils parlent bien le français, évidemment comme le parle le peuple, mal et comme des cochons pardonnez-moi l'expression); expression d'autant plus forte qu'elle fait antithèse avec "uns grandes senhores" (des gens importants) du membre de phrase précédent: "[...] se sentem uns grandes senhores na Nossa Pátria, porque seus filhos [...]" (ils se sentent des gens importants dans notre patrie, parce que leurs enfants ...).

L'accusation triomphe ensuite dans une petite scène où la comparaison, l'image, le symbole se bousculent pour ridiculiser les portugais fan-toches, dédaigneux de leur langue et fiers de parler un mauvais français mais qui "não teem vergonha quando estão com a corda no pescoço, lá vão eles como cordeirinhos procurar um senhor da Bandeira Verde Rubia pois que o contrário, como se diz, je n'ai pas de sou Jusqu'à la fin du mois" (ils n'ont pas honte quand la corde au cou, les voilà comme des petits agneaux à la recherche d'un sieur au Drapeau Vert et Rouge vu qu'au contraire, comme on dit, je n'ai pas de sou jusqu'à la fin du mois).

Enfin, le défi culmine dans la tirade finale: après s'être proclamé "muito Português" (très portugais) bien que ses enfants "falão quase o Francês, como Português" (parlent presque le français, comme le portugais), c'est dans le combat que l'auteur s'affirme. Nous relevons les "nem que" (même si) et "seja quem" (qui que ce soit) qui renversent l'obstacle, le futur "serei sempre português" (je serai toujours portugais) et le "ca estou" dans la déclaration finale sur laquelle l'envolée d'une seule phrase s'achève en apothéose: "[...] ca estou, o Português nascido em Lisboa a 8 de Janeiro de 1939, São Sebastião da Pedreira à Sombra da Bandeira Verde Rubia" (me voilà, le portugais né à Lisbonne le 8 janvier 1939, São Sebastião da Pedreira⁹ sous le Drapeau Vert et Rouge). C'est autant sur l'identité portugaise qu'il conclue que sur la présence, qu'il faudra désormais s'attendre à rencontrer, d'un défenseur de la langue portugaise.

Le mouvement général de la lettre traduit cette valorisation progressive dans la lutte: première partie où on assure J. REIS et ses compagnes d'une fidélité à la langue portugaise, puis, attaque de l'ennemi, enfin, affirmation de soi comme combattant. La valorisation n'est pas facile; elle demande à être entendue, confortée: "creia-me" (croyez-moi) lorsqu'il parle des sacrifices que représente l'école portugaise, "Senhor e Senhoras" avant de donner sa position sur la pratique de la langue dans la famille, ponctuent la première partie; après le pamphlet, il ajoute: "o Senhor me compreendeu-me" (vous m'avez compris); enfin, ce sont les deux "Senhor e Senhoras" (Monsieur et Mesdames), qui contribuent au style oratoire de la partie finale.

Si nous avons pu relever dans cette lettre comment, toute entière, elle était l'expression du refus d'une certaine image du Portugais honteux de sa langue et y trouver aussi une illustration de la façon dont pouvait se mani-

fester le "mépris du pays" auquel faisait indirectement allusion le correspondant cité antérieurement, nous n'en avons pas eu la signification. De l'abandon de la langue au "desprezo" (mépris) du pays, comme de la fierté de voir les enfants parler français à la "vergonha" (honte) de la langue d'origine, il y a un saut; un saut qui reste au niveau du vécu et que les deux lettres ne cherchent pas à expliquer. Mais la dernière, en livrant ce que son auteur a sur le coeur (il s'excuse pour le temps pris et pour l'épanchement): "desculpas no tempo e no desabafo" révèle bien ce que recouvre ce "desprezo" et cette "vergonha" dont on a tant besoin de se défendre. D'abord, dans la petite scène où les Portugais honteux de leur langue sont ridiculisés, il ressort d'une manière confuse de l'expression: "pois que o contrário" que le "Je nes pas de sou jusqu'à la fin du mois" est le contraire de "teem vergonha da Nossa Língua"; d'où la déduction: honte de la langue synonyme d'un certain confort matériel. Nous relevons aussi la fierté qui peut s'exprimer dans le "pois que o contrário" (vu que le contraire): celui qui peut prêter n'est pas celui qu'on pense! Le thème de l'argent, enfin, est omniprésent dans le lyrisme chevaleresque de la déclaration finale: "[...] quer onde me encontra, nem que o dinheiro me caia aos pés serei Sempre Português a terra que minha Mãe me Deu ao Mondo, Seja quem governe seja Rica ou miserável, ou ainda a Nação mais pobre do Mondo [...]" (où que je me trouve même si l'argent tombe à mes pieds je serai toujours portugais le pays que ma mère m'a donné, quelque soit celui qui gouverne que le pays soit riche ou misérable, ou encore la nation la plus pauvre du monde). C'est la misère avec tout ce qu'elle comporte de "vergonha" (honte), et de "desprezo" (mépris) de la part des autres, que l'on refuse avec ce qui est portugais. "Como podes tu ser amigo de alguém que já classificaste mentalmente como pertencente à classe dos que não ultrapassam a barreira dos 2500 \$?" (Comment peux-tu être l'ami de quelqu'un que tu as déjà mentalement classé comme appartenant à la classe de ceux qui ne dépassent pas la barre des 2500 \$?) (António à Gonçalo dans *Angústia para o jantar* (Angoisse pour le dîner) de Luís de Sttau Monteiro).¹⁰ Dans la lettre, nous assistons à une revalorisation dans la volonté d'assumer ses origines quelles qu'elles soient, premier pas vers une identité difficile à construire (l'agressivité de la lettre le prouve) dans la situation de migrant.

L'argument d'identité

Dans quelques lettres, l'argumentation repose plus sur la dimension "identité" de la langue que sur celle de "lien avec le Portugal".

Si l'auteur de l'une d'entre elles exprime sa demande, c'est simplement parce qu'il est un "vrai Portugais": "[...] o meu desejo é como nao podia deixar de ser o de um verdadeiro Portugues" (mon désir comme il ne pouvait en être autrement est celui d'un vrai Portugais). Cette dernière expression rappelle le "sou muito Português" du correspondant précédent comme elle évoque son contraire: le "faux Portugais", c'est-à-dire celui qui déprécie sa langue et son pays. Mais, nous ne retrouvons pas ici l'attitude défensive: par contre un certain embarras dans l'expression du désir de voir coexister les deux enseignements. Après avoir expliqué une première fois ce qu'était le "desejo" (souhait) d'un vrai Portugais: "[...] isto quer dizer que estou cá em França mas queria que todos os meus filhos aprende-se pelo menos até a 6ta. classe o Português" (cela veut dire que je suis en France mais que je voudrais que tous mes enfants apprennent le portugais au moins jusqu'à la sixième classe);¹¹ la locution conjonctive "muito embora" (quoique) autorisant le "tambem" (aussi) nuance d'une concession la demande d'enseignement portugais: "muito embora saiba que tambem tem de andar cá na escola como Franceses, e até aí também acho certo" (quoique je sache qu'ils doivent aussi fréquenter ici l'école comme des Français, et là-dessus aussi je suis d'accord). Comme si cette concession risquait de faire oublier l'essentiel, la phrase se reprend aussitôt pour renforcer le premier élément: "eu disse que queria que aprende-se até à 6ta. classe tal como em Portugal é a estrutura primaria" (j'ai dit que je voulais qu'ils apprennent jusqu'à la 6e classe comme c'est au Portugal dans l'enseignement primaire) mais y ajouter aussi vite ce qui, pour le père, malgré l'adversative, représente une concession "mas se depois disso me for possível seguirem o que melhor lhe agrada" (mais si après cela j'en ai la possibilité ils continueront ce qui leur plaira le plus). Le sens est renversé: la conjonction "mas" (mais) opposait au début l'enseignement portugais au séjour en France; cette fois c'est le Français, contenu dans la possibilité future de choix de la dernière proposition, qui vient modifier la spécificité portugaise de l'enseignement réclamé: "tal como em Portugal é a estrutura prima-

ria" (comme c'est au Portugal dans l'enseignement primaire). Les allers et retours de l'expression, de l'élément français à l'élément portugais et vice versa, dans une phrase qui, depuis le début de la lettre: "Vou por este meio dar a saber o meu desejo quanto à educação e civilização Portuguesa [...]" Je viens par ce moyen vous faire connaître mon désir quant à l'éducation et la civilisation portugaise), s'étire sans point comme si la pensée n'était jamais totalement exprimée mais devait repartir sur quelques temps forts pour mieux cerner l'objet: "pois o meu desejo é" (donc mon désir c'est); "isso quer dizer" (cela veut dire); "acho certo" (je suis d'accord); "eu disse" (j'ai dit). C'est la complexité du désir pour lequel une solution toute faite n'existe pas; l'intuition que l'identité de l'enfant de migrant ne peut se construire qu'en prenant ses racines dans sa propre culture (présence des mots "educação" et "civilização" qui sont rares dans le dossier) sans refuser pour autant l'affrontement nécessaire d'une double réalité culturelle.

L'argument d'identité se retrouve exprimé, de manière succincte et spontanée, dans quelques lettres. Ainsi, on écrit en parlant du projet: "[...] pois é natural e é vom que isso possa sêr" (car c'est naturel et c'est bien que cela puisse être): ou "[...] isso era bom, é uma coisa que a todos nós Portugueses nos interessa" (ce serait bien, c'est une chose qui nous intéresse nous tous portugais); "[...] que de facto que nós Somos. Portugueses" (car en fait nous sommes nous. Portugais).

L'expression en reste parfois au niveau de la préférence, du plus grand plaisir: "[...] e certo que êle anda na escola francesa mas se pudesse fazer ao menos a quarta classe eu antes prefria e depois então que seguisse o francêz" (évidemment il est à l'école française mais s'il pouvait faire au moins la quatrième classe¹¹ je préférerais plutôt et qu'après alors il pousuive en français); "frequentam a escola Francesa sim mas tinha maior prazer que aprendessem o portugues" (Ils fréquentent l'école française oui mais ce serait un plus grand plaisir pour moi s'ils apprenaient le portugais). Et le plaisir est tout l'argument dans la lettre qui signale quarante enfants à Lisy sur Ourq: "[...] era um prazer para este meio das familias portuguêsês" (ce serait un plaisir pour le milieu des familles portugaises).

La situation scolaire des enfants

Quelques lettres donnent pour argument, à l'appui de la demande, la situation scolaire difficile de leurs enfants en France.

C'est la lenteur dans l'apprentissage *du français* qui inquiète le père de deux petites filles arrivées récemment en France: "[...] andam na escola eu gostaria que aprendesse o Portugues sò que fosse até há quarta classe porque estou a ver que será preciso muito tempo para aprender o frances agora è o primeiro ano vou ver o ano que vem não sei o futuro" (elles vont à l'école j'aimerais qu'elles apprennent le portugais même si ce n'est que jusqu'à la quatrième classe parce que je vois qu'il faudra beaucoup de temps pour apprendre le français maintenant c'est la première année je verrai l'année prochaine je ne connais pas l'avenir). L'auditeur, déçu dans ses démarches auprès du maire et de ses compatriotes, le vérifie pour son enfant de huit ans: "[...] o mais belho entrou para a escola com 6 anos e ainda hoje pouco sabe escrever nen ler quase nada; ora como podia aprender a ler se el não sabia falar; hoje faz algumas letras mas ainda com muita dificuldade; agora no fim das ferias ja entrou para a escola o mais pequeno; mas por enquanto segue o caminho do mais velho?" (l'aîné est entré à l'école à six ans et aujourd'hui encore il sait à peine écrire et ne sait presque rien lire; or comment pouvait-il apprendre à lire s'il ne savait pas parler; aujourd'hui il écrit quelques mots mais encore avec beaucoup de difficulté; après les vacances le plus petit est entré à l'école; mais pour le moment il suit le chemin de l'aîné?)

Pour un autre correspondant, il est bon d'enseigner le portugais en France parce que, écrit-il, les deux plus âgés de ses enfants (11 et 9 ans) "vou muito mal no Francês" (sont très mauvais en français). Enfin, c'est au nom de tous les enfants portugais en situation d'échec dans l'apprentissage du français qu'un parent portugais de Groslay (95) fait sa demande "Sinhor Profeçor aqui á grande numero de crianças por tugezas i tudas criam a iscula porque algumas nam a prende vem o francês" (Monsieur le Professeur ici il y a un grand nombre d'enfants portugais et tous voudraient l'école parce que quelques uns n'apprennent pas bien le français).

Le retard scolaire que prend l'enfant au moment de l'insertion dans le système scolaire français est aussi un problème dont on attend confu-

sément la solution dans la proposition de mise en place d'un enseignement du portugais en France. "Em saber que vai haver escola Portuguesa talvez eu possa resolver o problema que bastante me preocupa tenho um filho que veio de Portugal à seis meses entrou na escola francesa mas como já tinha feito a quarta classe em Portugal agora veio atrasar muito. Entrou na primeira classe aqui e em Portugal ia para o primeiro ano". (Maintenant que je sais qu'il va y avoir une école portugaise peut-être vais-je pouvoir résoudre le problème qui ne préoccupe passablement j'ai un fils qui est venu du Portugal il y a six mois il est entré à l'école française mais comme il avait déjà fait la quatrième classe au Portugal maintenant il a pris beaucoup de retard. Il est entré en première classe du primaire ici et au Portugal il entrait en première année de lycée).

C'est aussi l'interruption du cycle d'études portugais qui, mal vécue par plusieurs parents, pousse ceux-ci à demander l'enseignement de leur langue. Un auditeur de J. REIS est explicite sur ce point lorsqu'il exprime ainsi son souhait de voir se réaliser le projet: "[...] Deus o queira, que seja verdade, que me custa imenço, os meus filhos, não poder continuar os estudos Portugêses" (4a. classe et 3e année de lycée) "é pena, não continuar, que pela sinal ia muito bem, e eu não penso ficar toda a vida em France." (Dieu veuille que ce soit vrai car cela me fait beaucoup de peine que mes enfants ne puissent pas poursuivre leurs études portugaises c'est dommage de ne pas continuer car par chance ça marchait bien et je ne pense pas rester toute ma vie en France). C'est encore parce qu'il vit mal la perturbation apportée dans les études de son fils par la décision qu'a prise ce dernier de venir les rejoindre en France, qu'un père se réjouit de la possibilité annoncée: "Foi uma das coisas que me custou muito, ele desestir, ele poderá tirar o resto dos anos da escola e ficar com o curso completo?" (C'est une des choses qui m'a fait beaucoup de peine, qu'il abandonne, il pourra terminer le cycle d'études et avoir un diplôme?).

II Lorsqu'on se projete dans l'avenir au moment du retour

La peine qu'éprouve le premier père de famille cité ci-dessus en constatant qu'il a perturbé par son séjour en France les études de ses enfants

n'est pas seule à motiver sa réponse à J. REIS; il s'y ajoute la pensée du retour. Ce retour, on en parle dans beaucoup de lettres. C'est alors de la projection dans l'avenir que naît l'argumentation.

On se contente parfois d'invoquer ce retour, sans commentaire

"Como nao tenho ideia de cá estar toda a vida gostava que os meus filhos soubessem escrever e ler o português" (comme je ne pense pas rester ici toute ma vie j'aimerais que mes enfants sachent écrire et lire le portugais) précise un correspondant. Une jeune fille de 15 ans écrit de son côté: "[...] como não tenciono ficar em França para sempre, gostaria immenso de saber exprimir-me melhor em português" (comme je n'ai pas l'intention de rester en France pour toujours, j'aimerais beaucoup savoir mieux m'exprimer en portugais), ce que nous retrouvons dans l'expression synthétique: "[...] pois o nosso futuro é em Portugal" (car notre avenir est au Portugal). Le terme "como" (comme) aussi bien que "pois" (car) résumant alors à eux seuls la relation de nécessité qui existe entre "retour" et "connaissance de la langue portugaise", relation évidente dans cet autre extrait: "Hora como onde eles amanhã ir para PORTUGAL se não conhecem de lá uma lêtra" (or comment iront-ils demain au Portugal s'ils ne connaissent pas un mot de là-bas).

Ceux qui pensent à la vie de l'enfant au retour, d'une manière générale

Ce sera une triste vie, pour le moins difficile. Un parent souffrant de la situation conflictuelle dont nous avons déjà parlé, écrit: "[...] e uma vida triste estarem os pais aqui e os filhos lá embaixo mos também para se trazerem e não aprenderem a nossa língua também pode ser uma vida triste para eles um dia" (c'est une triste vie que les parents soient ici et les enfants là-bas mais aussi les ramener pour qu'ils n'apprennent pas notre langue ça peut aus-

si être une triste vie pour eux un jour). C'est en opposition à cette même vision de l'avenir qu'un autre correspondant voit dans le projet d'enseignement portugais une façon de redonner une possibilité de bonheur aux enfants "[...] que ainda podem ser felizes" (qui peuvent encore être heureux) alors qu'un autre auditeur de l'émission y voit plus concrètement le moyen de leur éviter des difficultés "[...] seria bem eles aprenderem-me ca o português porque um dia que vamos para a nossa terra não se encontram com dificuldade", (ce serait bien pour moi qu'ils apprennent ici le portugais pour qu'un jour quand nous irons dans notre pays ils ne se trouvent pas en difficulté).

D'autres invoquent plus précisément le caractère instrumental de la langue au retour

La connaissance de la langue répondra à un besoin: "[...] pois que vai sêr êsse que lhe vai sêr mais preciso um dia visto eu nao tencionar fazer o resto de vida em França" (car ce sera elle qui lui sera le plus nécessaire un jour vu que je n'ai pas l'intention de faire le reste de ma vie en France); "que mais tarde lhes vira a fazer falta" (car plus tard ça viendra à leur manquer).

L'aspect utilitaire de la langue se retrouve dans l'argument principal de quatre lettres: "[...] um dia quando partir para Portugal podia vir a fazer-lhe jeito" (un jour quand je partirai au Portugal elle pourrait alors lui servir); "[...] pois para eles lhes podara ser muito util" (car pour eux elle pourra leur être très utile); "a nossa lingua hé çempre util o saber não ocupa lugar" (notre langue est toujours utile le savoir ça ne prend pas de place); "j'ai pensé que cela pourrai servir beaucoup pour mes enfants" (lettre en français).

Pour certains, cette utilité, c'est d'abord donner à tous ces enfants la possibilité de trouver un emploi: "para um dia que fosse para Portugal poderin tuma conta dun comersio ou arranjar un impregu nom currio ou para umas coisas assin" (pour que si un jour ils allaient au Portugal ils puissent prendre un commerce ou trouver un emploi dans un bureau de poste ou pour autre chose du même genre). Une maman voudrait que son fils apprenne à la fois la mécanique et le portugais afin que "quando a gente fosse para Portu-

gal ele poder ganhar a vida" (il puisse gagner sa vie si on allait au Portugal) dit-elle. Un père de famille qui souffrait à la pensée de devoir envoyer ses enfants au Portugal tient à ce que ceux-ci apprennent le portugais parce que, dit-il: "eu penço de tornar um dia outra vez ao meu pais e o maior desgosto que podia ter era se eles não podiam exercer um emprego com os estudos que levam daqui" (je pense retourner à nouveau un jour dans mon pays et ce serait pour moi le plus grand chagrin que je puisse avoir s'ils ne pouvaient occuper un emploi avec les études qu'ils ont faites ici).

Quelques parents craignent avant tout la situation humiliante pour l'enfant au retour

Ainsi, un père désire que son fils apprenne sa langue "para que quando" (pour que quand) dit-il, "nos regressarmos à nossa querida Pátria, ele se não sinta envergonhado ao entrar em contacto com os rapazes da sua idade" (nous reviendrons dans notre chère patrie, il n'éprouve pas de honte en entrant en contact avec les garçons de son âge). Ce que l'auteur du "não é só o dinheiro que tem valor" (il n'y a pas que l'argent qui a de la valeur) exprime dans une vision plus scolaire et d'une façon plus brutale: "um dia que vamos para Portugal definitivamente el será em Burro ó pé dos da idade dels" (un jour quand nous nous en irons au Portugal définitivement il sera un âne à côté de ceux de son âge).

Ailleurs, ce n'est plus la relation avec les camarades du même âge qui inquiète mais l'insuffisance que révélera l'enfant devant des figures importantes du monde adulte du village natal, le "tio" (l'oncle) et "l'abade" (curé): [...] sera triste os meus filhos chegarem a terra donde nasceram um tio o un abá fazeren-lhe uma pergunta e eles nao lhe saberem responder" (ce sera dommage que mes enfants arrivent dans le pays où ils sont nés qu'un oncle ou un curé posent une question et qu'eux ne sachent pas répondre).

Quelques parents invoquent d'abord le problème de la scolarité au retour

On craint le retard. Si des parents ont laissé leurs enfants au Portugal, c'est "para eles não atrazar seus estudos" (pour qu'ils ne prennent pas de retard dans leurs études) alors qu'eux-mêmes ont "ideias a voltar para Portugal daqui por 5 ou 6 anos" (dans l'idée de rentrer au Portugal d'ici cinq ou six ans). Et lorsqu'ils expriment leur volonté de mettre fin à la séparation que l'annonce d'un enseignement du portugais en France rend possible, ils unissent aussitôt étroitement retour futur au Portugal et poursuite des études: "uma vez que podem aprender o Portugues onde um dia que a gente volte para Portugal eles poderão continuar os estudos en sua lingua" (comme ils peuvent apprendre le portugais le jour où nous rentrerons au Portugal ils pourront continuer leurs études dans leur langue). La connaissance du portugais permettrait aux enfants de reprendre leurs études au retour. On ne parle pas du problème des diplômes.

C'est celui qui est soulevé ailleurs: "[...] pois eu também gostaria que os meus filhos fizessem o em zême português aqui em França porque isto não é nosso e um dia se nos faserem ir embora e os nossos filhos sem enzame nenhum português é um problema" (car moi aussi j'aimerais que mes enfants passent l'examen portugais ici en France parce que ce pays n'est pas le nôtre et un jour si on nous fait partir nos enfants sans aucun diplôme portugais c'est un problème).

Il est certain que l'argument retard scolaire et non équivalence des diplômes¹² au retour dans le pays d'origine existe, même s'il n'est pas exprimé chez beaucoup de parents motivés dans leur demande par le problème de la séparation.

Enfin, la représentation d'un futur sans les enfants n'est pas absent de l'argumentation du dossier

C'est parce qu'il pense aux nombreuses familles portugaises de Cambrai désireuses de rentrer plus tard au Portugal qu'un correspondant met en garde contre l'illusion d'un retour heureux. Père d'un fils unique (en 4è pratique), il imagine le "despedimento triste i deloroso" (la séparation triste et douloureuse) qui se prépare si tous les enfants sans passé scolaire, pour lui la majorité: "[...] a maior parte entre eles a primeira vês que entrarão na escola foi aqui em FRANCA" (pour la plupart d'entre eux c'est en France qu'ils sont entrés à l'école pour la première fois), n'étudient pas le portugais. Ceux-ci ne pourront pas rentrer au pays: "serão isforçados a ficar neste País porque é onde eles estão preparados para a vida" (ils seront obligés de rester dans ce pays parce que c'est ici qu'ils sont préparés pour la vie); "para a vida", (pour la vie) expression clé du discours déjà utilisée deux fois dans les lignes précédentes: "[...] é defacto aqui se instruem mas para a vida deste País,? porque a vida do nosso não têm em instrução nenhuma" (effectivement ici ils s'instruisent mais pour la vie de ce pays,? parce que pour la vie du nôtre ils n'ont aucune instruction).

La fin d'une autre lettre lui fait écho: "e triste daqui a manhe nós vamos embora e os nossos filhos não querem ir porque arrazo não saberem ler a limgo de man patrie" (c'est malheureux d'un jour à l'autre nous partirons et nos enfants ne voudront pas s'en aller pour la bonne raison qu'ils ne savent pas lire la langue de la mère patrie). Ce qui pourrait apparaître ici comme un choix de l'enfant: "não querem ir" (ils ne veulent pas s'en aller), est en fait pré-déterminé par la non préparation à la vie portugaise sur laquelle le correspondant de Cambrai insiste puisqu'elle place l'enfant dans une situation contraignante "serão isforçados" (ils seront forcés). Nous retrouvons là le problème du libre-choix de l'enfant évoqué par quelques parents.

Il arrive que ce ne soit pas au retour familial qu'on pense mais à celui qu'implique, pour le jeune homme, le service militaire

C'est le père d'un garçon de onze ans, depuis quatre ans à l'école française, qui exprime ainsi sa demande: "eu tenho um desgosto que ele não posse aprender o portugue porque quando for a fazer o serbiço melitar fas de conte que ele em Portugal o seje o seu pais nade sabe e triste" (ça me fait de la peine qu'il ne puisse pas apprendre le portugais parce que quand il fera son service militaire c'est comme si au Portugal c'est-à-dire son pays il ne sait rien c'est triste).

Conclusion

Pour tous ces parents ou ces jeunes gens (25 lettres)¹³ qui ont répondu à l'appel radiophonique de J. REIS "c'est triste" de laisser les enfants en pays d'accueil sans enseignement de leur langue maternelle: "triste" pour l'avenir qu'on envisage au Portugal, "triste" dans la vécu actuel en France.

La situation difficile à vivre s'exprime autour des thèmes de séparation ou de retour forcé. la dimension de lien avec le pays d'origine est importante dans le dossier: lien d'ordre instrumental mais aussi, et c'est celui qui est à l'origine des plus beaux moments d'écriture, lien sentimental. La dimension d'identité est timide ou révèle la complexité du désir. Enfin, la situation d'échec des enfants dans le système scolaire français ainsi que l'interruption du cycle d'études portugais fait souffrir.

La projection dans l'avenir peut faire de l'évident retour au pays l'argument suffisant de la demande. Mais il apparaît aussi avec ses corollaires pour l'enfant (triste vie, absence de l'outil nécessaire à la poursuite des études ou à l'obtention d'un emploi, situation humiliante), pour le citoyen (ignorance), et pour les parents qui envisagent le déchirement d'un retour sans les enfants.

L'argumentation que nous avons pu ainsi analyser dans toutes ces lettres où l'on s'exprime généralement sur une page rayée ou sur des feuilles

de cahier ou sur un morceau de papier qu'on a peut-être eu du mal à trouver,¹⁴ avec une écriture souvent hésitante ou mal formée qui en rend parfois le déchiffrement difficile et une orthographe improvisée qui n'en facilite pas la lecture témoigne, au travers d'une expression presque toujours incorrecte, maladroite ou confuse qui s'étire et se reprend dans un texte mal soutenu par la ponctuation et l'emploi fantaisiste de la majuscule, d'un état des soucis de l'émigré portugais au sujet de l'enseignement de sa langue en France et de la représentation qu'il s'en fait; état et représentation qui gardent leur intérêt aujourd'hui que l'enseignement du portugais s'est implanté dans l'Enseignement Secondaire (pas toujours sans difficultés). Ils confirment la nécessité de l'enseignement de la langue portugaise dans le pays d'accueil tout en restant un élément d'information sur la nature de l'attente¹⁵ et par là un outil pour la résolution de problèmes d'inadéquation entre la demande et les réalités institutionnelles actuelles.

Rappelons que l'argumentation étudiée ici n'est pas toute celle que contient le dossier et qu'il faudrait l'enrichir de tous les éléments qu'une autre approche nous a conduits ailleurs à retenir. Il y a les arguments qui s'engluent dans les anciens cadres de référence, ceux qui y puisent la force pour une revendication; il y a les arguments politiques à re-situer dans le Portugal de 1971.

NOTES

1. Cet article est extrait d'un mémoire de maîtrise (Analyse de contenu d'un dossier de lettres de parents portugais réclamant un enseignement de leur langue en France) présenté en décembre 1975 à l'Université Paris III sous la direction de Monsieur le Professeur Raymond Cantel. Nous remercions ici Mademoiselle Solange Parvaux, Inspectrice Générale de Portugais, qui, à l'époque, nous avait aimablement prêté les coupures de

journaux citées dans la bibliographie et communiqué des informations sur les Cours de portugais dans les établissements secondaires de la Région Parisienne.

2. En 1939, un arrêté ministériel (ministère de l'Education) déclarait que des cours de langue étrangère pouvaient être créés dans les écoles primaires publiques par décision ministérielle et sur l'avis du Préfet ou du Recteur d'Académie du département. L'enseignement de la langue était confié à des étrangers et pratiqué dans les locaux scolaires en dehors des heures de classe. Il devait se limiter à la grammaire, l'histoire et la géographie du pays d'origine des moniteurs (toute autre matière étant exclue). Les enfants devaient avoir une autorisation écrite des parents pour être admis à recevoir cet enseignement. Rien n'a été fait en France jusqu'en 1965.

C'est un immigrant, étudiant à la Sorbonne, Monteiro Afonso, qui est à l'origine des premiers cours de Portugais à Champigny. Mais son plan d'enseignement complémentaire (six heures par semaine) fut mal accueilli par les autorités portugaises de l'Education qui, confiait Monteiro Afonso lui-même à Botelho da Silva, considéraient le régime de complémentarité comme "anti-patriótico". Monteiro Afonso organisa cependant un cours expérimental durant trois mois en 1965.

En 1967, quatre cours fonctionnaient. Ce n'est qu'à cette époque que des subsides furent accordés par l'Instituto de Alta Cultura par l'intermédiaire de la banque franco-portugaise. Quatre cours fonctionnèrent alors à St. Maur, Breuillet et Champigny (2 pour cette ville). En 1968, une mission spéciale de l'Instituto de Alta Cultura vint à Paris en vue de l'installation de pavillons préfabriqués destinés à cet enseignement dans les bidonvilles. A la même époque, le nombre des cours passait à huit puis douze en 1971.

En 1969, des examens de "quarta classe" étaient organisés en France sous la présidence du secrétaire de l'Ambassade puis du Consul Général alors Monsieur Rebelo Andrade. Après la circulaire du 2

février, des cours de Portugais pouvaient être pris sur les activités d'éveil à l'intérieur des horaires scolaires français. 50 enseignants portugais seulement étaient retenus en mai 1975 (d'après *Education et Développement*, n° 101 spécial, mai 1975, Enfants de Travailleurs Migrants p. 13).

Quant à l'enseignement secondaire dépendant du gouvernement français, il n'y avait, pour l'année scolaire 71-72, que trois professeurs (capésiens). (d'après "Tempo de Ensino de Português em França" - article de Botelho da Silva paru dans le *Diário Popular* du 16.7.72.)

3. Aucune modification n'a été apportée au texte ni à l'orthographe des extraits de lettres cités. la traduction n'introduit pas la ponctuation lorsque celle-ci est absente. L'utilisation culturelle, personnelle ou erronée des majuscules n'y est pas reportée. Le lecteur pourrait les retrouver, avec intérêt, dans le texte portugais.
4. Les citations de cette partie ont été retirées ou réduites en nombre pour des raisons de mise en page.
5. La "saudade" est le souvenir à la fois nostalgique et tendre de personnes ou de choses lointaines ou disparues qui s'accompagne du désir de les revoir ou de les posséder à nouveau (cf. Aurélio Buarque de Holanda Ferreira *Novo dicionário da língua portuguesa* (Nouveau dictionnaire de la langue portugaise).

Le mot proviendrait de la fusion à la fin du XVI^e siècle de "soidade" (du lat. solitates) avec "saudade" (du lat. salutate) d'après Carolina Michaëlis de Vasconcelos *A saudade portuguesa*, 2^e ed., 1922 (La "saudade" portugaise) qui y a vu un trait distinctif de la mélancolique psyché portugaise.

Joel Serrão formule l'hypothèse que l'expérience des émigrations successives aurait façonné le psychisme national depuis les origines du mot "saudade" par un expatriement pluriséculaire (*Emigração*

portuguesa Livros Horizonte, s.d.). La "saudade" érigée en principe d'action a inspiré un mouvement poétique: "le saudosismo", dans la littérature portugaise du début du XX^e siècle.

6. Poète portugais (1850-1923) qui après l'ultimatum anglais de 1890, a pleuré le destin des émigrés, symboles vivants de l'évanouissement d'une patrie éparpillée à travers le monde.
7. Vers extraits du poème "Regresso ao lar" (Retour au foyer) de Os Simples (Les Simples), recueil de poésies (1892) où Guerra Junqueiro rend hommage au peuple des campagnes.
8. Contraste évocateur dans cette phrase: après l'apostrophe qui s'étale (cf. "meu Senhor e minha Senhora" qu'on ajoute à "amigos") et reste en suspens sur le doute de "desconheço" (je ne connais pas), les mots plus courts se serrent comme on se rapproche pour la confiance: "quero contar um pouco do nosso lar". Revelons aussi l'harmonie de cette chute de phrase: rythme 4-3-4; rime en "ar".
9. Quartier de Lisbonne.
10. Dramaturge et romancier portugais contemporain. *Angústia para o jantar*: roman de fiction réaliste 1961.
11. Après quatre années de scolarité primaire (1^e, 2^e, 3^e, 4^e classe), le Cycle Complémentaire de l'Enseignement Primaire (5^e, 6^e classe) est en général la voie suivie par les plus démunis. Pour la situation de l'Éducation au Portugal en mars 1973, voir Rogério Fernandes *Situação em Portugal* Ed. Moraes 1973.
12. Depuis juin 1978, un système d'Équivalences a été mis en place. Cf. Service de la Coordination de l'Enseignement du Portugais en France, 128, boulevard Saint-Germain 75006 Paris.

13. Ces lettres proviennent toutes de résidents portugais en France à l'exception de celle d'un brésilien: "meus filhos nao são portugueses mas brasileiros mas a lingua é a mesma" (mes enfants ne sont pas portugais mais brésiliens mais la langue est la même). Ce sont les pères qui écrivent le plus souvent. Près d'un huitième du dossier est cependant rédigé par la mère. Vingt cinq jeunes qui expriment eux-mêmes leur demande ont de 9 à 17 ans et sont presque tous de la région parisienne. Cinq d'entre eux désirent plus tard enseigner le français au Portugal.
14. On trouve aussi la fantaisie au parcours du dossier dans le jaillissement spontané de ces lettres; feuille de cahier découpée en arrondis, lettre pliée en diagonale, liberté de la disposition du texte sur la page, couplet rimé en post-scriptum, timbre collé à droite sous l'adresse etc.
15. La demande garde sa zone de flou dans le dossier. Elle fait l'objet d'une étude dans le mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMEIDA A. de, 1972, "Está em França um décimo da população portuguesa" *Vida Mundial* n° 1729 du 28 juillet.
- COELHO Jacinto do Prado, 1971, "Saudosismo" *Dicionário das Literaturas Portuguesa, Galega e Brasileira* Companhia Editora do Minho Barcelos.
- FALCATO João, 1957, "A pátria Vista de longe" *Galega e Brasileira* Ed. Direcção Geral do Ensino Primário, Lisboa.

FERNANDES Rogério, 1973, "Português em terra estranha" *A Capital* du 6 juin 1972. *Situação da Educação em Portugal*, Ed. Moraes.

JUNQUEIRO Guerra, 1983, *Os Simples*, Livros de bolso Europa-América.

MONTEIRO Luis de Sttau, 1961, *Angústia para o jantar*, Ed. Ática.

POSTEL Vinay Anise, 1975, "Des enfants privés d'enfance" *Education et développement* nº 101 mai, nº spécial: Enfants de travailleurs migrants.

SERRÃO Joël, s.d. *Emigração Portuguesa*, Livros Horizonte.

SILVA Botelho da, 1972, "Tempo de ensino português em França", *Diário Popular* des 14, 16, 21 juillet.

VASCONCELOS Carolina Michaëlis de, 1922, *A Saudade Portuguesa*, 2a. ed.

RESUMOS DOS ARTIGOS / RESUMES DES ARTICLES

Michel DRAIN, Sociétés et espaces ruraux en Europe du Sud

Les sociétés rurales de l'Europe du Sud doivent une grande part de leur étonnante diversité aux modalités de leur intégration dans le système économique moderne. La plupart des recherches effectuées à ce jour sont centrées sur la problématique nord-sud. Mais avec les modèles servant pour l'Europe du nord qui se sont avérés peu appropriés, on n'a pas obtenu les résultats escomptés. Il est apparu nécessaire de faire des recherches "autocentrées". En effet les caractères principaux de ces sociétés rurales proviennent de leur appartenance au milieu physique méditerranéen, ou sont largement conditionnés par celle-ci. L'espace géographique de l'Europe méridionale se caractérise par une certaine fragilité du milieu physique, mais aussi par un large éventail de potentialités. L'auteur propose une grille de lecture pour appréhender l'évolution des espaces ruraux et les stratégies des sociétés paysannes, et il lance un appel pour la mise en place d'un système d'observation de l'évolution de ces sociétés rurales au niveau des familles.

Michel DRAIN, Sociétés et espaces ruraux en Europe du Sud

As sociedades rurais da Europa do sul devem uma grande parte da sua surpreendente diversidade às modalidades da sua integração no sistema económico moderno. A maioria das investigações efectuadas até hoje sobre este assunto centram-se na problemática norte-sul. Contudo, as mesmas foram feitas segundo modelos que serviam para a Europa do norte os quais se revelaram pouco apropriados não se tendo obtido os resultados esperados.

Tornou-se então visível a necessidade de fazer investigações "autocentradas". De facto, as principais características destas sociedades rurais resultam da sua pertença ao meio físico mediterrânico ou estão amplamente dependentes desta condição. O espaço geográfico da Europa meridional caracteriza-se por uma certa fragilidade do meio físico, mas igualmente por um vasto leque de potencialidades. O autor propõe uma grelha de leitura para compreender a evolução dos espaços rurais e as estratégias das sociedades camponesas, ao mesmo tempo que faz um apelo para que seja elaborado um método de observação referente à evolução destas sociedades rurais ao nível das famílias.

**Virginie LAFFON, Une coopérative agricole en Alentejo: partir ou rester?
Quelques éléments relatifs aux travailleurs agricoles de L'UCP
"Trabalho e Paz"**

On sait que la volonté d'instaurer une sécurité de l'emploi a été l'un des moteurs de la Réforme agraire portugaise menée par les ouvriers agricoles de l'Alentejo. La création d'une coopérative agricole dans le village d'Amareleja (concelho de Moura) à l'automne de 1975 devait logiquement mettre un terme au chômage et à l'émigration saisonnière. Il n'en est rien. Les difficultés techniques et économiques qu'a du affronter la nouvelle organisation ne l'ont pas permis. On se pose donc la question de savoir qui est parti, qui "part" aujourd'hui, où et combien de temps, de même qu'on essaye de dégager quels sont les facteurs économiques, familiaux, psychologiques qui déterminent le choix parmi les possibilités d'emploi.

**Virginie LAFFON, Une coopérative agricole en Alentejo: partir ou rester?
Quelques éléments relatifs aux travailleurs agricoles de L'UCP
"Trabalho e Paz"**

Sabe-se que a vontade de criar um emprego seguro foi um dos motores da reforma agrária portuguesa levada a cabo pelos trabalhadores agrícolas do Alentejo. A criação duma cooperativa agrícola na aldeia de Amareleja (concelho de Moura) em outubro de 1975 devia logicamente pôr termo

ao desemprego e à emigração temporária. Não foi o caso. As dificuldades técnicas e económicas que a nova organização teve de enfrentar impediram-no. Pergunta-se quem partiu, quem parte actualmente, para onde e por quanto tempo, assim como se tenta distinguir que factores económicos, familiares e psicológicos, determinam a escolha de entre as possibilidades de emprego existentes.

Mouette BARBOFF, Le pain de maïs dans le Béarn et dans le Minho: des analogies surprenantes

Le maïs trouve dans le midi aquitain (les Landes et le Béarn) des conditions favorables à son développement dès le XVIème siècle. Utilisé sous forme de bouillies "broyes" puis sous forme de pain "métude", il apporte une amélioration incontestable dans la cuisine des pauvres. Um phénomène identique se produit parallèlement au Portugal, notamment dans le nord-ouest du pays où l'on consomme des bouillies de maïs "papas" et le fameux pain de maïs "broa".

La comparaison entre la confection et la consommation des bouillies et du pain de maïs dans les deux régions fait apparaître des analogies pratiques et linguistiques qui pourraient s'expliquer historiquement par l'implantation d'une colonie juive portugaise dans le sud-ouest de la France au cours de l'Inquisition. C'est à cette période également que le maïs, en provenance du Nouveau Monde, commercialisé en grande partie par les portugais, apparaît sur les marchés.

Mouette BARBOFF, Le pain de maïs dans le Béarn et dans le Minho: des analogies surprenantes

Desde o século XVI que o milho encontrou no sul da Aquitânia (nas Landes e no Béarn) condições favoráveis para o seu desenvolvimento. Consumido sob a forma de papas "broyes" e posteriormente sob a forma de pão "métude", o milho dá origem a uma incontestável melhoria na cozinha dos

pobres. Um fenómeno idêntico ocorre em Portugal, sobretudo no noroeste do país onde se consomem as papas de milho e a conhecida "broa".

A comparação entre a confecção e o consumo das papas e do pão de milho nas duas regiões evidencia analogias práticas e linguísticas que se poderiam explicar historicamente pela implantação de uma colônia judia portuguesa no sudoeste de França durante o período da Inquisição. Foi igualmente neste período que o milho, proveniente do Novo Mundo, aparece nos mercados comercializado em grande parte pelos portugueses.

João Ranita da NAZARÉ, L'étude de la musique traditionnelle portugaise et sa contribution au développement des sciences sociales

Dans cet article, l'auteur expose quelques aspects de la démarche méthodologique utilisée lors de l'élaboration d'une thèse d'État, soutenue en 1982 à l'Université de Paris X sous le titre: *Prolégomènes à l'ethnosociologie de la musique*.

À partir de l'analyse de cent vingt cinq chants enregistrés entre 1966 et 1968 dans la région du Baixo Alentejo (centre-sud du Portugal), le chercheur s'efforce de systématiser les aspects fondamentaux de cette nouvelle discipline, à individualiser au sein des sciences sociales. Pour y parvenir, il rend compte des difficultés surmontées, des étapes parcourues et des modèles d'analyse adoptés. La démarche employée imposant la constitution d'un nouveau cadre conceptuel opératoire, il ne ménage pas ses critiques à l'égard de la situation dans laquelle se trouvent actuellement les études musicales scientifiques. En effet si selon l'auteur, celles-ci se montraient plus avancées, on serait en mesure d'évaluer comparativement la *pensée musicologique* contemporaine qui est un des aspects de la pensée sociale actuelle. Ainsi conviendrait-il que sociologues et anthropologues changent leur opinion à propos de l'intérêt de la recherche scientifique dans le domaine de la musique. Claude Lévi-Strauss a d'ailleurs attribué à cette dernière l'importance que l'on sait dans certains de ses ouvrages.

João Ranita da NAZARÉ, L'étude de la musique traditionnelle portugaise et sa contribution au développement des sciences sociales

Neste artigo, o autor expõe alguns aspectos da abordagem metodológica utilizada aquando da elaboração de uma tese de Estado, defendida em 1982 na Universidade de Paris X sob o título: *Prolegómenos à etnossociologia da música*.

A partir da análise de cento e vinte e cinco cantares gravados entre 1966 e 1968 no Baixo Alentejo (região do centro-sul de Portugal), o investigador tenta sistematizar os aspectos fundamentais desta nova disciplina, a individualizar no seio das ciências sociais. Para alcançar o seu objectivo, dá-nos conta das dificuldades superadas, das etapas percorridas e dos modelos de análise adoptados. Uma vez que o percurso escolhido lhe impôs a constituição de um novo quadro operatório de conceitos, não poupa críticas à situação em que se encontram actualmente os estudos musicais de carácter científico. Segundo o autor, se estes estudos estivessem numa fase mais avançada, poder-se-ia avaliar comparativamente o *pensamento musicológico* contemporâneo que é um aspecto do pensamento social actual. Assim seria necessário que sociólogos e antropólogos mudassem de opinião a respeito do interesse da investigação científica no domínio da música. Aliás Claude Lévi-Strauss atribuiu a esta última a importância que todos conhecemos.

Anne CAUFRIEZ, Femme et musique dans le Portugal traditionnel

L'article tente ici de poser la question du rôle de la femme dans le patrimoine musical du village portugais. Quelle est la manière dont elle participe à l'expression musicale? Comme on ne dispose que d'informations pauvres et fragmentées sur la musique des femmes et sur les critères du clivage sexuel dans le choix des répertoires, les enregistrements de musique réalisés dans l'ensemble du Portugal deviennent des pièces à conviction. L'article établit simplement un premier niveau de constatations à partir de ces éléments et tente d'établir les grandes lignes d'un sujet qui nécessite plus ample étude.

La paysanne semble surtout investir le domaine de la musique vocale et la palette des instruments qu'elle est autorisée à jouer est très réduite.

La femme chante à l'occasion de toutes les activités qu'elle exerce allant du cycle des tâches agricoles à l'artisanat en passant par les complaintes intimes que sont les berceuses. En tant qu'instrumentiste, elle s'affirme surtout dans le registre des percussions.

Anne CAUFRIEZ, Femme et musique dans le Portugal traditionnel

O artigo tenta levantar a questão do estatuto da mulher no património musical da aldeia portuguesa. De que modo participa a mulher na expressão musical? Como apenas se dispõe de informações pobres e fragmentadas acerca da música executada por mulheres e por outro lado sobre os critérios de clivagem sexual na escolha dos repertórios, as gravações realizadas por todo o Portugal constituem elementos de prova. O artigo estabelece simplesmente um primeiro nível de constatações a partir destes elementos e tenta estabelecer as grandes linhas sobre um tema que necessita um estudo mais aprofundado.

A mulher canta durante todas as suas actividades que vão do ciclo das tarefas agrícolas ao artesanato passando pelos lamentos íntimos que são as canções de embalar. Como instrumentista, estão-lhe reservados os instrumentos de percussão.

Colette CALLIER-BOISVERT, L'illégitimité en question: les enfants naturels et leurs mères d'après les registres paroissiaux d'un freguesia de l'Alto-Minho

Le Portugal a un des taux de naissances illégitimes les plus élevés de l'Europe. La grande variabilité de ce phénomène dans l'espace et dans le temps ne permet pas d'explication globale. Par contre, la micro-analyse de cas concrets, combinant données quantitatives fournies par les registres paroissiaux et données qualitatives recueillies par enquête ethnographique, conduit à une interprétation du phénomène à l'échelle locale. Un siècle et quart d'observation dans un village de l'Alto-Minho montre que l'illégitimité est un trait pertinent des structures sociales, qui fait l'objet d'un certain

consensus et qui perdure jusqu'à nos jours, tout en changeant de nature. Elle s'explique par la combinaison de facteurs interdépendants et variables selon l'époque, dont aucun ne justifierait à lui seul l'ampleur du mouvement. Ainsi l'émigration, une des clés indispensables à la compréhension de la société locale, influe sur l'illégitimité de façon très différente en fonction du contexte socio-temporel.

Colette CALLIER-BOISVERT, L'illégitimité en question: les enfants naturels et leurs mères d'après les registres paroissiaux d'un freguesia de l'Alto-Minho

Portugal tem uma das taxas de nascimentos ilegítimos mais altas da Europa. A grande variabilidade deste fenómeno no espaço e no tempo não permite uma explicação global. Contudo, a micro-análise de casos concretos, combinando dados quantitativos fornecidos pelos registos paroquiais e dados qualitativos recolhidos por inquérito etnográfico, leva a uma interpretação do fenómeno ao nível local. Mais de um século e um quarto de estudo de uma freguesia do Alto Minho mostra que a ilegitimidade é um traço pertinente das estruturas sociais, accite por um certo consenso, que perdura até aos nossos dias, embora mudando de natureza. Isto explica-se pela combinação de factores interdependentes e variáveis consoante a época, nenhum dos quais justificando por si só a amplitude do movimento. Assim a emigração, um dos aspectos indispensáveis para a compreensão da sociedade local, influi sobre a ilegitimidade de modo muito diferente segundo o contexto socio-temporal.

António CASTANHEIRA, transmitir para manter: transmissão e preservação do património numa aldeia do Barroso.

Cet article cherche à démontrer que le système d'héritage adopté par les propriétaires des *Casas de lavoura* (fermes) du village de Salto, dans la Serra de Barroso, zone montagneuse du nord du Portugal, a permis la survivance et le maintien de ces fermes depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours.

On y présente, à partir de l'histoire de la vie d'un propriétaire du XVIIIe siècle, un modèle de fonctionnement des mécanismes de transmission du patrimoine selon le principe d'attribution précipitaire des biens de la ferme au *morgado*, le plus souvent l'aîné, qui les recevait avec mission de "faire suivre"; attribution associée à des stratégies particulières en ce qui concerne les cadets. Le but de ces pratiques est de maintenir la propriété indivise dans la succession des générations en la transmettant à un héritier unique.

La *Casa* est la structure institutionnelle de base de la production et de reproduction du village. Les changements économiques et culturels actuellement en cours entraînent une crise profonde des *Casas* et par conséquent, une crise d'identification et de cohésion communautaires.

António CASTANHEIRA, transmitir para manter: transmissão e preservação do património numa aldeia do Barroso.

Este artigo procura demonstrar que o sistema de herança adoptado pelos proprietários das *Casas de lavoura* da aldeia de Salto, no Barroso, zona montanhosa do norte de Portugal, permitiu a sobrevivência e a manutenção destas *Casas* desde o século XVII até aos nossos dias.

A partir do relato da vida de um proprietário do século XVIII, apresenta-se um modelo de funcionamento dos mecanismos de transmissão patrimonial segundo o princípio de atribuição preciputária dos bens da *Casa* a um *morgado*, na maioria das vezes um filho primogénito, que os recebia com a missão de "dar continuidade", acrescido de estratégias específicas adoptadas em relação aos filhos-segundos.

A finalidade destas práticas é de manter a *Casa* indivisa, através das gerações, transmitindo-a a um só dos herdeiros. A *Casa* é a estrutura institucional básica da produção e reprodução desta aldeia. As mudanças económicas e culturais actualmente em curso implicam uma crise profunda nas *Casas* e, conseqüentemente, na identificação e coesão da comunidade de Salto.

Roselyne de VILLANOVA, Le migrant constructeur, transferts de pratiques et de savoir-faire dans l'habitat au Portugal

Les trajets migratoires entre pays ne produisent pas toujours ruptures géographiques, résidentielles ou professionnelles. Dans certains cas, ils tracent un espace de circulation de pratiques culturelles au centre desquelles se redéfinit l'espace de vie.

Por certaines communautés, certaines familles, le projet de reconstruction ou de construction d'une maison au pays est la cristallisation de ce processus. La recherche ici présentée en propose une analyse remplaçant dans une stratégie familiale d'émigration les pratiques et productions de l'espace habité, faisant interférer simultanément la tradition rurale et le modèle industrialisé, l'espace paysan et l'espace des classes moyennes.

Roselyne de VILLANOVA, Le migrant constructeur, transferts de pratiques et de savoir-faire dans l'habitat au Portugal

Os trajectos migratórios entre países nem sempre produzem rupturas geográficas, residenciais ou profissionais. Em certos casos, determinam um espaço de circulação de práticas culturais no interior das quais se redefine espaço de vida.

Para certas comunidades, certas famílias, o projecto de reconstrução ou de construção de uma casa no país de origem é a cristalização deste processo. A presente investigação propõe uma análise à luz de uma estratégia familiar de emigração cujas práticas e produções do espaço habitado fazem interferir simultaneamente a tradição rural e o modelo industrializado, o espaço camponês e o espaço das classes médias.

**Sandra FROSSARD URBANO, Discours culinaire et pratiques alimentaires
chez les travailleurs immigrés portugais de la région parisienne**

Cet article, basé sur un travail de terrain en milieu portugais immigré de la région parisienne, prétend utiliser le discours culinaire et les pratiques alimentaires comme outil pour l'étude du contact interculturel.

L'auteur y note le rôle important que la nourriture pourrait jouer dans le maintien et le renouvellement des liens d'appartenance au niveau de la famille et du village du Portugal. Les "aliments qui voyagent" en sont l'indice.

Il relève différents signaux diacritiques — aliments, modes de préparation, saveurs — par lesquels l'identité s'affirme dans la différence. D'après l'analyse des "repas extraordinaires", cette identité trouve son temps fort dans le "plat principal". Mais il montre que l'"invisibilité" de l'immigré portugais en France met en retrait cette différence en la revoyant à l'espace privé.

**Sandra FROSSARD URBANO, Discours culinaire et pratiques alimentaires
chez les travailleurs immigrés portugais de la région parisienne**

Este artigo, baseado num trabalho de campo realizado junto de portugueses imigrados na região parisiense, pretende utilizar o discurso culinário e as práticas alimentares como instrumento de estudo do contacto intercultural.

O autor constata o papel importante que a alimentação pode ter na manutenção e na renovação dos laços de pertença quer ao nível da família quer ao nível da aldeia de origem. Os "alimentos que viajam" são um indicador.

O artigo realça diferentes sinais diacríticos — alimentos, modos de preparação, sabores — pelos quais a identidade se afirma pela diferença. Segundo a análise das "refeições extraordinárias" esta identidade encontra o seu tempo mais importante no "prato principal". Mas o autor mostra que a "invisibilidade" do imigrante português em França afasta esta diferença remetendo-a para o espaço privado.

Danielle FAVRE, Pour un enseignement du portugais en France: les arguments invoqués en 1971-1972 par des parents d'origine portugaise

A la fin de l'année 1971, les autorités françaises mettent en route une campagne pour connaître le nombre d'intéressés par un enseignement de la langue portugaise en France. Cet article est extrait d'une analyse de contenu de 525 lettres de résidents portugais qui répondent à l'appel de J. Reis responsable d'une émission portugaise à France Culture. Ce sont les raisons invoquées en faveur de la demande qui sont analysées ici. Et c'est le point de vue de l'émigré, qu'il se situe par rapport à son vécu actuel ou qu'il se projette dans l'avenir, qui a présidé à l'organisation des différents éléments retenus.

Danielle FAVRE, Pour un enseignement du portugais en France: les arguments invoqués en 1971-1972 par des parents d'origine portugaise

Em finais de 1971, o governo francês inicia uma campanha a fim de conhecer o número de pessoas interessadas pelo ensino da língua portuguesa em França. Este artigo foi tirado da análise do conteúdo de 525 cartas enviadas por residentes portuguesas em resposta ao apelo de J. Reis, responsável por uma emissão sobre este assunto na rádio France Culture. Analisam-se aqui as razões que justificam o pedido. E é do ponto de vista do emigrado, quer ele se situe em relação à sua vivência actual ou quer ele se projecte no futuro, que se procedeu à organização dos diferentes elementos recolhidos.

REVIEW

FERNAND BRAUDEL CENTER

A Journal of the
Fernand Braudel Center for the Study of
Economies, Historical Systems, and Civilizations

The contents of Vol. XI, No. 1 are:

DEVELOPMENT DEBATE

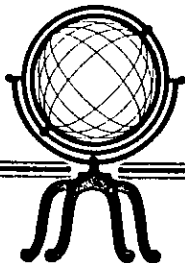
- | | |
|-----------------|---|
| Dieter Senghaas | European Development and the Third World: An Assessment |
| Samir Amin | Comment on Senghaas |

ESSAY-REVIEWS

- | | |
|---|--|
| Ferenc Fehér | The Sphinx of the Revolution |
| Aquino de Bragança
Jacques Depelchin | From the Idealization of Frelimo to the Understanding of Mozambique Recent History |

Vol. X, No. 1, our Anniversary Issue: The Work of the Fernand Braudel Center, is still available.

Institutions \$70/yr.
Individuals \$28/yr.
Non-U.S. addresses,
additional \$6/yr.



Managing Editor, *Review*
Fernand Braudel Center
SUNY-Binghamton
Binghamton, NY 13901

REVIEW

FERNAND BRAUDEL CENTER

A Journal of the
Fernand Braudel Center for the Study of
Economies, Historical Systems, and Civilizations

The contents of Vol. XII include:

Constantine V. Vaitsos Radical Technological Change and the
New "Order" in the World-Economy

Giovanni Arrighi,
Terence K. Hopkins &
Immanuel Wallerstein 1886-1986: Beyond Haymarket?

Jonathon Friedman Culture, Identity, and World Process

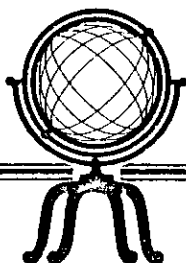
and

a special issue (XII, 3, Summer 1989) on *The French Revolution and the World-System*, including articles by Maurice Agulhon, Josep Fontana, Patrice Higonnet, and Patrick K. O'Brien.

A brochure containing the Tables of Contents of past issues is available on request.

Vol. X, No. 1, our Anniversary Issue: The Work of the Fernand Braudel Center, is still available.

Institutions \$70/yr.
Individuals \$28/yr.
Non-U.S. addresses,
additional \$6/yr.



Managing Editor, *Review*
Fernand Braudel Center
SUNY-Binghamton
Binghamton, NY 13901

Semestral/Semestrielle
Publicada pelo Museu Etnológico de Monte Redondo
Associação de Defesa do Património Cultural de Monte Redondo
2425 Monte Real - Portugal

Centro de Estudos Regionais Portugueses e da Europa do Sul (U.N.L.)
Com a colaboração da Junta Nacional de Investigação
Científica e Tecnológica

ASSINATURA - ABONNEMENT.

DATE
DATA ___/___/___

un abonnement
uma assinatura

numéros
simples

Nom _____ Profession _____
Nome _____ Profissão _____

Adresse _____
Direcção _____

	Institutions	Individuel	Numéro simples
	Instituições	Individual	Número simples
. EUROPA			
. Portugal	1.100 Esc.	900 Esc.	600 Esc.
. Espanha	1.100 Pts.	900 Pts.	600 Pts.
. Autres pays			
. Outros países	120 FRF.	110 FRF	65 FRF.
. AUTRES CONTINENTS			
. OUTROS CONTINENTES	\$17 US.	\$15 US.	\$10 US.
	(Frais de port compris)		

. Moyen de payment - Chèque bancaire ou mandat international
. Forma de pagamento - Cheque ou vale internacional

Le règlement doit être adressé à:
O pagamento deve ser enviado para:

MERIDIES, Museu Etnológico
Monte Redondo 2425 MONTE REAL PORTUGAL

POINTS DE VENTE AU NUMERO/LOCAIS DE VENDA:

. Librairie, 41, Rue du Cherche-Midi 75006 Paris
Librairie du Musée de l'Homme, Palais de Chaillot
17, place du Trocadéro 75116 Paris
Livraria Martins - Leiria - Portugal

**SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS
SUMÁRIO DOS ÚLTIMOS NÚMEROS**

MERIDIES Nº 1 DEZEMBRO 1984

John Day

Aux origines de la pauvreté rurale dans la Sardaigne coloniale.

Armindo dos SANTOS

Espace et société: la structure agraire de Chãos dans la région de Beira-Baixa au Portugal.

Dolors COMAS d'ARGEMIR

La estrutura familiar en el Pirineo de Aragon. Analisis contextual del proceso de transformacion de las relaciones domesticas (siglos XIX y XX).

Lucia CARLE

Donne e case: il posto della donna nel sistema sociale di un paese dell'Alta Langa (fine XVIIIe - XXe secolo).

Roberta SHAPIRO

Remarques sur la dot en Grèce.

MERIDIES Nº 2 JUNHO 1985

Raul ITURRA (I.S.C.T.E. Lisboa)

Stratégies de recrutement dans les relations sociales: un cas d'entraide en Galice rurale.

Maria Edy de CHONCHOL (CNRS Paris)

Logique paysanne dans la maîtrise de l'espace: le village São João do Monte au Portugal.

Armindo DOS SANTOS (E.H.E.S.S.)

Le vouvoiement et le tutoiement dans les relations de parenté: le cas de Beira-Baixa au Portugal.

Leonardo PIASERE (Verona)

Faida e controllo sociale presso i Rom Xoraxané.

Milovan MITROVIC (UNIV. de Novi Sad)
La sociologie rurale en Yougoslavie.

Maria Edy de CHONCHOL
L'Eco-musée de Haute Alsace: Initiative qui Relie
la Récupération de l'Habitat Rural Traditionnel à un Projet Pédagogique.

Henrique COUTINHO GOUVEIA (IPPC - Lisboa)
Museologia Local e Muscologia Popular - Hipótese de Trabalho
no Caso dos Pequenos Muscus Portugueses.

MERIDIES Nº 3 JANEIRO/JUNHO 1986

Stathis DAMIANAKOS (CNRS PARIS)
Paysanneries et Etat: repères théoriques pour une
étude comparative entre la Grèce et la France

Roberta SHAPIRO (Université de Nantes)
Qui Prend Pays Prend Mari: rusticité,
urbanité et mariage en Grèce

Roxane CAFTANZOGLU et Matina NAOUMI (EKKE Athènes)
Structures Familiales dans un
Village d'Epire: le cas de Syrrako

Dimitris PSYHOYOS (EKKE Athènes)
Transformations Economiques et Sociales
des Communautés Rurales de la Grèce

Bernard VERNIER (CSEC Paris)
Filiation et pouvoir domestique en mer
Egée: l'analyse des mariages entre proches
cousins comme technique de contrôle

Colette PIAULT (CNRS PARIS)
Le Film Ethnologique en Grèce

MERIDIES Nº 4 JULHO/DEZEMBRO 1986

Antonio Reyes AGUILAR (Univ. de La Laguna - Tencrife)
Del tomate al platano con el riego por "dulas".
sistemas de riego en la isla de la Gomera

José Antonio FERNÁNDEZ DE ROTA y MONTER
Palcontologia semantica de la casa gallega

David D. GILMORE (Univ. of New York à Stony Brook)
Fonctions sociales du carnaval en Andalousie
rurale, 1936-1975

Juan J. PUJADAS (Univ. de Barcelona-Tarragona)
Identidad cultural y cambio social en Aragon (España)

Marta MONTMANY MADURELL (Museu d'Arts, Indústries i Tradicions
Populars Barcelona) Museos etnograficos: una propuesta
de explotacion

MERIDIES Nº 5/6 DEZEMBRO 1987

Stuart WOOLF (I.U.E., Florença)
Gramsci e i Contadini nella Storia Moderna
d'Italia - una nota

Maurice AYMARD, (E.H.E.S.S., Paris)
Interviewé par Lucia Carle
La Sicile: Histoire Récente et Longue Durée

Lucia CARLE (I.U.E., Florença)
L'opposition Nord-Sud et les exemples regionaux
Pluralité et diversité des modes d'exploitation
dans l'agriculture italienne

Robert ROWLAND (I.S.C.T.E., Lisboa)
Nella retroguardia del fascismo: conflitto ed
integrazione in una comunità meridionale (1914-1927)

Rossano PAZZAGLI (I.U.E., Florença)
Agricoltura razionale e agricoltura nazionale.
Proprietari e agronomi in Italia prima dell'unità

Itria CALIA (Univ. de Sassari)
Dinamiche e realta dell'allevamento
Nella Sardegna settecentesca

Serge COLLET (C.N.R.S., Paris)
Le baron et le poisson féodalité
et droit de la mer en Europe Occidentale

MERIDIES est une publication de caractère international, dont l'aire spatiale circonscrite à l'Europe du Sud se prête au regroupement des travaux de chercheurs géographiquement dispersés. Son objectif est d'assurer des échanges sur l'ensemble de l'actualité scientifique propre au monde rural sud-européen. Il s'agit de donner à des chercheurs partageant des préoccupations communes, l'occasion de sortir de leur isolement géographique national et de s'exprimer dans cette tribune-forum librement ouverte aux confrontations critiques.